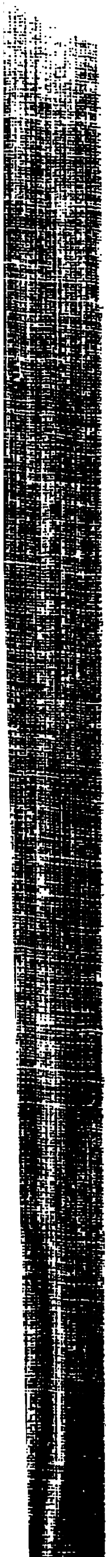
Bary, Erwin de, 1846-1877.

Le dernier rapport d'un Européen sur Ghât et les Touareg de l'air.





LE

DERNIER RAPPORT D'UN EUROPÉEN

SUR GHÂT

ET

LES TOUAREG DE L'AÏR

(JOURNAL DE VOYAGE D'ERWIN DE BARY, 1876-1877)

TRADUIT ET ANNOTÉ

PAR

HENRI SCHIRMER
Professeur de Géographie à l'Université de Lyon.



PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER
(Société anonyme)
33, RUE DE SEINE, 33

1898

GHÂT

ET

LES TOUAREG DE L'AÏR

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Le Sahara (Paris, Hachette, 1893, in-8°). . . . . . 10 fr.

Pourquoi Flatters et ses compagnons sont morts (Paris, Challamel, 1896, brochure in-8°). . . . . 1 fr.

Lyon. — Imp. Pitrat Aîné, A. Rey Successeur, 4, rue Gentil. — 17697

LE

DERNIER RAPPORT D'UN EUROPÉEN

SUR GHÂT

ET

LES TOUAREG DE L'AÏR

(JOURNAL DE VOYAGE D'ERWIN DE BARY, 1876-1877)

TRADUIT ET ANNOTÉ

PAR

HENRI SCHIRMER
Professeur de Géographie à l'Université de Lyon.



PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER
(Société anonyme)
33, RUE DE SEINE, 33

1898

NOTE DU TRADUCTEUR

C'est un nom peu connu en France que celui d'Erwin de Bary. Sa dépouille repose ignorée dans un coin de l'oasis de Ghât, et l'on ne songe guère à lire, dans la revue étrangère où il a été imprimé jadis, son journal de route, seule trace qui reste de son activité évanouie. Cependant son œuvre inachevée mérite mieux que cet oubli.

L'Aïr, où il a pénétré, est une des contrées les plus curieuses et les moins connues du globe. Ses montagnes, son climat sont encore un problème pour le géographe. Pour le naturaliste, c'est un de ces pays d'élection où ont pu survivre quelques échantillons de flore et de faune, témoins d'une époque antérieure et d'un climat disparu. L'historien y cherche la trace d'une civilisation nègre très ancienne, et celle des relations qui unirent peut-être l'Egypte antique au coude du

Niger. Le commerçant y voit la station la plus importante de la route la plus facile qui traverse le Sahara.

Or, ce pays n'a été que deux fois l'objet d'une exploration européenne. Les résultats de la première, celle de Barth et Richardson (1850), sont universellement connus. La seconde (1876) est celle dont nous publions la traduction aujourd'hui.

On ne trouvera pas chez Erwin de Bary cette profonde érudition d'orientaliste, ni cette faculté d'investigation merveilleuse, qui ont rendu presque inimitable son immortel prédécesseur. Mais il a noté avec une conscience rare tout ce qui lui semblait de nature à intéresser un explorateur, et même en pays déjà parcouru, comme à Ghât par exemple, il a su observer bien des faits nouveaux. De plus, on est assuré de trouver en lui un observateur sincère. Aucune préoccupation politique ou commerciale n'a influé sur son jugement. Son rêve a été celui d'un naturaliste : étudier les parties inconnues du Sahara méridional. Erwin de Bary fut un des derniers adeptes de cette école d'explorateurs du milieu du siècle, qui ont eu pour seule ambition le développement des connaissances humaines.

Aujourd'hui que cette région est en quelque sorte réservée par traité à l'exploration scientifique française, il nous a donc paru utile de mettre à la portée du lecteur français cette dernière relation d'un témoin oculaire. Elle comprend deux parties d'origine différente :

1° Un rapport, rédigé à Ghât par le voyageur, au retour de son voyage dans le Tasili jusqu'à l'Oued-Mihero, et publié en 1878 dans la *Zeitschrift* de la Société de géographie de Berlin ; nous en donnons la traduction, en y ajoutant quelques pages qui nous ont semblé dignes d'être reproduites, et que nous empruntons au carnet de route in-extenso ;

2° A partir du 1er novembre 1876, ce journal de route lui-même[1], écrit au jour le jour, et que le voyageur n'a pas eu le temps de revoir. Il eût été facile de faire le travail dont il se fût certainement acquitté lui-même, c'est-à-dire de mettre un peu d'ordre dans ces notes prises sur le moment. Nous avons dû nous incliner devant la nécessité supérieure de ne pas introduire dans ce récit un mot qui n'ait pas été écrit par le voyageur.

[1] Publié en 1880 dans le même recueil, t. XV.

Nous avons seulement élagué quelques détails purement personnels et des redites qui auraient rendu la lecture fastidieuse, et nous avons tâché de suppléer par un index des noms géographiques au manque d'ordonnance des matières.

Nous n'avons pas eu à nous occuper de la construction de l'itinéraire, déjà porté sur les feuilles 12 et 19 de l'excellente carte d'Afrique au 1/2.000.000, dressée sous la direction du commandant de Lannoy de Bissy. Quant aux indications de température, pression barométrique, etc., éparses dans le journal de route, on les trouvera réunies à la fin de ce volume, sous forme de registre météorologique, à côté de deux notes rédigées par le voyageur lui-même sur la géologie du Sahara central et sur la végétation de l'Aïr.

H. Schirmer.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Erwin de Bary est issu d'une famille très ancienne, dont on retrouve le nom parmi la chevalerie qui suivit Philippe-Auguste à la troisième croisade, et dont la patrie d'origine est la vieille cité franque de Tournay. Vers 1675, après que Tournay eut cessé de faire partie du royaume de France, cette famille, qui avait embrassé la Réforme, dut émigrer pour fuir les persécutions de l'Inquisition espagnole, et s'établit successivement à Francfort, à Amsterdam et enfin en Bavière[1], où Erwin de Bary naquit en 1846. Il étudia d'abord les sciences naturelles aux Universités de Leipzig et de Zurich, puis à Munich où il acquit en 1869 le diplôme de docteur en médecine. En même temps, déjà docile à sa vocation africaine, il se pénétrait de Barth et de Duveyrier, et apprenait l'arabe et le dialecte des Touareg du Nord. En 1873, toujours hanté par son rêve, il alla s'établir médecin à Malte,

[1] Voir Alf. de Bary, *Notice généalogique et historique sur la famille de Bary,* in-8, Colmar, 1877.

pour être plus à portée de l'Afrique et se familiariser davantage avec les usages de la Tripolitaine et du Fezzan. Il fit à cet effet, en 1875, une excursion préparatoire dans les monts du Ghourian[1]. Un an plus tard, il partait définitivement de Tripoli pour Ghât, avec la caravane d'un marchand tripolitain.

Lui-même se faisait passer pour un médecin turc et arriva sans encombre, le 10 octobre 1876, dans la célèbre cité saharienne.

On verra par son journal de route à quelles difficultés il se heurta par la suite. Obligé de renoncer à son projet d'exploration du Hoggar, arrêté successivement, dans sa marche audacieuse, sur le plateau de Tasili et dans l'Aïr, il rentrait à Ghât, le 3 octobre 1877, ayant essuyé de grandes fatigues, mais plein d'espoir. « Dans quinze à vingt jours, écrivait-il le même soir, je compte retourner dans l'Aïr. Ma santé est excellente. » Moins de vingt-quatre heures après il était mort. Il avait achevé gaîment sa soirée chez le Kaïmakam, à causer avec ses connaissances. A six heures du matin, son serviteur voulut le réveiller, mais il ne put y parvenir, bien qu'il le secouât de toutes ses forces. « Sa respiration, dit un rapport officiel, était celle d'un homme profondément endormi. »

[1] Je dois à une lettre de M. Arthur de Bary, consul général d'Allemagne à Tunis, les détails qui précèdent sur la carrière de son frère, antérieure à son exploration. Je le prie d'agréer l'expression de ma gratitude pour l'obligeance qu'il a mise à me communiquer ces renseignements.

Lorsqu'on revint le voir vers dix heures, il était déjà raide et froid.

Cette fin étrange était-elle la suite de ses privations et de ses fatigues? ou n'a-t-il pas plutôt succombé à l'absorption d'un narcotique, d'un de ces poisons que les notables de Ghât, à ce qu'il rapporte lui-même, avaient coutume de faire venir de Tunis? Dans son inexpérience, l'infortuné voyageur avait excité plus d'un soupçon, commis plus d'une maladresse. Faut-il croire à un acte de fanatisme, ou encore à un ressentiment personnel, longuement dissimulé, et qui se serait traduit par un crime le jour où, contre toute attente, de Bary revint sain et sauf de l'Aïr? C'est une de ces sinistres énigmes dont le Sahara garde le secret.



GHÂT

ET

LES TOUAREG DE L'AÏR

CHAPITRE PREMIER

LA VILLE DE GHÂT

Ghât, vue du dehors, a un air de forteresse. C'est à peine si quelques petites portes interrompent l'uniformité de la longue muraille de terre brune, qui fait à la cité une ceinture dentelée de créneaux. Le drapeau turc flottait sur le point culminant de la ville. Des hommes de haute stature, drapés dans de longs vêtements blancs, entraient et sortaient par ces petites portes, sous lesquelles ils étaient obligés de se courber profondément; çà et là on apercevait l'uniforme d'un soldat turc. Ce calme et ce silence avaient quelque chose d'étrange pour moi qui étais habitué à trouver aux abords des villes l'encombrement et la rumeur de la foule et des chariots. Ici il n'y a point de voitures et même point de rues; rien que d'étroites ruelles où le sable abonde et étouffe jusqu'au bruit des pas. Toutes les portes sont gardées par des soldats,

qui se font livrer les armes de ceux qui entrent et les leur restituent à la sortie. Dans la ville, beaucoup d'habitants me saluèrent, en exprimant leur satisfaction de voir arriver un médecin ; ils croyaient que j'allais rester désormais ici. Une ruelle escarpée nous mena aux ruines d'un ancien château qui occupait jadis le sommet de la colline, aujourd'hui complètement envahie par les maisons; tout à côté est celle de Hadj Mustapha, où j'ai élu provisoirement domicile.

L'architecture des maisons est remarquablement primitive. Presque toujours on pénètre par le vestibule *(skifa)* dans une cour carrée donnant accès à trois chambres ou magasins qui occupent chacun un côté du bâtiment. Il n'y a point de second étage, ni de fenêtres : la lumière pénètre par la porte et par de petits trous pratiqués *ad libitum* dans la muraille en terre. Nulle part on ne trouve de clous plantés dans les murs, car l'argile s'effrite trop facilement ; on se sert de longs piquets de bois, qui sont d'un bien meilleur usage. Les portes sont également sans ferrures : elles sont faites de planches de palmier réunies par des lanières de cuir. Voilà comment sont toutes les maisons de Ghât ; celle du kaïmakam même ne se distingue pas des autres.

Ici, il n'est pas d'usage de laisser se reposer les arrivants; la maison se remplit aussitôt de visiteurs qui, toute la journée, ne font qu'entrer et sortir. Chacun cherche à se renseigner autant que possible sur la situation de l'étranger, pour supputer la valeur des

présents qu'il se laissera extorquer; chacun se recommande à lui et vante sa propre influence et son autorité, beaucoup demandent déjà un cadeau provisoire en attendant.

Parmi tous ces hommes voilés, je retrouve avec plaisir deux vieilles connaissances : le *hadj* Mohammed Dedekora, que j'ai connu à Tripoli lors de son voyage à la Mecque, et un jeune marchand de Tounine[1], que j'avais soigné à Tripoli et qui m'en a gardé un souvenir reconnaissant. Ce sont eux qui m'ont aidé à reconnaître dans la foule des Touareg qui m'entourent les personnages qui sont d'importance pour moi.

Le kaïmakam de Ghât, Es-Safi, m'a fait le meilleur accueil. Il m'a reçu avec ces mots : « Cette ville appartient au Sultan, tu es ici tout autant en sûreté que dans toute autre ville des Osmanli ; les Touareg n'ont aucun droit à l'intérieur des murs; si l'un d'eux venait à t'obséder de ses réclamations, tu n'aurais qu'à m'en instruire, et je te ferais avoir la paix. » Es-Safi est un homme aussi intelligent qu'énergique et qui sait admirablement comment traiter les Touareg. C'est le fils de ce Hadj-el-Amin qui, nous le savons par Duveyrier[2], avait fait tous ses efforts pour décider les Turcs à l'an-

[1] Tounine est un village touareg, de fondation récente (Duveyrier), situé au voisinage de Ghât. Sur sa population, voir plus loin p. 24.

[2] C'était le fils cadet d'un riche marchand du Touât et de la sœur du dernier Sultan berbère de Ghât. Il avait forcé son frère aîné, l'héritier légitime, à lui céder le commandement de la ville, et il travaillait en 1861 à la livrer aux Turcs pour

nexion de Ghât. Ce qui n'avait pas réussi au père a profité maintenant au fils.

Une garnison d'environ deux cents hommes occupe la ville et donne au *kaïmakam* une autorité et un prestige qui s'étendent au loin [1]. Sur l'esplanade, entre la mosquée et la caserne, stationne un canon en acier, se chargeant par la culasse, avec l'inscription : *Carlsruhe, 1872*. Ce canon tonne aux solennités religieuses et autres fêtes, et le bruit qu'il fait remplit les Touareg d'admiration. Ils se figurent qu'en cas de guerre l'effet de cette unique pièce serait énorme, de sorte que l'effet moral est considérable pendant la paix.

Les habitants de Ghât et les marchands étrangers sont naturellement enchantés de l'occupation de la ville. Auparavant, ils étaient entièrement à la merci des caprices des Touareg et n'étaient sûrs ni de leur fortune ni de leur vie. Il fallait contenter les cheikhs des différentes tribus, avant de se risquer sur leur territoire, et ces rançons atteignaient un chiffre considérable, car il suffisait d'un mécontent pour rendre problématique la sécurité si chèrement acquise. Dans la ville même, les Touareg se conduisaient comme en pays conquis. Si à leur appel une porte ne s'ouvrait

consolider son usurpation. Il était naturellement le chef du parti antifrançais. (Duveyrier, *les Touareg du Nord*, p. 273.)

[1] Deux mois plus tard, de Bary était bien revenu de son impression première. Voir plus loin ce qu'il dit de la faiblesse de l'autorité turque.

pas assez vite, ils la brisaient, et les habitants pouvaient s'estimer heureux s'ils échappaient aux coups. Le Targui prenait sans façon les objets qu'il trouvait à son gré, et malheur à qui voulait protester! C'est ainsi que les choses se passaient autrefois [1]. Comme tout a changé depuis !

Avant d'entrer dans la ville, le Targui est forcé de déposer ses armes, et on ne les lui rend qu'à la sortie [2]. C'est en vain qu'il veut se faire nourrir aux dépens d'autrui; rarement une porte s'ouvre devant lui, et s'il se laisse aller à son penchant à la violence, le kadi le condamne sans merci à la peine de la prison, qui est pour lui un châtiment intolérable. Affamé et mal vêtu, il erre dans les rues, maudissant intérieurement les Turcs, qui ont introduit ici des lois étrangères. La situation des chefs est naturellement meilleure, car s'ils n'ont pas d'autorité dans l'intérieur de la ville, ils n'en restent pas moins les seuls maîtres du désert, et ils continuent à imposer les caravanes qui paient pour passer sans encombre.

[1] Richardson (*Travels in the Great Sahara*, Londres, 1848, t. I) nous a laissé un tableau très vivant de la vie de Ghât à cette époque.

[2] Cette mesure a été la source d'interminables différends entre les Touareg et les Turcs, et les premiers ont fini par avoir gain de cause. En 1894, les Touareg disaient à M. Foureau : « Nous avons combattu parce que les Turcs avaient la prétention de nous empêcher d'entrer dans la ville en armes, et nous avons été vainqueurs. Nous le serions encore, le cas échéant. » (Foureau, *Ma mission au Sahara*, 1893-1894, p. 214.)

Pour éviter les querelles, les cheikhs se sont partagé, une fois pour toutes, les droits de protection qui se transmettent comme un héritage. C'est ainsi que chaque marchand de Ghadamès compte parmi les Azdjer un ou plusieurs patrons à qui il paie chaque fois 7 thalers [1], sans compter 2 *rial* par charge de chameau. Voilà ce que le marchand est tenu de donner suivant la coutume; mais ce n'est pas tout. S'il veut vivre en bons termes avec les chefs touareg, il lui faut faire des cadeaux dont la valeur, s'il est riche, dépassera de beaucoup les taxes régulières. On conçoit que les Touareg attachent le plus grand prix à cette source de revenus, et que chacun défende sa part avec une inquiétude jalouse. C'est la question de savoir par qui serait protégé un riche marchand de Ghadamès qui a été cause de la longue guerre allumée, aujourd'hui encore, entre les Hoggar et les Azdjer.

Chose curieuse, un Ghadamésien qui va au Soudan, par Ghât n'a point de taxe à payer [2]; mais il donne 40 *rial* au retour. Les Tébous de Djiouaï et d'Aguelal paient à Ikhenoukhen seul une somme de 2 *rial* par tête d'esclave ou par charge de chameau. Les Kel-Ouï sont exempts de toute taxe [3].

[1] Il s'agit du thaler Marie-Thérèse, autrefois seule monnaie ayant cours au Soudan. Depuis l'occupation de Tombouctou, il cède la place à notre pièce de cinq francs.

[2] Le commandant Mircher avait déjà publié la même information *(Mission de Ghadamès*, p. 52).

[3] Les Kel-Ouï sont maîtres de couper tout commerce entre Ghadamès Ghât et le Sokoto, en interdisant le passage par

L'administration turque n'a pas touché à cet état de choses, et ne percevra ni impôt, ni douane pendant les deux premières années de l'occupation; mais, plus tard, la situation changera sans doute au détriment des Touareg, qui perdront peu à peu leur indépendance[1]. Et pourtant — on s'en aperçoit à bien des symptômes — les seigneurs du désert trouvent déjà intolérable la domination très atténuée qu'on leur impose aujourd'hui. Il est vrai que Ikhenoukhen a reçu le burnous d'investiture, et qu'il attend tous les jours l'arrivée du firman de Stamboul; mais les autres chefs des Azdjer ne se tiennent pas pour liés par la démarche de leur émir, et ne manquent pas de protester — souvent de la façon la plus irrespectueuse — chaque fois qu'on leur parle de la souveraineté du Sultan.

Si les Turcs essayent de gouverner davantage et surtout s'ils exigent des tribus touareg le payement d'une taxe quelconque, on peut être assuré qu'il y aura des conflits. Les Touareg n'appellent-ils pas leurs voisins du Fezzan de façon méprisante : « Les gens qui payent l'impôt. »

L'annexion de Ghât est due en première ligne au cheikh Hadj-el-Amin et à sa famille, qui tenait à s'assurer le gouvernement de la ville, et en second lieu

leur oasis de l'Aïr. De là ce privilège dont ils jouissent à Ghât.

[1] Cette prévision ne s'est pas réalisée. Aujourd'hui encore, les Touareg ne paient aucun impôt.

aux efforts de tous les négociants étrangers, qui avaient à se plaindre des exactions des Touareg. Ikhenoukhen ne s'est joint à leurs instances qu'au moment du plus grand péril, alors que les Hoggar lui avaient infligé les pertes les plus sensibles et qu'il n'avait que le choix de se soumettre à eux, ou d'appeler les Turcs à son secours. Il opta pour le dernier parti. Mais les tribus n'ont aucune sympathie pour les Turcs et regardent Ahitaghel, l'émir hoggar, comme le futur chef des Touareg[1], tandis qu'Ikhenoukhen a perdu tout son prestige.

Mon arrivée à Ghât a donné lieu chez les Touareg à un débat très vif : il s'agissait de savoir qui avait droit à mes présents. Après de longues discussions, il a été convenu que l'héritier de Hatita, le protecteur de l'expédition anglaise de Richardson, était seul qualifié pour les recevoir. D'après la coutume targuie, c'est le fils aîné de la sœur aînée qui hérite, et c'est ainsi qu'Othman, un chef des Imanghasaten, est devenu mon protecteur.

La persistance des hostilités entre les deux grandes fractions des Touareg du Nord ne me permettait pas de songer à l'objet principal de mon voyage, c'est-à-dire à l'exploration du massif de l'Ahaggar. Je voulus au moins tenter de pénétrer jusqu'au fameux lac

[1] Ici, de Bary a pris au pied de la lettre ce qui n'était sans doute de la part des Azdjer qu'une simple bravade. Jamais, dans la suite, Ahitaghel ne les a réunis sous son commandement.

Mihero, pour y vérifier la présence des crocodiles. Lorsque je fis part de ce projet à mes nouveaux amis, ils furent d'avis que je ne pourrais me risquer aussi loin en pays ennemi qu'à la faveur d'un *rhezou* opérant dans le même sens. Othman se déclara prêt à me guider. Comme on avait déjà convoqué les guerriers pour une nouvelle incursion en pays hoggar, je dus faire mes préparatifs sans retard. Le lieu de rassemblement des Touareg Azdjer était Dider; et les tribus s'y rendaient de toutes parts, de sorte que je pouvais traverser le pays sans grand danger. Mon départ eut lieu si vite, que je dus laisser à Ghât mes lettres et mon rapport inachevés.

Nous laissons là un instant le rapport du voyageur qui continue au chapitre suivant par le récit de son voyage au Tasili. et nous extrayons du journal de route *in extenso* les notes suivantes, relatives à ces premiers jours de résidence à Ghât.

10 octobre. — Nombreuses visites de Touareg. Mohammed Dedekora me dit que la famille des Imanan[1] ne compte plus que deux hommes et sept femmes ; les autres ont été tués dans la dernière que-

[1] C'est le nom d'une famille de chefs politiques et religieux, qui, il y a deux siècles, régnaient en rois féodaux sur les Touareg Azdjer et les Touareg Hoggar. Détrônés par les Oraghen (la tribu d'Ikhenoukhen), les Imanan ne forment plus aujourd'hui que la moindre des tribus nobles azdjer. Déjà du temps de Duveyrier, cette famille ne comptait plus que cinq représentants mâles. (*Les Touareg du Nord*, p. 346.)

relle qu'ils ont eue avec les Oraghen. Les Imanan habitaient ici avant la venue des autres Touareg, mais durent peu à peu subir la loi du plus fort.

Les Touareg n'ont qu'une femme et pas de concubines esclaves. Les plus belles sont les femmes des Imanan.

11 octobre. — Dedekora me donne des détails sur l'assassinat de Dournaux-Dupéré. Il fut tué sur la route de Ghât entre El-Mouilah et Timassinine[1]. Les quatre Ifoghas qui accompagnaient les Français en qualité de guides avaient prémédité l'assassinat. Quatre autres Ifoghas[2] attendaient sur la hamáda sous une tente; lorsque les voyageurs s'approchèrent, le négociant Joubert voulut prendre son fusil, mais ses compagnons ifoghas le rassurèrent en lui disant que c'étaient des gens d'Ikhenoukhen. M. Joubert fut immédiatement massacré. Dournaux-Dupéré voulut

[1] Ceci n'est pas tout à fait exact. Dournaux-Dupéré et Joubert avaient déjà dépassé la hamada de Tinghert; ils furent tués au sud de l'oued Ohanet, sur la route suivie autrefois par Duveyrier, au moment de pénétrer dans la région des dunes d'Edeyen. Voir notamment la version plus exacte, donnée par le P. Richard, Voyage chez les Touareg Azgueurs (*les Missions catholiques*, janvier, juillet 1881, t. XIII, p. 161).

[2] D'après le P. Richard, les assaillants étaient des Chambba dissidents. En tout cas, la complicité des guides ifoghas reste nettement établie : « les trois Ifoghas, dit le P. Richard, font demi-tour avec tous les chameaux et se mettent à distance, laissant les deux chrétiens seuls avec le razzi de Bou-Saïd. Dournaux-Dupéré et Joubert sont immédiatement saisis... Ifoghas et Chambba se rapprochent alors, et le partage du butin s'opère immédiatement. »

fuir, mais il fut immédiatement rejoint et tué, car il n'avait pas d'armes. Parmi les meurtriers qui avaient attendu sous la tente, on dit qu'il y avait un Khamta. Les Français savaient que les Ifoghas étaient en mauvais termes avec Ikhenoukhen. L'on me dit même que, s'ils étaient venus avec Khetama, on les aurait sans doute tués de même[1].

Lorsqu'un Targui fait un serment et veut tenir sa parole, il porte trois fois sa main droite à son front. Tous les Touareg ont cette coutume qui s'appelle *timmi*. Cette cérémonie est nécessaire lorsqu'ils donnent l'*aman*, sans quoi l'on ne peut se fier à leur parole.

Le jeune fils du cheik Eg-Bekr vient me rendre visite et veut à toute force que je lui donne un burnous de drap. Il crie et tempête parce que je l'éconduis. Son père est l'assassin de M[lle] Tinné[2].

Mon ami de Tounine me dit que les Azdjer comptent environ trois cents guerriers, et les Hoggar

[1] L'auteur fait allusion à la situation politique exposée par Dournaux-Dupéré (Lettre à H. Duveyrier, *Bull. de la Soc. de géogr. de Paris*, 1874, II, p. 161). Les Ifoghas s'étaient pour la plupart alliés à la tribu des Imanghasaten alors en guerre avec Ikhenoukhen. Khetama était le chef Imanghasaten, ennemi d'Ikhenoukhen, qui, après avoir vainement essayé de s'imposer à Dournaux-Dupéré comme protecteur et de le détourner de sa route, l'avait quitté en proférant des menaces. En somme, la version touareg confirme les déductions de Duveyrier en 1894 : Dournaux-Dupéré est mort victime de la jalousie d'ennemis d'Ikhenoukhen, à qui était réservé le bénéfice éventuel du passage de la caravane française.

[2] Voir plus loin sur ce personnage, p. 26, 28 et 30.

mille[1], autrefois c'était les Azdjer qui étaient le plus nombreux.

12 octobre. — Je vais avec Hassan à Tounine, qui est situé au nord de la ville. C'est un village à part, dont les habitants sont en relations d'amitié avec les Hoggar. C'est pourquoi un garçon de Tounine ne peut se risquer à Ghât : il serait battu par la jeunesse de cette ville. Par contre, les chérifs de Tounine jouissent d'une grande autorité. Ils sont originaires de Touât[2].

J'ai vu dans le jardin de palmiers un oranger et un citronnier que le cheikh a rapportés de Tripoli, il y a trois ans. L'un de ces arbres a péri, mais l'autre est devenu très haut et se trouve en ce moment tout chargé d'oranges jaunissantes. Les figuiers portent également des fruits, mais sont petits encore[3]. Je note

[1] En 1890, M. Foureau évaluait la force des Hoggar à 1200 hommes (*Une Mission au Tademayt*, p. 92).

[2] Cette influence des chétifs du Touât se fait encore sentir chez les Azdjer. « Ces marabouts, écrivait M. Foureau en 1894, sont plus ou moins lettrés, et le plus souvent fort intelligents; ils sont les secrétaires et les conseils des chefs; ils ne perdent aucune occasion de réchauffer le fanatisme endormi des Touareg, en leur prêchant la haine de l'infidèle en général et du chrétien en particulier. Ce sont pour la plupart des émissaires secrets du gouvernement du Maroc, qui depuis quelque temps est en correspondance constante et directe avec les chefs des Ahaggar, et même avec ceux des autres fractions. » (*Mission chez les Touareg, d'octobre 1894 à mai 1895*, p. 162).

[3] C'est la latitude la plus méridionale sous laquelle ces arbres aient été signalés au Sahara.

une quantité de grenades ; elles sont blanches au lieu d'être rouges. On cultive la vigne sur des claies, à la hauteur d'envion 3 pieds au-dessus du sol. Le *brambach* pousse tout seul et a ici des feuilles énormes[1].

On trouve des *Melania teberodata*[2] en grand

[1] D'après Ascherson, ce nom désigne la *Calotropis Procera* R. Br., appelée aussi *toreha* par les Touareg, asclépiadée caractéristique du Soudan septentrional, et qu'on retrouve au Sahara jusqu'au Mzab et jusqu'à Tripoli *(Pflanzen des mittlern Nord-Afrika*, dans Rohlfs, *Kufra*, p. 483).

[2] Il y a là sans aucun doute une erreur de transcription; le journal de route ayant été écrit primitivement en sténographie. Erwin de Bary fait évidemment allusion à une espèce connue. D'après M. Loeard, à qui nous avons soumis le cas, ce ne peut être que la *Melania tuberculata* Müller, qui est répandue dans toute l'Asie méridionale et dans l'Afrique méditerranéenne depuis l'Egypte jusqu'au Maroc. Au Sahara, elle avait été signalée jusqu'ici par Duveyrier dans l'oasis de Mraïer près Touggourt, et par le Dr Marès à Ngouça (Bourguignat, *Malacologie de l'Algérie*, II, p. 253). La correction de M. Locard paraît d'autant plus justifiée, que M. Foureau vient de trouver dans l'Erg d'Issaouan, au nord-ouest de Ghât, les dunes et les dépôts quaternaires récents jonchés de coquilles subfossiles de *Melania tuberculata* associées à des *Planorbis*, *Limnea*, *Physa*, *Corbicula fluminalis* et *Succinea (Rapport sur ma mission au Sahara, 1893-1894*, p. 159, 156, 153, 67, etc.). Ces constatations, ainsi que celles toutes semblables faites par M. Foureau dans la région de Timassinine et de l'Erg de Constantine et par M. Flamand dans l'Erg oranais, sont une preuve de plus à l'encontre de l'hypothèse de la mer saharienne quaternaire et donnent à l'observation d'Erwin de Bary sa véritable portée. Elle indiquerait la survivance, au Sahara central, de représentants d'une faune d'eau douce quaternaire, qui grâce au régime éminemment aquatique d'une partie de cette période, se serait étendue de l'Atlas jusqu'au Tasili, et peut-être jusque dans le Sahara méridional.

nombre dans une source de Tounine et dans les canaux d'irrigation. La plupart des individus sont de petite taille.

Au retour j'aperçois de loin les huttes d'Ikhenoukhen; lui-même est assis devant l'une d'elles. Il a maintenant cent deux ans[1]. Son légitime successeur est Kelala, mais celui-ci est de caractère faible, presque un marabout; aussi est-ce Eg-Bekr qui a le plus d'influence[2]. On sait que les Arabes de l'Oued Châti et les Azdjer ont battu les Hoggar près du mont Tifedest. Malgré cette défaite, les Hoggar sont encore en possession de la majeure partie du butin, et c'est pour cela qu'Ikhenoukhen ne veut pas entendre parler de paix, car il a perdu presque tous ses troupeaux et, qui plus est, deux de ses fils.

Le *kaïmakam* a entendu parler de mon excursion à Tounine et me fait dire aussitôt de ne pas aller hors des murs de la ville sans un soldat d'escorte, car on ne peut se fier aux Touareg. Je dois lui dire où je veux aller, et il me donnera toujours un homme pour m'accompagner.

Les Touareg qui sont le plus purs de race sont les Aouélimiden; ce sont aussi les plus nombreux[3]. Leurs tribus se font en ce moment la guerre.

[1] Ce chiffre ne cadre pas tout à fait avec celui de soixante-seize ans que Duveyrier attribuait à l'émir en 1861. On conçoit qu'il soit difficile d'être fixé sur l'âge exact de ces nomades.
[2] Voir plus loin, p. 28.
[3] Ce renseignement concorde avec ceux de Barth.

Le *kaïmakam* me montre une tige de crinoïde[1] qu'on a trouvée aux environs de Ghât. On me dit que le mont Oudân [2] renferme de l'or, mais que les chrétiens seuls sauraient l'y chercher.

Othman, neveu de Hatita, vient me rendre visite, en compagnie d'Eg-Bekr. Le premier me réclame cent thalers, et son compagnon cinquante. Comme je me récrie et leur demande pourquoi je dois payer une somme aussi forte, Osman répond que je n'ai pas à payer pour mes marchandises, mais pour ma tête. Je chassai l'insolent et lui déclarai que Ghât n'était plus son pays, mais appartenait au sultan, ce qui le mit fort en colère.

Lorsqu'un Targui parle du sultan, il met un peu de sable sur le creux de sa main et souffle dessus en manière de dérision.

13 octobre. — Visite de mon ami Hassan de Tounine. Il a la fièvre, et je lui donne de la quinine. En général, il y a beaucoup de fièvres dans cette région[3].

1 Beyrich en avait déjà signalé parmi les fossiles recueillis par Overweg, entre Mourzouk et Ghât (*Zeitsch. deutsch. Geol. Gesellsch.*, IV, 1852). Plus au nord, M. Foureau a trouvé des tiges de crinoïdes en grand nombre dans la région des dunes d'Issaouan et du plateau d'Eguélé, entre 27 et 28 degrés de lat. Nord (*Rapport sur ma mission au Sahara, 1893-1894*, p. 233 et suiv.).

2 Montagne de l'Ahaggar, située au nord du Tifedest, sur l'Igharghar supérieur (carte Duveyrier).

3 C'est le cas de presque toutes les oasis bien arrosées. Nous avons résumé ailleurs ce qu'on sait des conditions sanitaires du Sahara (*le Sahara*, Paris, 1893, ch. XIII).

Eg-Bekr[1] est du parti d'Ikhenoukhen, dont il a épousé une fille. Si ce dernier meurt, Kelala deviendra émir de droit, mais il est d'humeur trop douce pour avoir de l'influence; par contre, Eg-Bekr est redouté de tous pour sa violence, et c'est lui qui a par suite le plus d'autorité.

A midi je suis allé pour la première fois à la mosquée, qui est bâtie en terre, basse et sale à l'intérieur; elle était bondée de fidèles. On m'a regardé, mais sans rien dire. Sammit[2], qui voulait m'accompagner, a disparu au dernier moment.

17 octobre. — D'après les renseignements fournis par mon ami Dedekora on trouve à Ghât les quatre tribus suivantes[3] :

1° Les Ihadjenen, comprenant trois fractions ;

a) Les Aït Tedjenen Hana, nombreux;

b) Les Aït el Mokhtar, peu nombreux ; c'est la tribu de Safi ;

c) Les Aït Hamouden.

Tous ces Ihadjenen descendent des Tinylkoum.

2° Les Kel Rhapsa[4], eux aussi, sont de race Tinyl-

[1] Voir plus loin, sur l'identité de ce personnage, p. 30.

[2] Le marchand tripolitain qui avait amené de Bary à Ghât.

[3] Duveyrier donne une version légèrement différente. D'après son informateur, Ghât aurait été fondée, il y a quatre ou cinq siècles, par les Ihadjenen, avec le concours des Kel-Rhapsa, des Kel-Tarat, des Kel-Telak et des Ibakammazen (*les Touareg du Nord*, p. 267).

[4] Ce nom de Kel-Rhapsa (gens de Rapsa) a été mis en relation par Duveyrier avec l'oppidum de Rapsa cité par Pline,

koum, mais ne font pas partie des Ihadjenen. A une époque reculée, avant que ces tribus ne vinssent à Ghât, cette ville était occupée par les Imekamesan et les Kel-telek, dont on trouve encore aujourd'hui quelques descendants dans la ville. Les quatre tribus sus-nommées vinrent à Ghât après l'époque du prophète, et y trouvèrent les Imekamesan et les Kel-telek. Les Imekamesan avaient été établis auparavant à Halelberess, tout près de la ville, et les Kel-telek à Angaïan, également dans le voisinage, où ils avaient une forteresse.

15 octobre. — Voilà trois jours que nous avons du *guebli*, le ciel est tout gris et on dirait que tout le pays est dans le brouillard. On me dit qu'à Ghât il en est souvent ainsi. Tout le monde se sent malade ; on se plaint de lassitude de tous les membres ; bien des gens ont de la conjonctivite. A midi grande tempête de sable ; tout est enveloppé d'une brume grise ; de ma petite terrasse on ne voit même plus les maisons

parmi les villes sahariennes dont le général Cornelius Balbus triompha. Nous pouvons signaler à l'appui de cette hypothèse une coïncidence bizarre. On lit dans le dictionnaire d'Étienne de Byzance : « Istos, île de la Libye, que les Grecs appellent Oudenoé, et les Phéniciens Kella-Raphsat. » Cette île d'Istos n'a jamais pu être retrouvée sur les côtes d'Afrique, et aucun commentateur n'a pu expliquer ce nom de Kella-Raphsat, qui n'a rien de commun avec la langue des Phéniciens. Il est certain qu'on se trouve en présence d'une information de source lointaine, inexactement rapportée : ce nom de Kella-Raphsat est le nom ethnique d'une tribu berbère, et le mot νῆσος s'applique non à une île, mais à une oasis de Sahara.

voisines, et la poussière affecte douloureusement les yeux.

— L'oncle de Hassan de Tounine me dit qu'il y a sur le mont Oudân une espèce d'arbres au bois dur comme du fer, et qu'on ne trouve pas ailleurs, même pas au Soudan.

Cet après-midi je reçois la visite de Mohammed Tini, le jeune, qui me demande des remèdes. Tini a des esclaves pour commis à Tombouctou, à Kano, à Kouka et dans l'Adamaoua. Il dit que, si je pouvais aller chez les Hoggar, ce serait le plus court chemin pour aller à Tombouctou. Une autre route va droit à l'ouest, mais les pillards Aouélimiden la rendent très dangereuse. La route la plus sûre est toujours celle du Soudan, mais c'est aussi la plus longue.

16 octobre. — J'apprends aujourd'hui qu'une grande caravane est venue d'Algérie à Ghadamès ; il s'y trouve trois Français qui ont un serviteur musulman ; ils veulent aller au Hoggar, et emportent beaucoup de marchandises[1].

Eg-Bekr et Hadj-ech-Cheikh sont une seule et même personne[2].

[1] Il s'agit de la caravane de M. Largeau.

[2] Allusion à l'enquête faite par Nachtigal à Mourzouk après le meurtre de Mlle Tinné, et qui attribuait au chef de l'escorte touareg le nom de Hadj-ech-Cheikh. Voir aussi Duveyrier, l'Afrique nécrologique *(Bull. Soc. géogr. de Paris*, VIII, 1874). En réalité, ce personnage, proche parent d'Ikhenoukhen, s'appelait Ech-Cheïkh-bou-Bekr ou Eg-Bekr *(Eg* signifie *fils de* en targui, comme *bou* en arabe); mais on l'appelait sou-

Aujourd'hui Safi m'a fait venir, et j'ai trouvé chez lui Hadj Mustapha Sammit, Othman et trois autres Touareg. Safi m'a déclaré d'un ton quelque peu solennel que les Touareg s'étaient accordés à reconnaître qu'Othman est celui qui a le plus de droits sur moi[1], je dois donc lui donner autant que ce que donnent les Ghadamésiens; comme il ne veut pas de burnous, Sammit est d'avis que je dois donner 10 thalers. Othman se déclare prêt à partir demain avec moi pour l'oued Mihero; mais je veux voir d'abord s'il ne se produit pas d'autres prétentions, afin qu'on ne me suscite pas de difficultés en route. Othman a la physionomie d'un coquin; ses yeux obliques et luisants me font songer à un Japonais. Il paraît que son frère est tout le contraire : un homme éminent sous tous les rapports; mais les Hoggar l'ont si grièvement blessé, qu'il ne se rétablira jamais. J'espère partir d'ici avant que les Français n'arrivent, pour éviter des commentaires qui leur nuiraient à eux comme à moi.

Dedekora me déclare que j'ai maintenant tous les droits d'un Musulman ; nul n'oserait, dit-il, vérifier si je suis circoncis ou non [2] ; c'est là, selon lui, chose

vent à Ghât ech-Cheïkh, « le cheikh » tout court. Erwin de Bary, qui a eu affaire à lui, emploie indifféremment l'un ou l'autre de ces termes.

[1] Voir plus haut, p. 20.

[2] Chez les Musulmans soupçonneux du Tafilelt, Rohlfs n'échappa point à une semblable visite, et ne dut la vie qu'aux traces d'une opération qu'il avait subie jadis.

tout à fait secondaire. J'ai rendu visite à Mohammed Dedekora dans sa maison. Il possède Ibn-Khal doun, Bokhari [1] et beaucoup d'autres livres.

J'ai vu quelques Tibbous qui attendent le moment de se joindre à une razzia; j'espère qu'elle n'aura pas lieu. Ces gens sont laids, noirs [2], ont la bouche grande et une taille moins élevée que les Touareg.

17 octobre. — Cet après-midi je reçois la visite d'Othman et d'Oufenaït [3]. Ce dernier me réclame également l'*aada* [4], et Othman me dit de lui donner quelque chose, puisqu'il est aussi un cheik h; mais comme Safi m'a dit expressément que je ne dois l'argent qu'à l'un des deux, je réponds négativement, ce qui donne

[1] Célèbre théologien du IXe siècle, dont le recueil de sentences est très connu dans le monde musulman.

[2] Il s'agit de Tibbous croisés de nègres, comme ceux de l'oasis de Kaouar.

[3] Autre chef des Imanghasaten. Lors des derniers voyages de M. Foureau, il a été un des chefs hostiles qui n'ont voulu avoir aucun rapport avec l'explorateur français. Dans une lettre écrite à Adjiro (Aïr), Erwin de Bary a fait de lui le portrait suivant, qu'il n'est pas sans intérêt de reproduire : « C'est le type du noble targui. Très blanc de teint, doué d'une vigueur exceptionnelle, il a une voix retentissante, dont la basse profonde, même dans la conversation, me frappait d'étonnement. A la moindre émotion, ses yeux noirs s'allument, et l'on devine un nez en bec d'aigle sous son litham. Il est violent et susceptible, de sorte qu'il n'est pas commode de traiter avec lui. Othman me disait d'ailleurs : Oufenaït a l'extérieur d'un lion, mais le cœur d'un enfant. — Ce qui veut dire : ménage son orgueil et son ambition, et tu auras bon marché de lui J'ai vu plus tard qu'Othman avait raison. »

[4] Droit de passage.

lieu à une désagréable querelle entre les deux chefs, à laquelle je mets fin en les priant de venir avec moi chez le kaïmakam. Nous le trouvâmes dans la rue, assis avec beaucoup d'amis, parmi lesquels Sammit, et qui s'écartèrent dès qu'ils nous virent approcher. J'allai droit à lui et lui expliquai la chose; sur quoi il me tranquillisa en m'assurant que je ne devais rien à personne, sauf à Othman. Peu à peu les autres chefs se rapprochèrent, mais sans faire aucune allusion à notre affaire.

Au retour, je rendis visite au vieux Ikhenoukhen. Une jeune fille ou une femme était assise, voilée, à côté de lui. Il parla beaucoup des Français et dit que la Prusse et la Russie faisaient cause commune contre la France; que les Allemands étaient toujours en relations avec les Russes et étaient aussi les ennemis du Sultan. Je protestai du contraire, mais il ne me crut pas, et continua à sourire d'une façon quelque peu enfantine[1].

[1] On était en 1876. C'est un exemple assurément peu ordinaire, que celui de ce vieux chef de nomades, qui du fond de son Sahara, se tenait si bien au courant de la situation de l'Europe, et « parlait beaucoup » des Français, lui qui depuis quinze ans n'en avait pas revu un seul ! Il est certain que Duveyrier, avec ses manières généreuses et chevaleresques, avait produit sur l'émir une impression profonde, et quelles que soient les preuves de duplicité que nous aient données les Touareg, nous n'avons pas de raison de croire qu'Ikhenoukhen ne nous soit pas resté fidèle jusqu'à la fin. Son intérêt nous répondait d'ailleurs de la sincérité de ses sentiments, puisque les taxes payées par les caravanes françaises devaient, d'après le traité de Ghadamès, ne profiter qu'à lui seul. Ainsi

18 octobre. — Ce matin, je vois de ma terrasse les Touareg assis devant leurs paillottes, dans la plaine, au sud de la ville, leurs longues lances fichées dans le sable devant eux. Souvent aussi ils campent sur les nombreuses dunes qui s'étendent à l'est de Ghât. De grands troupeaux de petites chèvres vont au pâturage, sous la conduite d'un esclave. Les femmes vont aux sources — il y en a un grand nombre dans le voisinage — et cherchent de l'eau dans de grandes cruches rondes; d'autres esclaves poussent des ânes chargés de fumier pour les jardins. Le ciel, comme notre ciel d'été, n'est pas entièrement sans nuages.

Aujourd'hui, Othman est venu chez moi encaisser 7 thalers (= 11 rial 1/2), montant du droit de passage acquitté par toute personne venant de Tripoli; ceux qui viendraient d'Algérie paieraient à Ikhenoukhen. J'ai payé le même droit que les Ghadamésiens, et je le dois à Safi, auprès de qui j'ai insisté pour être traité comme les autres Musulmans.

Cet après-midi, j'ai fait le tour de la ville avec un sous-officier turc et visité le mont Kokoumen, qui domine la ville de son versant sud. J'ai trouvé de nombreux petits tumuli de pierres brutes, avec un

s'explique aussi son attitude presque hostile vis-à-vis d'Erwin de Bary, qui tout en se présentant comme médecin musulman, était le protégé des Imanghasaten. Malheureusement, l'autorité d'Ikhenoukhen n'était plus acceptée sans conteste, les Imanghasaten et les Ifoghas étaient en état de rébellion ouverte, et Dournaux-Dupéré était mort victime de ces rivalités des tribus azdjer.

revêtement intérieur de gros blocs et une grande dalle recouvrant le tout. La plupart avaient été ouverts par les chercheurs de trésors, et les ossements avaient été dispersés. On raconte que le Kokoumen a été habité avant la fondation de Ghât. Ces tumuli ont de 5 à 6 pieds de diamètre et environ 4 pieds de hauteur. Toute cette montagne est presque entièrement nue ; seule, la plante desséchée qu'on appelle *el hîchen*[1] se voit partout.

20 octobre. — Ce soir, je suis appelé chez Eg-Bekr, qui est atteint de fièvre typhoïde. Sa repoussante physionomie est défigurée par le délire et la maladie. Je me garde de lui administrer un remède, car s'il mourait, on ne manquerait pas dire que je l'ai empoisonné. Il est curieux de voir disparaître l'un après l'autre tous ceux qui ont pris part au meurtre de Mlle Tinné.

21 octobre. — Othman est venu et m'a promis de faire l'impossible pour me contenter pendant le voyage, seulement, je dois lui donner d'avance les 3 thalers destinés au domestique qui nous accompagnera. Je l'ai laissé mendier longtemps, et c'est seulement ce soir, après lui avoir fait jurer de ne plus rien me demander à l'avenir, que je lui donne cet argent, à sa grande joie. Cet homme qui, au début me semblait si brutal, est devenu tout à fait maniable, et je ne doute pas qu'il ne se conduise bien en route.

[1] Plante non déterminée.



CHAPITRE II

VOYAGE AU TASILI ET A L'OUED MIHERO

Le matin du 12 octobre, Othman vint visiter mon bagage et mes outres. Nous laissâmes de côté tout ce qui n'était pas absolument indispensable ; par contre, nous emportions force munitions, et de quoi nourrir trois personnes pendant un mois. J'attendais, déjà équipé, le moment de partir devant la porte Sud de la ville, lorsqu'un messager du *kaïmakam* vint me demander au nom de son maître de déclarer par écrit que je quittais Ghât de mon gré et que je n'avais eu aucun sujet de plainte pendant mon séjour.

Cette demande, faite à ce moment, me rendit perplexe, car enfin on semblait vouloir se mettre à couvert, en prévision du cas où il m'arriverait malheur. Je retournai donc en ville et dis franchement mon impression au gouverneur. Mais celui-ci m'affirma de la façon la plus formelle que je pouvais me fier à mon

compagnon, et qu'on demandait cette déclaration écrite à tous les voyageurs sans exception, pour prouver au pacha de Tripoli qu'ils étaient satisfaits de l'administration. Un des assistants fit la remarque caractéristique, qu'on n'était jamais sûr de rien, lorsqu'on allait chez les Imrhad [1].

Comme j'ai pu m'en assurer, ces Imrhad ont la plus mauvaise réputation, aussi bien chez les Aouélimiden et chez les Azdjer que chez les Hoggar. La cause en est sans doute leur éloignement habituel des centres de population sédentaire, et leur état de misère relative, d'ignorance et de sauvagerie [2], tandis que les nobles (Imocharh) acquièrent un certain degré de culture par leurs séjours dans les villes telles que Ghât, In-Salah ou Ghadamès, où ils entrent en contact avec beaucoup d'étrangers.

Je finis par donner l'attestation demandée et je retournai trouver Othman. Celui-ci avait des discussions interminables avec ses compatriotes, les uns ne voulaient pas me laisser voir leur pays, les autres réclamaient des présents pour eux-mêmes. A 9 heures et demie, enfin, nous avions écarté ce dernier obstacle, et nous prîmes la direction du Nord.

[1] Plus d'un voyageur européen s'en est aperçu. Ce sont des Imrhad qui en 1894 ont menacé par exemple la mission d'Attanoux et l'ont mise un instant dans une position critique.

[2] Il y a encore une autre raison : comme le remarque M. Foureau, les nobles prennent chez les Imrhad ce qu'ils trouvent à leur convenance, et ceux-ci se dédommagent sur le passant (*Rapport sur ma mission au Sahara, 1893-1894*, p. 261).

Nous traversâmes d'abord la plaine d'Etakhès, dont le sol d'argile desséché est croisé d'un réseau de fissures, où la forme du pentagone est répétée à l'infini. A 11 heures nous étions arrivés dans l'ouadi Rhallé, qui ne se distingue des environs que par une bande de végétation plus riche ; dans l'Est s'étendait une rangée de collines plates, restes d'une hamada que l'érosion continuée sans trêve a fini par découper en tables isolées. A gauche nous avions le bord du Tasili, plateau médiocrement élevé, dont les roches noires s'étendaient à l'infini jusqu'à l'horizon de l'Ouest. Nous fîmes halte dans l'oued Tanesso, un peu à l'écart de notre route, car les Touareg évitent de camper sur les grands chemins, et cherchent toujours un coin retiré, de façon que les gens non prévenus passent sans les apercevoir. L'oued Tanesso est une branche de l'oued Ouererat.

Lorsque vint la nuit, mes Touareg apprêtèrent leur lit de la façon suivante. Chacun se creusa avec ses mains un trou ovale dans le sable, en ayant soin d'enlever toutes les pierres ; puis il plaça la selle de son mehari à un des bouts de l'excavation, et y appuya son grand bouclier de cuir, pour être à l'abri du vent. Il planta sa lance à côté de lui dans le sable ; son sabre également à portée de sa main. Puis, roulé dans sa couverture, il s'endormit dans son lit de sable, après s'être assuré d'un regard de la direction que prenaient les chameaux en train de pâturer. Comme j'avais laissé ma tente à Ghât pour simplifier mon ba-

gage, il ne me restait qu'à les imiter. Et c'est ainsi que nous passâmes toutes nos nuits à la belle étoile.

Le matin du 23 octobre nous aperçûmes dans le Nord le cône du mont Telout, qui ressemble à un volcan à s'y méprendre, mais qui est également un massif de grès. Après avoir croisé l'ouadi Ouererat, couvert de gommiers, nous montâmes sur le plateau de gauche, et nous nous mîmes en devoir de traverser ce désert de pierre, où l'on ne trouve ni une broussaille, ni un brin d'herbe, ni même une dune, mais seulement le roc nu à perte de vue.

A 1 heure, nous descendîmes faire de l'eau dans l'oued Ahanaret, où une forêt de tamarix mène à la source d'Ihanaren. Celle-ci est cachée au milieu des dunes; une forêt de joncs couvre le monticule de sable d'où sort le précieux liquide. Un esclave des Touareg demeure ici en permanence, pour aider les voyageurs à remplir leurs outres et à abreuver leurs chameaux. Il a embelli sa demeure solitaire avec des palmiers et a même planté quelques vignes. Un petit potager lui fournit des oignons et des melons.

A 4 heures nous débouchions dans la verte plaine de Titersin, au pied du mont Telout. Nous y trouvâmes un campement d'*Imrhad*, qui se rendaient à Dider, le lieu de concentration du *rhezi*. Un corbeau, que j'avais tué en route sur l'invitation d'un de mes compagnons, fut jeté au feu avec toutes ses plumes, et lorsqu'il fut carbonisé à l'extérieur, dévoré par ces *Imrhad* avec grand appétit. Les nobles *Imocharh* s'en

amusèrent et me dirent que tout était bon aux Imrhad, poisson, oiseau ou reptile[1].

La société se composait d'hommes des tribus les plus diverses ; même les Imetrilalen du Fezzan étaient représentés. Des guerriers simulèrent un combat avec une vivacité qui ne laissait rien à désirer. Poussant des cris stridents, et frappant leur grand bouclier de cuir contre leur genou, les adversaires s'abordaient et s'escrimaient à grands coups d'épée jusqu'à ce que l'un des deux se découvrît, faute qui était saluée par de grands éclats de rire. La conversation se prolongea bien avant dans la nuit ; elle avait un thème inépuisable : le butin que chacun comptait faire dans cette razzia.

Une pluie battante vint désagréablement nous surprendre dans notre sommeil. Titersin est le bassin où aboutissent une quantité d'ouadis, et par conséquent un des pâturages les plus fertiles du pays Touareg. La végétation se compose surtout d'*Arthratherum pungens*, et d'une composée encore indéterminée, à fleurs jaunes, que les Touareg appellent *tanedfert*.

Le matin du 24 octobre, nous nous séparâmes des Imrhad, pour reprendre la direction de la montagne. J'aperçus à gauche du chemin, sur une colline, plusieurs restes de tombeaux. A l'intérieur, subsistaient encore deux chambres carrées, bâties avec des dalles de pierre, et qui avaient évidemment contenu des ca-

[1] Voir Duveyrier, *les Touareg du Nord*, p. 165.

davres accroupis, car les dimensions de ces chambres excluaient toute autre supposition.

Les Touareg appellent ces ruines *Ed-debbeni* et en connaissent bien la signification, car en cherchant des trésors, ils y ont toujours trouvé des squelettes, et souvent même des anneaux et des poteries. Malheureusement, je n'ai pu examiner aucune de ces trouvailles. Les tombeaux abondent dans toute la région de Ghât, et en particulier à Tadrart. Les Touareg racontent qu'ils ont pratiqué ce mode de sépulture jusqu'à l'époque de leur conversion à l'Islam.

Nous nous arrêtons dans l'oued Taherhaït, qui égale en fertilité la plaine de Titersin. J'y ai trouvé des *Zilla macroptera* [1] en fleurs. A 5 heures, nous établissons notre camp à Tihobar, au bord d'une source et à l'ombre des palmiers et des tamarix.

La pluie est tombée toute la nuit. Nous continuons notre route à travers un dédale de dunes basses, où les tamarix et le *guetaf* [2] croissent à merveille. Nous passons plusieurs fois devant des rocs qui ressemblent à des champignons, tant ils sont amincis à leur base. J'ai trouvé trois de ces tables de pierre, qui étaient presque contiguës : elles portaient des marques d'érosion iden-

[1] En Arabe *Chabrek* ou *Chobrom*, en Touareg *afetazzene* (Foureau, *Essai de catalogue des noms arabes ou berbères*, etc., p. 13). C'est le point le plus méridional où cette crucifère ait été observée jusqu'ici.

[2] *Atriplex halimus*. Cette salsolacée est très recherchée des chameaux.

tiques. Il est visible qu'en cet endroit les eaux se sont jadis frayé violemment un passage entre les rocs, dont elles ont évidé la base. Aujourd'hui, toute trace de lit de rivière a disparu.

Un défilé étroit, ouvert entre les blocs de grès amoncelés, nous mène dans l'oued Imakkas qui va à l'oued Tihobar. Des bandes de perdrix *(ganga)* se lèvent devant nous. Le pays devient toujours plus aride, et nous finissons par nous trouver sur la hamada, n'ayant plus que le grès sombre autour de nous. Sur ce plateau, où ne croît pas un brin d'herbe, la rose de Jéricho se trouve en telle quantité qu'elle couvre littéralement le sol. Ses rameaux bruns et desséchés, contractés en boule, se distinguent à peine de la roche, et le paysage n'en paraît que plus morne.

Beaucoup de tumuli sont disséminés sur cette surface, et l'on s'étonne de les trouver en aussi grand nombre dans la partie aujourd'hui la plus déserte du Sahara.

Nous rencontrons quelques Touareg, qui, comme les précédents, vont à Dider. Ils descendent de leurs hauts méharis, plantent devant eux leurs lances dans le sol, et commencent la conversation. Lorsqu'Othman leur raconte que nous allons à Mihero, et que je veux uniquement y voir les crocodiles, ils rient aux éclats; quelques-uns s'imaginent que ce n'est là qu'un prétexte, et ils sont persuadés que mon guide Othman a reçu de moi une grosse somme, pour m'accompagner aussi loin. On remarque bientôt ma provision de

dattes, et chacun veut en avoir; j'ai peur de manquer de vivres. Déjà les *Imrhad* de Titersin se sont régalés à mes dépens; que sera-ce dans l'avenir? Enfin, à 4 heures, ces affamés reprennent leurs montures et disparaissent bientôt dans le lointain.

La pluie qui tombe à torrents nous force, à 5 heures, à chercher un abri dans les rochers de Tintorha, où nous trouvons une troupe nombreuse, qui s'est également réfugiée ici. On fait du feu sous une roche qui surplombe, et chacun s'arrange pour passer commodément la nuit. Les Touareg mettent un soin particulier à préserver de l'humidité leurs grands boucliers de cuir [1], car ils se déforment en séchant après la pluie et ne reprennent jamais leur forme primitive. Le Targui s'abrite derrière ce bouclier, depuis la tête jusqu'aux genoux, contre les coups de son adversaire; mais c'est une cuirasse inefficace contre les fusils, et j'ai vu plus d'un de ces boucliers troués par les balles qui avaient tué son premier possesseur dans l'Ahaggar.

J'ai passé la journée du 26 à Tintorha, pendant qu'Othman allait voir des chameaux à lui qu'il a quelque part par ici au pâturage. Je suis donc resté avec les Touareg, qui attendaient des amis pour aller tous ensemble à Dider.

Plusieurs ont utilisé ce temps de repos pour renbou-

[1] Ils sont généralement en peau d'antilope, et viennent pour la plupart de l'Aïr.

veler leur coiffure, de sorte que j'ai eu une bonne occasion d'observer leur manière de faire. Ils rasèrent complètement le côté gauche de la tête, en laissant subsister au milieu du crâne une bande de cheveux qui allait du front jusqu'à la nuque, et, sur le côté droit, par-dessus et derrière l'oreille, une autre bande chevelue qui allait rejoindre la première. Les cheveux du sommet de la tête furent soigneusement séparés et redressés, de façon à former une crête d'environ 10 centimètres de hauteur; après quoi chacun se mit à rouler autour de sa tête le turban de cotonnade bleue, dont un des plis passe sous le menton pour protéger la bouche et le nez, tandis qu'un autre est rabattu sur les yeux. De cette façon le Targui peut se voiler complètement la figure, si bien qu'on n'aperçoit même pas ses yeux; il n'en voit pas moins suffisamment à travers ce léger tissu. Ce masque et la crête de cheveux qui s'élève au sommet de la tête donnent au Targui un air sauvage et sinistre[1].

27 octobre. — Nous reprîmes notre marche. L'oued Inessan, que nous atteignîmes vers midi, diffère complètement des oueds que nous avions traversés jusqu'ici : son lit se trouve enserré entre les parois verticales d'une gorge profonde. Peu de plantes y ont

[1] Tous les Touareg ne se coiffent pas de la même façon. De Bary signale plus loin une ancienne coutume qui a persisté chez les Kel-Fadé de l'Aïr et chez une partie des Ifoghas du Sahara méridional.

trouvé de quoi subsister. Quelques arbrisseaux *(Rhus dioïca*, en targui *tehonak)* avaient pris racine dans les fentes de rocher. Le côté gauche de la gorge était encombré de sable presque jusqu'au niveau du plateau, tandis que l'autre en était entièrement débarrassé : exemple remarquable d'un transport opéré par le vent.

Ces parois de roc m'ont permis de reconnaître ici l'épaisseur des couches de grès : elle est de 40 pieds. En dessous, au fond de la vallée, on rencontre du calcaire.

Nous remontâmes l'oued pour regagner le plateau, où la pluie qui recommençait nous força à faire halte près d'une hutte d'*Imrhad,* là où le petit oued Tifergasin débouche dans la plaine du même nom. Vers le soir une bande de nobles Touareg vint apporter à Othman une nouvelle inattendue : à la suite d'une lettre arrivée de Mourzouk, la razzia projetée était contremandée. En même temps, Ikhenoukhen nous faisait dire qu'il n'était pas prudent de nous avancer jusqu'à Mihero où nous pouvions rencontrer des Hoggar, et qu'il valait mieux remettre cette excursion à des temps meilleurs. Là-dessus, Othman déclara notre voyage terminé et voulut se préparer au retour. Mais moi qui me voyais si près du but, et dont toutes les espérances se trouvaient détruites, je ne pouvais me faire à l'idée de revenir en arrière sans avoir rien accompli. J'essayai de séduire Othman par de nouvelles promesses, je lui représentai quelle

honte ce serait pour lui si l'on savait à Ghât qu'il s'en était retourné à moitié chemin, sans me faire voir ce lac Mihero pour lequel j'étais venu de si loin. Vains efforts : les Touareg, qui avaient déjà trouvé déraisonnable de se donner tant de peine pour aller voir le lac, dirent qu'Othman serait fou de risquer sa vie pour un pareil caprice, et jurèrent que nous tomberions entre les mains des Hoggar. Othman était du même avis et me représentait les Hoggar comme les plus cruels et les plus sanguinaires des hommes ; en même temps, il m'expliquait que l'oued Mihero n'avait absolument rien de remarquable, qu'il ressemblait à tous les autres, et qu'il se chargeait de m'en faire voir de bien plus jolis! Bref, Mihero était devenu tout à coup le plus affreux endroit de la terre, et le moindre oued valait mieux que cela!

Las de discuter, je me bornai à lui répondre : « C'est bien, puisque tu as peur des Hoggar, je vais retourner à Ghât et me chercher un guide plus courageux que toi ! » J'avais touché le point sensible. Comme si un serpent l'avait piqué, mon Targui bondit de terre, ficha sa lance dans le sol et jura qu'il était prêt à mourir avec moi, qu'il n'avait pas eu peur pour lui-même, mais que, voyant le péril, il avait craint seulement d'être accusé ensuite de ma mort ! A partir de ce moment, je n'eus plus à dépenser une parole ; l'amour-propre avait vaincu.

La difficulté était de trouver un compagnon, car il était nécessaire d'avoir un Targui pour éclaireur,

tandis que l'autre resterait à mes côtés. Nous eûmes la chance de trouver — contre bonne récompense — un homme connu pour être un bon guerrier et un excellent guide dans ces parages. Chose curieuse, il était de la tribu des Tedjéhé-Mellen, c'est-à-dire Hoggar; cependant Amma — c'était son nom — haïssait ses anciens compatriotes aussi profondément que s'il avait été Azdjer.

Amma était petit, trapu, très vigoureux et d'une incroyable endurance. Sa physionomie respirait bien la brutalité et la cruauté qu'on attribue généralement aux Hoggar; et, en songeant qu'il avait horreur de ses compatriotes, je me demandais ce que devaient être ceux-ci! Mais je dois dire qu'il me fut grandement utile. Personne n'avait l'œil plus perçant, l'oreille plus fine; personne ne savait mieux reconnaître une trace, et, même sur la hamada pierreuse, il ne s'y trompait jamais. Rien ne lui échappait; je dirais presque qu'il restait en alerte jusque dans son sommeil. Il ne cessa d'avoir pour moi beaucoup de prévenances; cependant je ne pouvais m'empêcher d'éprouver envers lui une aversion insurmontable à cause de la brutalité inouïe avec laquelle il traitait les chameaux.

Lorsque nous levâmes notre camp, le 28 octobre, la nouvelle du contre-ordre donné à la razzia avait déjà terrifié les Imrhad, et de longues files de chameaux sillonnaient la haute plaine pour aller se mettre en sûreté à Ghât. Tout le monde quittait le pays ouvert



pour se replier vers cette ville ou le Fezzan. Devant nous on avait fait le vide, et Othman me disait : « Si tu vois un homme, tire sans hésiter, ce ne peut être qu'un Hoggar. »

Nous fîmes halte dans une petite gorge, au pied du mont Ikohaouen. On désigne sous ce nom plusieurs croupes d'égale hauteur, allongées d'est en ouest, et formées de ce grès aux assises horizontales, dans lequel l'érosion découpe les murailles, les obélisques, les tours et autres escarpements ruiniformes que j'ai déjà signalés.

Ces croupes marquent le commencement d'une région de montagnes tabulaires qui, autant que j'ai pu en juger, gardent partout le même aspect. Les grès qui s'étendent sans interruption depuis le bord méridional de la Hamada-el-Homra jusqu'ici s'étagent ici encore en couches d'une horizontalité parfaite de la base au sommet des montagnes.

Il en résulte pour le paysage une grande monotonie. Si loin qu'on pénètre dans le massif, on rencontre toujours les mêmes formes ; les crêtes et les sommets sont tous au même niveau; tous les profils montrent les mêmes gradins en escaliers, correspondant aux différentes couches, toutes les vallées sont creusées de même dans les longues terrasses d'éboulis qui forment, en quelque sorte, le degré inférieur de la montagne. Couvertes de pierres noires et entièrement dépourvues de plantes, ces terrasses ont tout à fait le caractère de *hamâda* et contrastent avec la végétation des oueds

sableux situés en contre-bas. C'est seulement au point de rencontre de deux oueds, que les vallées s'élargissent aux dépens des terrasses d'éboulis et forment un semblant de plaine.

Le lendemain matin, à 9 heures, nous quittâmes notre retraite, après que mes compagnons eurent refroidi avec de l'eau les cendres de notre campement, de peur qu'un Hoggar les trouvant chaudes ne devinât notre présence dans ces parages. Nous marchâmes vers le mont Adamoulet; à gauche, le plateau de Tasili prolongeait au loin sa surface sombre et brillante, sans un point de repère sur lequel on pût reposer sa vue. A droite, nous avions les pentes entièrement nues de l'Ikohaouen. Nous découvrions maintenant la longue muraille du mont Ouaderous.

Nous fîmes halte pour réparer la crosse brisée de mon fusil. Othman procéda de la manière suivante : il prit un morceau de peau sèche, provenant d'un pied de chameau, et le mit à tremper dans une de nos outres. Lorsque la peau fut convenablement ramollie, elle fut nouée avec des tendons autour de la crosse, puis recouverte entièrement de ficelle. Dès qu'elle eut de nouveau séché au soleil, je pus manier de nouveau mon fusil redevenu rigide comme devant. Si bien que j'ai préféré dans la suite conserver cette ligature, plutôt que de confier mon fusil à un forgeron. Je dois faire remarquer encore que l'eau dans laquelle la vieille peau avait macéré ne nous fut pas moins servie en guise de boisson.

Nous reprîmes la marche à 4 heures et arrivâmes bientôt à la falaise à pic de l'ouadi Ireren, qui s'allonge vers le nord, entre l'Adamoulet et l'Ikohaouen. Les parois verticales de cet ouadi sont un sérieux obstacle pour les chameaux des Touareg, qui l'évitent volontiers. Nous suivîmes la rive droite pour chercher une sente praticable, et bien que nous eussions soin de mener nos chameaux par la bride et de guider, pour ainsi dire, chacun de leurs pas, ils tombèrent plus d'une fois dans les éboulis. J'eus ainsi à déplorer la perte de mon baromètre anéroïde, de sorte qu'il est devenu impossible de contrôler les observations que j'avais faites jusqu'ici.

L'ouadi Ireren — appelé aussi Erinerine — est une des vallées les plus vertes de cette région. Une forêt de *tehak (Salvadora Persica)* de lauriers roses[1] et de tamarix la couvre sur une longue distance, et la gorge est creusée à une telle profondeur, au-dessous du niveau de la hamada, que les rayons du soleil sont arrêtés la plupart du temps par ses hautes parois, et que la température y est sensiblement plus fraîche. Othman se dépêcha de sortir de ce petit paradis terrestre, car le moindre cri de nos chameaux y éveillait un écho formidable, qui pouvait trahir notre présence.

[1] Déjà Duveyrier avait signalé l'identité probable de l'oléandre avec l'arbuste appelé *elel* par les Touareg (p 212). L'observation d'Erwin de Bary confirme l'existence, dans les hautes parties du pays Touareg, d'une petite flore méditerranéenne qui comprend sans doute le myrte et le thuya.

Nous allâmes donc camper dans une vallée latérale, qu'on appelle l'oued Adamouline.

Le lendemain, nous revînmes dans l'oued principal, dont nous dûmes escalader la rive gauche, avec autant de difficultés que nous en avions eu à descendre.

Arrivés sur le plateau, au pied du mont Adamoulet, nous vîmes tout à coup des formes humaines émerger d'une gorge voisine. Avant que je m'en fusse aperçu, mes deux compagnons m'avaient quitté et s'étaient portés au galop, la lance levée, au-devant de ces inconnus. Mais cette pantomime guerrière fit place presque aussitôt à une conversation paisible, car mes Touareg avaient reconnu des gens de leurs tribus. C'étaient trois hommes qui apportaient des dattes de l'oued Tedjoudjelt et qui apprirent seulement que la razzia était contremandée et que tous les Azdjer se repliaient sur Ghât. Ils se dépêchèrent de continuer leur route, louant Allah de ce que cette fois ils n'avaient pas rencontré de Hoggar.

Nous franchîmes encore une gorge tributaire de l'oued Ouadersine, et après avoir contourné par le sud le mont Ouadersine[1], nous descendîmes le long de l'oued Igargar-Mellen, qui tient son nom des dunes de sable clair qu'on trouve près de son origine. Ces dunes sont adossées au côté sud d'une haute muraille est-ouest, qui fait partie du mont Ouadersine, et la

[1] Ici le rapport donne une série d'indications topographiques pour la construction de l'itinéraire.

présence de ces amas de sable fin étonne, au milieu d'un plateau qui en est totalement dépourvu. Il ne peut être question ici de désagrégation sur place, puisque tout le pays se compose des mêmes grès, et se trouve évidemment soumis aux mêmes actions érosives. Il faut admettre que le vent du nord, balayant la falaise, a laissé le sable s'amonceler derrière elle, de même qu'il dépose une traînée de sable derrière chaque colline ou chaque broussaille qui lui fait obstacle.

Nous trouvâmes un puits dans l'oued Igargar-Mellen, au pied du mont Errouine; il ne contenait pas d'eau, ce qui arrive rarement, paraît-il.

31 octobre.—Nous reprîmes notre route, en descendant l'oued vers l'aval[1]. Un grand nombre de tamarix, de gommiers et de hautes broussailles couvraient le lit sablonneux de la rivière, qui compte parmi les plus fertiles de la montagne.

Je remarquai ici, pour la première fois, un arbuste élevé, qui me rappela les casuarinas. Ses branches minces et dénuées de feuilles, toutes verticales, formaient un fourré épais, dans lequel se cachait le tronc vigoureux et presque d'une seule venue. D'innombrables petites fleurs, uniformément réparties sur toute la plante, couvraient les branches, et une capsule désséchée me montra de nombreuses graines surmontées d'une aigrette soyeuse.

[1] Il prend ici le nom d'oued Tafelamine.

Le nom tamachek de cette plante est *ana*[1]. Je ne l'ai rencontrée que rarement, au cours de ce voyage.

A 8 heures, nous prîmes la direction du nord, en suivant toujours l'oued Tafelamine, encaissé à cet endroit entre de hautes cimes qui portent le même nom. L'oued Nasaret est un affluent de gauche de l'oued Tafelamine, et non de droite, comme l'indique la carte de Duveyrier. En rectifiant cette petite erreur, je tiens à déclarer que cette carte m'a été excessivement utile, et qu'en général le livre de Duveyrier a été mon meilleur guide dans ce pays.

Pendant que nous cheminions le long de l'ouadi, je vis, près de la crête d'une paroi de roc à droite, une traînée noire, qui se prolongeait parallèlement aux couches horizontales de la montagne. On me dit que c'était une plante nommé *telokat*[2], qui ne se rencontre qu'à des endroits inaccessibles.

A 11 heures, nous étions en face de la haute montagne d'Aloumtaghil, qui force l'oued Tafelamine à faire un coude dans l'est. Nous quittâmes alors l'oued, et, remontant le lit d'un torrent dans la direction de l'ouest, nous gagnâmes l'oued Mihero. L'oued Tafelamine et l'oued Mihero se réunissent en aval, un peu au nord du mont Aloumtaghil.

[1] Ascherson a identifié l'*Ana* avec la *Leptadenia pyrotechnica* (Asclépiadées). (*Pflanzen des mittlern Nord-Afrika*, dans Rohlfs, *Kufra*, p. 484).
[2] Voir plus loin, p. 63.

Dès que nous eûmes franchi la muraille rocheuse qui les sépare, nous entrâmes dans un véritable fourré de tamarix et de *tehak*. L'oued Ireren lui-même ne s'était pas montré aussi touffu. Une liane nommée *arenkad*[1], aux feuilles en forme de cœur, enveloppait les plus hauts tamarix et déroulait ses longues spirales, du sommet de leurs branches; elle formait un véritable réseau, qui transformait certains bouquets d'arbres en un fourré impénétrable.

Nous n'avançions qu'avec difficulté. Bien que nous fussions haut perchés sur nos montures, à chaque instant les branches des tamarix nous fouettaient la figure, et les têtes inclinées des roseaux nous dominaient encore[2].

Les chameaux finirent par renoncer à se frayer passage, et nous dûmes marcher dans le lit même de l'oued, rempli d'un sable fin, où nos bêtes enfonçaient profondément à chaque pas. Les reflets éblouissants de cette bande de sable imitent à s'y méprendre ceux d'une eau courante. Et l'illusion est entretenue par les hautes touffes d'herbe qui pendent le long des rives surplombantes, et par les roseaux qui bordent le lit des deux parts.

A 2 heures, nous fîmes halte au milieu de l'ouadi, devant un bouquet de roseaux, et Othman me

[1] Plante non déterminée.

[2] Voir dans F. Foureau, *Rapport sur ma mission au Sahara 1893-1894*, p. 133, le tableau de la partie inférieure de l'oued Mihero. Les deux descriptions se complètent très bien.

dit : Voici le *sebarbarh*. J'entendais distinctement un clapotement liquide, et lorsqu'à l'aide de mes deux Touaregs, j'eus traversé le fourré à grand'peine, je me vis en face d'un petit bassin de 4 à 5 pieds de diamètre, à la surface duquel paraissaient sans cesse des bulles d'air : de là ce clapotement que les Touareg ont voulu exprimer par le nom de *sebarbarh*. La profondeur de ce bassin était d'environ 5 pieds près du bord.

L'eau en est assez insipide, à peine salée ; elle n'a aucune odeur. Les Touareg comparent naturellement ce bouillonnement à l'ébullition de l'eau sur le feu, et prétendent que la source est bouillante. Elle avait en réalité 37°5 centigrades, alors que le thermomètre à l'air en marquait 30. On dit qu'après de fortes pluies la source déborde et entraîne alors du sable avec elle. On voit, en effet, aux alentours, un dépôt blanchâtre qui provient de ces inondations.

Un second bassin était situé à quelques mètres de là, près de la rive gauche de l'oued. Ici encore, on entendait les bouillonnements de l'eau au milieu des roseaux, et même des coassements de grenouilles ; seulement le sol marécageux était si peu consistant que je dus renoncer à pénétrer plus avant.

Il paraît qu'il existe encore plusieurs sources analogues, mais quelques-unes sont ensablées et suintent à peine, tandis que d'autres se cachent dans des fourrés impénétrables. On me dit qu'il existe en amont une source froide nommée *Inholar*.

Nous ne nous étions arrêtés que juste le temps nécessaire, et nous continuâmes à remonter la rivière. Je remarquai un mur de 15 de pieds de long, bâti en pierres brutes, sans mortier, qui semblait avoir formé une enceinte oblongue. Les Touareg me dirent que les *Jabbaren* l'avaient bâti pour y dormir. Tout à côté est la source dite des Imanghasaten, qui jaillit d'une terrasse basse formée d'un grès différent. L'eau suinte également en un point situé au bas de cette terrasse. La source supérieure a des bulles de gaz ; l'eau en est sensiblement salée.

Des gazelles vinrent à passer; je tirai sur l'une d'elles qui tomba, mais se releva presque aussitôt. Othman, la lance levée, la poursuivit sans pouvoir l'atteindre. Je continuais mon chemin, lorsqu'à ma grande surprise j'aperçus un troupeau de chèvres qui, dans leur effroi, se pressèrent les unes contre les autres et firent front contre moi. Aucun berger n'était visible, bien que deux sacs de dattes fussent suspendus tout près de là à une branche d'acacia.

Othman devina de suite que mon coup de fusil avait effrayé ces gens qui ne pouvaient évidemment attendre que des Hoggar. C'est pourquoi il se mit à agiter son burnous blanc au bout de sa lance, en criant aussi fort que possible : *el afia! el afia*[1] ! Mais il n'obtint aucun résultat : personne ne se montra. Le roc ne conservait aucune trace de pas. Je m'étais réjoui de

[1] « La paix! la paix! »

manger de la viande fraîche, dont j'étais privé depuis longtemps, et j'espérais pouvoir acheter une chèvre; nous fîmes donc halte dans un petit ouadi, non loin de la source, et nous attendîmes avec impatience le retour du berger fugitif.

Enfin j'aperçus, à l'aide de ma longue-vue, un homme qui guettait derrière une roche, tout au haut de la montagne. Il ne descendit pas, malgré nos appels : évidemment les Hoggar ont la réputation de ne pas tenir leur parole; seulement sa femme apparut tout à coup en parlementaire dans une direction tout opposée[1]. Immédiatement, Othman abaissa son voile sur sa figure, tandis que la femme, se cachant à demi le visage d'un pan de son vêtement, s'asseyait sur une pierre. Othman s'accroupit à terre à quelque distance, et ce fut ainsi, en détournant la tête, qu'ils commencèrent de loin la conversation. Il en résulta que le berger, au bruit de mon coup de fusil, et à la vue d'un cavalier voilé qui galopait la lance levée, n'avait pas douté de l'arrivée des Hoggar, et avait cherché son salut dans la fuite. Lorsque l'homme vit, du haut de son observatoire, que sa femme nous quittait, il descendit lentement par un grand détour et vint nous saluer.

Aucun de mes Touareg n'eut l'idée de se moquer

[1] Tuer une femme serait une ignominie pour les Touareg, et les Hoggar eux-mêmes ne l'oseraient pas. C'est ce qui explique que le berger ait envoyé sa femme en se mettant lui-même à l'abri.

de sa frayeur, et, bien que ce ne fût pas un noble, on garda toujours vis-à-vis de lui une certaine réserve. Plus tard, je demandai à Othman si, en cas d'absence du berger, il ne se serait pas cru le droit de tuer une chèvre, quitte à indemniser à Ghât le propriétaire du troupeau : « Personne n'oserait, répondit-il, car aucune femme ne voudrait plus nous regarder ! »

Le soir, le fils du berger nous apporta une calebasse remplie de viande pilée, mais comme on y avait ajouté du lait aigre, je ne pus y toucher.

Nous partîmes le lendemain, 1er novembre, de bonne heure, pour remonter la rive gauche de l'oued dans la direction du sud. Une blanche traînée de dunes était adossée à gauche, au flanc d'une montagne. A 9 heures nous arrivâmes à un monticule couvert de roseaux et entouré de restes de murs, au milieu desquels se trouvait un bassin rempli d'eau. Cette source porte le nom de Djogog. Les murs étaient faits de gros cailloux cimentés avec de l'argile, et avaient d'un à deux pieds d'épaisseur. Le tout avait la forme d'un carré d'environ dix pas de côté. Dans le voisinage se trouvent des enceintes modernes de pierres sèches que les bergers ont élevées pour parquer leurs troupeaux, et qu'un étranger prendrait aisément pour des ruines.

Le pays devenait plus plat, les montagnes s'écartaient les unes des autres, et à droite, à côté du mont Nasaret, nous apercevions la hamada. Nous traversâmes alors l'oued Mihero, élargi à cet endroit par le

confluent de plusieurs rivières, et nous suivîmes la rive droite. Partout on voyait les traces irrécusables d'une ancienne crue : des touffes d'herbes accrochées aux buissons ou des débris de bois et de branches déposés le long des rives. On me disait que les crocodiles descendent quelquefois jusqu'ici.

A midi, nous découvrîmes pour la première fois de l'eau dans le lit de la rivière[1]. Nous avancions avec précaution pour ne pas effaroucher les sauriens, qui, au dire de mes compagnons, éventent l'homme avec une finesse d'odorat remarquable. Nous fîmes halte au milieu de l'oued, en plein fourré, car Othman regardait avec inquiétude du côté du plateau, où il soupçonnait la présence des Hoggar.

Nous allâmes à pied jusqu'au bas de la berge, à un endroit où le lit rocheux de l'ouadi conservait quelques grandes flaques d'eau. Je vis en effet tout autour de ces mares des traces nombreuses de pattes de crocodiles : elles étaient si nettement imprimées dans la vase, qu'on reconnaissait même les écailles dont la partie interne est revêtue. La patte de devant laisse une empreinte qui a presque la forme d'une étoile, tandis que celle de la patte postérieure ressemble assez à celle d'un pied d'enfant. Les trois orteils du côté externe n'ont pas laissé d'empreinte de griffes[2].

[1] M. Foureau a trouvé des flaques d'eau jusque dans l'oued Mihero inférieur. Après la pluie, l'oued est, dit-on, impraticable. (Ouv. cité, p. 130.)

[2] Erwin de Bary ayant étudié les sciences naturelles, on

Au pied de la berge en surplomb s'ouvraient des galeries nombreuses où les monstres ont l'habitude de faire la sieste. Mais c'est en vain que les Touareg essayèrent de les chasser de leurs retraites à l'aide de longues perches. Je remontai plus haut jusqu'à une deuxième et à une troisième mare ; partout on trouvait des traces fraîches, mais les animaux restaient invisibles.

Il paraît qu'on trouve en amont des *rhédir* bien plus considérables, où se tiennent les plus grands crocodiles (les traces que j'ai vues sont celles d'animaux de 5 à 6 pieds).

Je fis l'impossible pour décider mes compagnons à avancer encore, pour arriver à en voir au moins un ; mais la crainte des Hoggar fut la plus forte, et les deux Touareg me pressaient de retourner en arrière. Ils ne voulurent même pas camper où nous étions, et cherchèrent un endroit plus caché, où les gens de la hamada ne pourraient pas nous apercevoir.

Bien que je n'aie donc pas réussi à voir un crocodile de mes yeux, leur présence dans la partie supérieure de l'oued Mihero ne peut faire de doute. *Il n'y a pas de lac Mihero*, car même ces mares plus considérables de l'amont, auxquelles les Touareg donnent le nom de *bahar*, ne sont pas autre chose que des

peut considérer l'observation comme acquise. L'oued Mihero est jusqu'ici le seul point où la survivance du crocodile ait été signalée dans l'immense espace qui sépare le Nil du coude du Niger. On sait qu'il a disparu également des pays de l'Atlas.

creux du lit de la rivière, qui conservent toujours un peu d'eau. Les Touareg assurent formellement que l'oued ne s'élargit pas en bassin lacustre, et que l'eau est ainsi répartie le long de son parcours.

Les crocodiles se nourrissent des nombreux poissons que j'ai vus nager dans les mares. Après une longue pluie, les mares sont remplacées par un courant d'eau vive, qui amène les crocodiles à descendre en aval; dès que les eaux baissent, ils se réfugient dans les cuvettes les plus profondes. On dit qu'il n'y a plus de crocodiles en amont d'Ahérer.

Le voyageur qui pourrait séjourner pendant quelque temps dans l'oued Mihero y trouverait certainement une faune et une flore bien plus riches que celle qu'on a coutume d'observer dans cette région[1].

2 novembre. — Nous quittons la verte rivière et nous reprenons la direction de l'est, ayant à gauche une ligne continue de montagnes, à droite la hamada et quelques collines. Nous suivons la rive droite de l'oued Nasaret, qui vient du flanc nord de la montagne du même nom. Nous faisons halte dans l'oued Tesorar, affluent de l'oued Tafelamine.

3 nov. — Nous croisons l'oued Igargar-Mellen,

[1] Depuis cette époque, un seul Européen a revu l'oued Mihero : c'est M. Fernand Foureau. Il fut malheureusement arrêté dans sa marche, à deux jours au nord des *Sebarbarh*, par un Targui fanatique, propriétaire du pâturage, qui lui interdit d'aller plus loin. *(Rapport sur ma mission au Sahara, 1893-1894*, p. 134).

au point où il se détourne vers le nord. Peu après nous descendons dans une gorge profonde — une ramification de ce même oued — où nous sommes étonnés de trouver autant de verdure : toutes ces vallées encaissées sont infiniment plus fertiles que les couloirs superficiels toujours exposés au vent[1].

Ici l'*amateltel*[2] tapisse les parois de roc, et des bouquets de lauriers-roses tout couverts de fleurs alternent avec des *telokat* à baies comestibles *(syconium)*, que je vois pour la première fois. Si l'on considère que je n'ai pu observer qu'en passant les plantes qui se trouvaient sur mon chemin, et que je n'en ai pas moins rencontré tant d'espèces nouvelles, quelles découvertes n'est-on pas en droit d'attendre de l'exploration méthodique de ce massif central du Sahara ! Puisse-t-il être bientôt possible de parcourir ces vallées en toute sécurité ! Mais en ce moment il nous faut passer en toute hâte, car l'ennemi peut paraître à tout moment.

[1] Il ne faudrait pas cependant inférer de ces expressions admiratives que ces oueds touareg soient des terrains de colonisation qui fourniraient à nos colons de vastes étendues cultivables. Au Sahara tout est relatif, et les oueds du Tasili, balayés de temps à autre par une crue torrentielle, qui les rend impraticables, constituent de bien piètres et bien insignifiantes parcelles cultivables au milieu de l'immensité du désert stérile et inabordable. Comme on l'a dit, ce sont des contrées « que l'on peut traverser, mais non pas mettre en valeur ». (Foureau, *Rapport sur ma mission au Sahara, 1893-1894*, p. 13)

[2] Plante non déterminée. Ce nom ne figure pas dans le *Catalogue des noms arabes et berbères* relatifs à la flore saharienne publié récemment par M. Foureau.

Nous franchissons successivement l'oued Tafelamine, deux branches de l'oued Tasouni et enfin l'oued Tehennet, qui aboutit à l'oued-Ireren. Nous venions de descendre au fond de ce dernier, lorsque nous fûmes surpris par un violent orage, qui nous força à chercher un refuge sous une roche surplombante. Mouillés jusqu'aux os, sans feu, sans autre nourriture que des dattes, nous passâmes une triste nuit sous notre toit de pierre. Othman, qui connaissait bien le danger de ces averses, craignait qu'une crue subite ne vînt emporter nos chameaux et tout le reste. La pluie ne cessa qu'au matin.

A six heures du matin, nous escaladons péniblement la paroi de roc, et, bien que les Touareg se soient eux-mêmes chargés de tous les bagages, nos malheureux chameaux tombent plusieurs fois. On ne saurait croire ce dont ces bêtes sont capables dans la montagne ; un mulet en ferait à peine davantage. Enfin arrivés en haut, nous leur rendons leurs charges, et les braves animaux fatigués reprennent la marche avec lenteur. Encore quelques passages difficiles — nous croisons l'ouadi Azet — et nous prenons une demi-heure de repos ; nous n'avons plus d'obstacles à franchir. Devant nous, la Hamada déroule de nouveau sa surface monotone à l'infini.

A 4 heures, nous faisons halte dans l'oued Edjef-n-amouni dont le vaste lit est couvert de tamarix magnifiques ; ces arbres y réussissent mieux qu'ailleurs, et les Touareg viennent se fournir ici de bois de lances.

5 nov. — Nous quittons l'oued, où nous avons rencontré quelques Imrhad, qui veulent mener leurs troupeaux de chèvres dans le voisinage de Ghât.

Nous continuons à traverser le morne Tasili, à peine accidenté par quelques légères dépressions et quelques broussailles. C'est ici que le Targui se sent à l'aise. Son œil de lynx découvre l'ennemi à des distances prodigieuses, et, si la lutte est inégale, sa rapide monture l'emporte comme le vent à travers les hamadas pierreuses. Othman m'assure qu'il oserait se risquer au cœur du pays ennemi, car il sait bien qu'aucun mehari ne gagnerait de vitesse la bête qu'il monte en ce moment. Tandis que la lenteur de mon chameau me serait fatale ; mes compagnons pourraient rapidement se mettre hors de péril, mais moi je suis en quelque sorte cloué au sol; c'est pourquoi, me dit Othman, son bon mehari lui serait inutile, car jamais il ne m'abandonnerait pour fuir. Heureusement que je n'ai pas eu à faire l'expérience de sa fidélité !

Le vaste horizon ne nous révèle rien de suspect, et c'est en chantant que mes Touareg cheminent sur la hamada. Ce sont surtout des chants de guerre, la plupart pleins de mélodie. Othman se met à chanter dès qu'il a l'espace devant lui ; dans la montagne, au contraire, il marche silencieux, tout yeux et tout oreilles, et évite de faire le moindre bruit.

Nous arrivâmes à Tintorha au soir. Depuis quelques jours, mes forces déclinaient visiblement, car les continuelles visites des Touareg au début de notre

voyage avaient bien vite réduit nos provisions à quelques dattes et un peu de biscuit, nourriture absolument insuffisante à la longue. Mouillé jusqu'aux os à diverses reprises, sans que nous eussions pu nous sécher en allumant du feu, j'étais devenu si faible, que mes Touareg étaient obligés de me hisser sur mon chameau. A Tintorha, ma fatigue devint telle, que je restai plusieurs jours étendu entre des roches qui m'abritaient contre le vent froid de la nuit.

Par bonheur, des parents d'Othman campaient ici, et ils me soignèrent de leur mieux. Ils m'avaient décidé à boire du lait de chamelle, ce qui n'avait fait qu'aggraver mon état. Sur ma demande, ils me firent alors un fort bouillon de viande de chèvre, qui donna de suite les meilleurs résultats. A partir de ce moment, ces braves gens ne se lassèrent pas de m'en fournir. Il me suffisait d'un signe pour les faire accourir, et même la nuit, l'un d'eux se mettait toujours à mon service. Je me rappellerai toujours avec une profonde gratitude les bons soins que j'ai reçus de ces pauvres[1] Touareg.

Le 9 novembre, j'étais redevenu assez fort pour remonter sur mon chameau. Amma nous avait quittés, car il avait sa famille dans le voisinage; mais nous avions pour compagnon un frère d'Oufenaït, cheikh

[1] Il ne faut pas s'étonner de cette épithète appliquée à des Touareg de la classe des nobles. Chez les Azdjer, il y a extrêmement peu de riches parmi les nobles; ce sont les Imrhad (vassaux) qui possèdent. (Foureau, *Mission chez les Touareg, 1894-1895*, p. 74.)

des Imanghasaten. Le 10, à la source d'Ihanaren, nous apprîmes par un Targui qu'Ikhenoukhen avait encore changé d'avis, et que la razzia devait avoir lieu. Othman reçut cette nouvelle avec enthousiasme, et n'avait plus qu'une idée : aller à Ghât pour prendre part à l'expédition avec ses amis. De mon côté, j'avais hâte de retrouver ma bonne maison de Ghât et une nourriture plus substantielle ; nous tombâmes donc d'accord de continuer notre route pendant toute la nuit.

Nous reprîmes donc la marche à travers les plateaux mornes qui s'étendent à l'ouest des dunes de Ghât. Un brouillard automnal voilait le paysage et bornait la vue, en dépit du ciel resplendissant d'étoiles. Au petit jour, les brumes se levèrent, et nous découvrîmes les cimes des palmiers de Tounine. Quelques heures plus tard, nos chameaux s'agenouillaient devant les portes de la ville. Mon serviteur, à qui l'on avait prédit que je mourrais de la main des Hoggar, m'accueillit avec joie en remerciant Allah de mon heureux retour.



CHAPITRE III

SÉJOUR A GHAT

(12 Novembre 1876. — 4 Janvier 1877).

A peine arrivé, je reçois la visite de Touareg chargés de renouveler auprès de moi les réclamations du cheikh Bou-Bekr. Il prétend que l'expédition anglaise ayant fait un cadeau à sa famille, je suis tenu d'en faire autant à son égard. Je lui fais dire que les Ghadamésiens et moi nous sommes dans le même cas : ceux-ci lui ont payé chacun un thaler, et je suis prêt à faire de même. Ainsi finit cette nouvelle tentative.

13-16 novembre. — Othman retourne à Tintorha : on s'attend à une incursion des Hoggar, car les Azdjer ont tué cinq hommes de la tribu des Taïtoq[1] et enlevé leurs chameaux.

[1] On sait que les Touareg Taïtoq (ou Touareg de l'Ahenet) faits prisonniers en 1888 ont prétendu faire partie d'une confédération indépendante des Hoggar, mais que leur sincérité pouvait être mise en doute (voir Bissuel, *les Touareg de l'Ouest*, Alger, 1888). Ceci prouve, en tout cas, qu'en 1876 les Taïtoq comptaient encore parmi les Hoggar.

Je prépare mes lettres, car les Ghadamésiens vont rentrer chez eux dans quelques jours.

Les Hoggar ont fait irruption à Djanet et ont enlevé les chameaux des Ihadanaren [1].

17 nov. — Je suis allé à la mosquée; il n'y a plus personne qui trouve à y redire. J'ai fini par dénicher ici de l'opium, il est vrai, à un prix exorbitant; grâce à ce médicament, je me remets vite et je puis sortir.

18 nov. — Othman est revenu et m'aide à revoir mon journal de route.

Je me suis coupé la barbe, ce qui passe ici pour un gros péché; je vais être obligé de me voiler la figure à la façon des Touareg.

On parle de négociations de paix, dont un marabout de Djanet [2] a pris l'initiative. Tout le monde souhaite qu'elles aboutissent, car par suite de ces razzias perpétuelles, toute sécurité a disparu. Peut-être pourrai-je alors pénétrer quand même dans le pays des Hoggar, en prenant l'Aïr pour point de départ.

19 nov. — J'ai rendu visite au gouverneur Safi, son accueil a été des plus aimables; je dois beaucoup à cet homme, qui fait pour moi tout ce qu'il peut. Il me raconte que, dès mon retour du lac Mihero, le cheikh a recommencé à faire valoir ses prétentions et proféré des menaces. Safi lui a répondu : « Tu peux tuer quel-

[1] Tribu azdjer.

[2] C'était, en réalité, un marabout de l'Aïr, nommé Toufik, et dont il sera question plus loin.

qu'un, c'est vrai ; mais sois sûr que si tu commets un acte de violence contre mon hôte, je serai demain sur ta trace, et qu'avec les Arabes du Fezzân, je tuerai cent hommes pour venger celui-là[1] ». Il paraît que le cheikh s'est éloigné sans dire un mot. Safi croit que je pourrai aller dans l'Aïr avec la grande caravane, et qu'une recommandation du sultan d'Agadès pourrait me valoir la protection du chef des Aouélimiden qui me mènerait en sûreté à Tombouctou. La caravane part dans quinze jours. Je ne puis aller au Soudan qu'en compagnie des Kel-Guérès ; à Tombouctou, qu'avec l'aide des Aouélimiden. La route à l'ouest d'Agadès traverse des pays nouveaux et de grand intérêt ; peut-être pourrai-je aussi m'avancer de Tombouctou jusqu'à Ségou.

J'entends dire que les Hoggar désirent vraiment la paix. Safi veut qu'elle soit conclue par l'intermédiaire de l'autorité turque, ce que les Hoggar veulent précisément éviter ; ainsi tout est remis en question. Je prévois que les Hoggar seront de plus en plus sous l'influence de Ghât, c'est-à-dire des Turcs, car ceux-ci n'ont qu'à envoyer les Arabes du Fezzân dans

[1] Ceci paraît une vanterie, à en juger par ce qui s'est passé plus tard. En 1894, un rhezi de 70 Tibbou « a pénétré dans le village de Taderamt, à 800 mètres de Ghât, y a tué trois hommes; puis a volé une cinquantaine de chameaux à une caravane campée sous les murs de la ville, et est reparti tranquillement sans que la garnison turque ait même fait mine de se montrer ; il paraît, du reste, que cette garnison agit toujours ainsi. » (Foureau, *Mission chez les Touareg, 1894-1895*, p. 76.)

l'Ahaggar pour amener les Hoggar à composition. Cette razzia opérée avec des chevaux dans un pays si désolé et si lointain [1] est un précieux enseignement pour les Français; elle leur apprend ce qu'on peut faire au Sahara avec de la cavalerie légère [2].

20 nov. — Visite à Safi, chez qui j'ai fait la connaissance du fils de Toufik. Celui-ci va d'abord à Djanet chez son père, qui a entrepris des négociations avec les Hoggar. Safi prétend qu'en sa compagnie j'arriverais en sûreté à Agadès. Malgré son teint noir [3], ce jeune homme a des traits tout à fait européens et une physionomie sympathique; mais il veut partir déjà dans trois jours, et je suis obligé d'attendre la caravane du Fezzan pour acheter du grain.

Pendant que j'étais chez Safi, survint Ikhenoukhen qui se mit à parler en targui. J'ai su ensuite que le Kel-Ouï lui a demandé si j'étais musulman; c'est à cette condition seulement qu'il veut m'emmener dans

[1] Celle des Megarha de l'oued Châti, qui infligèrent aux Hoggar une défaite sensible près du mont Tifedest.

[2] Il y avait là, en effet, une indication précieuse, dont le colonel Flatters eût pu faire son profit. Le commandant Bernard, membre de la première mission Flatters, recommande également l'adjonction d'une trentaine de chevaux comme une des mesures les plus efficaces pour assurer le succès d'une mission transsaharienne (*Deux Missions françaises chez les Touareg*, Alger, 1896, p. 327). Il ne faut pas oublier que les chameaux touareg n'étant pas habitués aux chevaux manifestent à leur vue la plus grande terreur.

[3] Les Kel-Ouï de l'Aïr sont des Touareg de teint trés foncé par suite de leurs nombreuses unions avec des femmes nègres.

l'Aïr : Ikhenoukhen a répondu affirmativement. Oufenaït est arrivé ensuite, et je suis sorti avec lui ; je lui ai demandé ce qu'il serait disposé à faire au cas où un Anglais ou un Allemand le prierait de venir le chercher à Ghadamès ; il s'est déclaré prêt à le guider, et m'a assuré que dans ce cas Ikhenoukhen n'aurait rien à dire ; par contre, tout Français devrait s'adresser à Ikhenoukhen, c'est-à-dire lui payer l'*aada.*

Cet après-midi, Othman s'est dit également disposé à venir chercher des voyageurs à Ghadamès. Si un Français voulait se mettre sous sa protection, dit-il, il n'aurait qu'à se faire passer pour un Anglais ou un Allemand, et pourrait alors venir même par Ghadamès sans qu'Ikhenoukhen puisse élever de prétentions [1]. Les Touareg demandent aux voyageurs chrétiens une *aada* de 100 thalers [2].

Ce soir, visite de Hassan de Tounine, qui vient chercher des remèdes pour son oncle Mahadi. Je lui fais part de mon intention de m'affilier à l'ordre des Senousiya ; il m'approuve fort, en me disant qu'il ne faut que deux jours pour cela ; il va en parler à Mahadi [3]. Le soir,

1 Cette offre curieuse montre bien à quel genre d'opposition la pénétration française s'est heurtée chez certaines tribus azdjer. C'était avant tout le dépit de voir une source de revenus nouvelle venir augmenter la force du chef d'un parti rival. La convention de Ghadamès avait fait des jaloux. Les Imanghasaten, antifrançais farouches, seraient devenus maniables s'ils avaient eu l'espoir d'avoir pour eux les droits de passe réservés à l'émir.

2 500 francs. C'est la somme qu'ont payée Duveyrier et M. Foureau.

3 Chef de la zaouïa de Tounine. Ne pas confondre ce per-

je suis allé chez Dedekora, qui m'a également conseillé de m'affilier à un ordre religieux ; j'en recueillerais les avantages surtout au Soudan, auprès des fanatiques *khatas*. J'ai donné comme motif que pendant mon périlleux voyage au Mihero j'ai fait ce vœu, si je devais revenir sain et sauf. Dedekora m'a conseillé de faire avant de me coucher quelques ablutions et quelques prières, et de faire ensuite ce que j'aurai trouvé bon dans mon sommeil. Je compte lui dire que j'ai rêvé que j'appartenais à deux ordres, celui de Senousi et celui de Mouley Taïeb; mes amis de Tounine sont du premier, et Dedekora du second. Le premier me sera très utile au Soudan ; le second, pour un voyage à Tombouctou.

22 nov. — J'ai pu sortir ce matin. Chez Safi, j'ai assisté à une discussion importante. Ikhenoukhen était présent avec Oufenaït qui parlait avec une grande violence, tandis qu'Ikhenoukhen ne cessait de l'exhorter au calme. Il y avait encore un envoyé d'Abd-el-Kader, le cheikh d'In-Salah. Voici ce dont il s'agissait : Les gens d'Ikhenoukhen ont pris aux Hoggar beaucoup de chameaux dans le voisinage du Touât, et enlevé du même coup un certain nombre de chameaux touatiens : ce sont ceux-ci que réclame Abd-el-Kader. L'autorité de ce chef est grande [1].

sonnage avec le chérif arabe Moulay-el-Mahadi, marabout des Tidjaniya, à qui M. Foureau a eu affaire en 1895, et qui s'est montré fort bien disposé pour lui.

[1] Abd el-Kader-Ould-Badjouda était chef de la tribu arabe

23 nov. — Safi est malade, et a fait défendre sa porte ; Ahmed, son secrétaire, l'est aussi. Cette fièvre vous affaiblit très vite et ne cède pas facilement à la quinine. Demain arrivera du Fezzân une caravane de grain et d'orge, ce dont il y a ici grande pénurie. Quant aux dattes, on n'en a pas du tout en ce moment; on en attend du Fezzân.

Cet après-midi, j'ai la visite d'Abd-el-Kader de Ghadamès, qui me demande un remède pour les maux de dents et me parle de ses voyages. Il a vu à Ghadamès les deux voyageurs français[2] et les avait avertis, dit-il, mais ils ne l'avaient pas cru, parce qu'ils avaient une entière confiance en Ikhenoukhen. Cet homme a été en Europe, et sa conversation et son caractère me déplaisent. Je ne me fie pas à lui.

24 nov. — Safi, très malade, ne reçoit pas. Longue visite du fils de Toufik ; il est très curieux et s'intéresse à tout ce que je lui montre ; mais il est très ignorant lui-même, même au sujet de son propre pays : ainsi

des Ouled-ba-Hammou. Tant qu'il a vécu, il a été l'ennemi de l'influence française. Son fils a hérité de sa haine.

[1] Dournaux-Dupéré et Joubert. E. de Bary a écrit plus tard : « Comme je l'ai appris de source certaine, chacun savait à Ghadamès que ces voyageurs allaient à la mort. Aucun de ces marchands jaloux de leur monopole n'eut l'idée de les avertir. En général, les Français doivent bien se persuader qu'ils n'ont pas, dans leurs tentatives commerciales, d'adversaires plus acharnés que ces Ghadamésiens faux et polis. Tous les efforts faits de ce côté échoueront tant que la France n'aura pas recours à des mesures plus énergiques. » (Lettre du 1er avril 1877, *Verhandlungen* de la Soc. de géogr. de Berlin, 1877, p. 248).

il n'a pas pu me dire si l'on y trouve ou non des associations religieuses[1]. Il m'a dit qu'on y chasse le lion et l'autruche à cheval, et que les léopards sont également nombreux. Il ne connaissait pas le nom targui qui désigne le crocodile, parce que dans l'Aïr on l'appelle autrement; en général, j'ai remarqué que bien des noms de plantes et d'animaux cités par Duveyrier font place à d'autres termes dans l'Aïr; ceux-ci sont sans doute empruntés à la langue haoussa.

25 nov. — J'ai apporté à Safi des pilules de quinine; il les a acceptées avec reconnaissance. J'ai fait avec Othman la revision de mon herbier, pour apprendre les noms indigènes.

26 nov. — Rendu visite à Safi délivré de sa fièvre. En ville, il y a grande disette de vivres, et chacun se presse autour du *cheikh-el-bled*, qui fixe les prix de vente des arrivages du Fezzân, sans doute pour éviter que les indigents ne reçoivent rien. On nous a donné deux kel d'orge pour 23 piastres, et c'est là une grande faveur.

27 nov. — Safi me parle en termes très flatteurs des gens de l'Aïr, notamment de Hadj Bilkhou. De

[1] Il est bien plus probable que le marabout n'a pas voulu le renseigner sur ce point. Il est extrêmement difficile d'obtenir des détails sur l'extension réelle des diverses associations religieuses; comme on verra plus loin, les amis touareg d'Erwin de Bary se sont dérobés, lorsqu'il leur a demandé de lui servir de parrains pour s'affilier à deux de ces confréries.

chez lui je vais chez Dedekora, à qui je reproche de ne plus venir me voir, il s'excuse en invoquant ses affaires. Au sujet de mon affiliation, il me conseille l'ordre de Mouley Taïeb, et pourtant lui-même fait partie des Madaniya. Il croit que cela ne fera aucune difficulté. Je veux donc m'affilier à cet ordre et à celui de Senousi. Malheureusement mon ami Hassan de Tounine n'y met aucun empressement ; je n'ai pu le voir lors de ma visite au village. Dedekora me conseille d'aller chez le kadi et de renouveler l'acte de foi en présence de deux témoins, puis de faire deux rikaa à la mosquée ; le kadi me donnerait alors une attestation écrite.

28 nov. — Je suis allé chez le kadi : c'est un homme au teint foncé et aux manières communes. J'ai amené la conversation sur le terrain médical, ce qui m'a été très avantageux, car le kaïd est presbyte et n'y voyait presque plus, faute de lunettes. Je suis allé chez moi, et j'ai eu la chance de trouver des verres appropriés, qui lui ont pour ainsi dire rendu la vue, et ont fait de lui mon meilleur ami.

29 nov. — Dedekora me dit que si le kadi ne me demande pas de dire la formule, je puis sans autre retard m'affilier à un ordre religieux. Je vais à Tounine voir le chérif, mais je ne trouve que mon ami Hassan, qui me conseille d'entrer d'abord dans l'ordre de Mouley Taïeb, ce qui est plus facile, car il me serait trop difficile, d'après lui, de suivre simultanément les prescriptions des deux confréries. J'ai l'im-

pression que le chérif n'approuve pas ou même veut empêcher mon affiliation aux Senousiya ; du moins Hassan a-t-il laissé échapper cette parole : « Le chérif est d'avis que tu n'entres que dans l'ordre de Mouley Taïeb ». Peut-être cependant ne trouve-t-il pas bon d'appartenir à plusieurs ordres, parce qu'on ne peut suffisamment se consacrer à chacun d'eux[1] ? Je vais prendre des informations.

Au retour, je fais une visite au cheikh, sur le conseil de Hassan. Il a gardé une attitude convenable ; mais ensuite, Hassan m'a raconté qu'il attend toujours encore un cadeau et a même déclaré que, sinon, je n'arriverais pas au Soudan. Il craint que je ne sois un parent de Mlle Tinné, et ne puisse le dénoncer à Stamboul et lui causer des désagréments.

Dedekora s'est malheureusement bien refroidi ; il ne s'empresse pas de me faire entrer dans l'ordre de Mouley Taïeb, bien qu'il sache combien j'y attache d'importance.

J'ai assisté cet après-midi, chez le kadi, à un procès où le marchand Abd-el-Salam était plaignant et le prévenu un esclave. L'esclave avait déjà reçu la bastonnade, mais de façon très modérée ; je suppose qu'il avait attendri les soldats avec de l'argent. Le kadi a jugé avec une grande équité, bien qu'Abd-el-Salam, arguant de ses hautes relations, réclamât une peine

[1] Cette seconde supposition est invraisemblable. Bien des musulmans sont affiliés simultanément à plusieurs confréries.

sévère. L'esclave s'en est tiré avec la menace qu'on lui couperait les mains si on l'y reprenait.

Rencontré mon ami Hassan, qui m'avertit de ne pas aller en ce moment à Tounine; je soupçonne là-dessous une menace du cheikh Eg-Bekr, qui attend en vain des présents.

1er décembre. — Le frère de Hassan est venu me chercher de la part d'El-Mahadi, qui m'attend à Tounine. J'apprends que mes soupçons étaient fondés : le cheikh a juré que, si je ne lui donne pas 50 thalers et un burnous, je n'arriverai pas vivant au Soudan. Mahadi m'a montré une série de médicaments et de poisons qu'il a rapportés de Tunis.

Le kadi continue à me traiter avec considération, mais il a admiré aujourd'hui mon burnous de façon fort suspecte: il me faudra sans doute en faire le sacrifice; peut-être déclarera-t-il alors que je suis un vrai croyant, et m'en donnera-t-il l'attestation écrite.

J'ai eu ce soir une affaire désagréable avec Ikhenoukhen, qui était assis avec quelques amis près de la route, et qui, me voyant passer, s'est permis de demander à haute voix où donc allait le *kafir*[1]. Je n'ai pu m'empêcher d'aller à lui et de lui reprocher sa conduite ; je lui ai dit que c'était doublement malhonnête de la part d'un homme de son rang et de son âge. Les assistants ont voulu me faire croire que j'avais mal entendu, mais ils m'ont dit aussi que je n'étais

[1] Infidèle.

pas sage de parler avec cette franchise. Je crois, au contraire, qu'il n'est pas mauvais de leur montrer que je ne crains pas leurs jugements.

J'ai fait malheureusement une petite bévue à la mosquée, j'ai commencé la prière lorsque le prêtre avait déjà pris la parole, ce qui a excité la gaîté de quelques personnes. Dès que j'ai vu mon erreur, je me suis assis tranquillement. Il est absolument nécessaire que je me mette entièrement au courant de tous ces rites, et je n'en tiens que davantage à entrer dans une confrérie.

Demain, Dedekora doit enfin aller avec moi chez le mokaddem.

2 déc. — Arrivée d'une grande caravane du Fezzân avec des vivres. Toute la ville est en joie. Le kadi à qui je fais ma visite me raconte que les *Djinn* [1] lui ont dit dans son sommeil que je suis un vrai croyant et qu'il faut me protéger; il me donnera donc des lettres de recommandation pour son ami le marabout Toufik, lors de mon départ.

Visite à Beschir, qui me reçoit froidement comme toujours. Je lui demande s'il pourra me donner de l'argent sur les lettres de recommandation que son frère m'a délivrées. Il prétend qu'il n'en a pas en ce moment : mensonge. Ainsi, malgré mes deux lettres de crédit, me voilà tout à fait abandonné, et il me faut chercher de l'argent, sous peine d'attendre bien

[1] Les esprits.

des mois un envoi de Tripoli. Ce soir, visite du chérif, qui n'a pas non plus été très aimable.

Dedekora m'évite visiblement; j'ai fini par le joindre dans la rue et l'ai questionné au sujet de mon entrée dans l'ordre de Mouley Taïeb ; il a répondu que le mokaddem me conseille de m'adresser au chérif. Ainsi une défaite, on ne veut pas m'admettre. L'amitié du kadi me devient d'autant plus précieuse. Je veux demander franchement à Safi, pourquoi tous mes amis s'écartent de moi [1]. Il est le seul qui se soit toujours montré bienveillant à mon égard. J'ai demandé au chérif où je devais aller pour apprendre à connaître un grand marabout, si je devais aller à Tombouctou, chez Bakkay, ou ailleurs ; il m'a recommandé Sokoto. Ce doit être un joli foyer de fanatisme !

3 déc. — J'ai rencontré aujourd'hui chez le kadi, un pèlerin de Chinguit [2], dont la physionomie m'a frappé : il ressemble à un Indou. Comme le kadi parlait de ma foi musulmane, j'ai vu distinctement un sourire moqueur sur les lèvres du pèlerin. Il n'en croit pas un mot. Il a beaucoup parlé de Nderen — sans doute Saint-Louis du Sénégal — et m'a dit qu'il y vient des caravanes de Tombouctou. Il me conseille de donner la préférence à la route de Sokoto, car les Aouélimiden ont tué beaucoup de ses compagnons [3].

1 On ne saurait s'en étonner. Les musulmans instruits se défient au Sahara des Européens convertis, et E. de Bary ne tenait nul compte de ce sentiment.

2 Oasis de l'Adrar méridional.

3 Barth *(Reisen*, I, p. 524, 542) a indiqué, d'après les ren-

5 déc. — Cet après-midi, visite à Abd-es-Salam, beau-frère de Safi. C'est un homme très agréable, à physionomie ouverte. Il est d'avis que je ne dois pas prendre la route directe d'Agadès à Sokoto, elle n'est pas sûre. Il vaut mieux gagner Kano en passant chez les Touareg Dougama[1] dont je n'aurai rien à craindre.

6 déc. — Des Kel-Ouï sont venus m'offrir de me louer leurs chameaux. Mais il me faudrait d'abord voir Safi seul à seul, ce qui est extrêmement difficile.

7 déc. — Tous mes efforts pour avoir avec lui une entrevue particulière ont été vains. Il m'a conseillé toutefois de retarder mon départ. Othman veut aussi me retenir ici, pour me mener dans le Hoggar.

Oufenaït me raconte que la partie de l'oued Mihero renfermant des mares à crocodiles s'étend sur trois jours de marche. Il appelle ce chapelet de petits lacs *tarera;* on ne trouve de grands crocodiles que dans les plus vastes. Il ne tarit pas en éloges au sujet de ces vallées, qui sont celles où il habite avec ses gens en temps de paix[2].

8 déc. — Revu chez le kadi le pèlerin de Chinguit,

seignements fournis par les Kel-Ouï, les étapes de la route des pèlerins dans le Sahara méridional.

[1] Les Tagama de Barth.

[2] Chacun de ces oueds a son propriétaire qui ne laisse pâturer les chameaux des autres qu'en échange d'une redevance, et exige même un droit du voyageur qui ne fait que passer sur son terrain. C'est en vertu de ce droit de propriétaire qu'en 1894 le cheikh Mohammed a intimé à M. Foureau l'ordre de quitter l'oued Mihero, malgré la présence d'un envoyé du chef suprême des Azdjer.

qui m'a accompagné à la maison, où je lui ai montré mon koran et ma carte. Il connaît les chiffres européens, mais non les chiffres arabes. Il me nomme un chrétien, John Nicola, pour qui il témoigne beaucoup d'attachement; il n'a pas, dit-il, de meilleur ami à Nderen. D'après lui, le pays situé au sud de Chinguit se nomme Al; toute la région au sud du Baghena appartient au sultan de Ségou. Lui-même a été dévalisé par les Touareg entre Chinguit et Tombouctou, de sorte qu'il a dû continuer sa route en mendiant. On semble l'avoir largement secouru dans le Kano, car il en parle avec enthousiasme. Il a trouvé les Aouhen[1] moins généreux. Je lui ai fait présent d'un grand morceau de mousseline neuve, ce dont il a paru fort satisfait.

9 déc. — Les nouvelles au sujet de la paix deviennent plus favorables. Ahitaghel[2] a écrit une très belle lettre à Ikhenoukhen, disant qu'assez de braves gens sont morts des deux côtés et que la lutte a assez duré; que du dehors, les Français, les Turcs et les Tibbous regardent les Touareg et se réjouissent de les voir se déchirer et s'affaiblir; qu'il vaut donc mieux faire la paix. Mais il ne fait pas cette proposition par crainte, car, même avec l'aide des Turcs, Ghât ne peut rien contre lui, et les Arabes pas davantage; mais son cœur se fend à l'idée que les Touareg

[1] Nom inconnu. N'y a-t-il pas erreur de transcription?
[2] L'émir des Hoggar.

se détruisent les uns les autres et ouvrent leur pays à l'étranger. Il propose que les notables se réunissent dans la plaine d'Admar près de Djanet, et fassent une assemblée à laquelle assisteraient aussi trois cheikhs de l'Aïr et le chérif de Tounine.

C'est Mahadi qui m'a fait part de cette nouvelle. Il croit que je pourrai très bien voyager chez les Hoggar, si la paix est faite; mais il ne me promet pas catégoriquement de m'accompagner : il voudrait évidemment se faire payer très cher.

19 déc. — J'ai vu deux chérifs de la Mecque qui sont en route pour le Soudan et ont rendu visite à Safi. Ces pèlerins passent ici pour aller s'établir chez les chefs soudanais qui leur donnent de riches aumônes.

J'ai donné au kadi un beau burnous noir qu'il m'avait demandé sans détour; il me gratifie en échange d'un talisman long de 7 pieds, qu'il a rédigé et que je suis obligé de porter dans mon turban.

11 déc. — Visite d'Othman, qui a acheté un nouveau sabre et me demande de l'argent, je suis obligé de répondre par un refus, car ces demandes pourraient devenir périodiques.

12 déc. — J'ai écrit toute la journée. J'ai terminé mon rapport à la Société de géographie, jusqu'au moment de mon retour à Ghât. Je remets à plus tard le récit de mon excursion à Markharéré[1], pour que ceci au moins soit publié.

[1] Ce récit n'est jamais parvenu en Europe.

13 déc. — Cet après-midi, comme je causais devant la maison de Safi avec beaucoup de personnes, deux jeunes gens m'ont appelé *kafir* en passant. Je les ai suivis jusqu'à leur maison et les ai invités à se rendre avec moi chez le kadi. Celui-ci leur a fait une semonce sévère et a ordonné au gendarme de les mener en prison et de les bâtonner. Comme ces jeunes gens sont proches parents de Safi, cet ordre leur a fait peu d'impression, mais Safi a confirmé la sentence, ce qui les a bien étonnés. Ce sera une bonne leçon, et je crois que personne ne m'appellera plus *kafir*. Le kadi a proclamé partout que je suis musulman, et que quiconque m'appellerait *kafir* commettrait un grave péché et tomberait sous le coup de la loi. Cela a fait bon effet, au moins à l'extérieur [1].

14 déc. — Les deux jeunes gens qui sont frères de Safi, ont passé la nuit en prison et ont dû payer chacun 5 *rial* d'amende. Le kaïmakam les a vertement tancés devant tout le monde ; on dit même qu'il leur a administré une correction en particulier. J'ai voulu aller voir Safi ce soir, pour lui exprimer mes regrets de n'avoir pas su que c'étaient ses frères et de n'avoir pas évité cette scène désagréable, mais j'ai trouvé la porte close. J'espère qu'il ne me gardera pas rancune.

15 déc. — Aujourd'hui, visite de Hassan-el-Mahadi

[1] On peut se demander si cet incident n'a pas coûté la vie au voyageur.

de Tounine. Il a été chez Sammit, où il a trouvé mon domestique Staoui et le cheikh Eg-Bekr, échangeant des gros mots, parce que le cheikh m'avait appelé *kafir* et l'avait traité, lui, de païen encore pire. Eg-Bekr a répété aussi qu'il me tuerait, lorsque je serais en route pour le Soudan. Il faut que l'autorité soit bien faible, pour que ce meurtrier puisse en pleine ville me menacer d'assassinat.

J'ai vu ce soir Safi, aussi aimable que d'ordinaire. Je crains que la paix ne se fasse pas de sitôt, personne n'en parle. Ikhenoukhen est parti pour l'ouadi Taneskrouft, à cause de ses troupeaux. Je me demande toujours si je dois rester ou partir.

16 déc. — Staoui a apporté ce matin une belle djoubba rouge au gouverneur, qui l'a acceptée avec bienveillance. En me promenant hors la ville, j'ai rencontré le chérif Mohammed, qui m'a appelé de loin et m'a demandé si j'allais au Soudan. J'ai répondu que j'hésitais encore, sur quoi il m'a conseillé d'attendre la paix, et d'aller ensuite avec lui chez les Hoggar. Je m'étonne que cet homme si orgueilleux m'ait parlé de la sorte.

J'ai été ce soir seul avec Safi pendant quelques minutes, et je l'ai questionné au sujet de ce projet de voyage chez les Hoggar. Il m'a dit que le chérif mentait, que personne ne pouvait tenter de me mener dans ce pays; bien plus, il se passerait encore au moins un an après la conclusion de la paix, jusqu'à ce que les Hoggar revinssent se montrer à Ghât, et offris-

sent ainsi une garantie de leur sincérité. J'ai été étonné de le voir s'exprimer d'une façon si catégorique après m'avoir tant fait attendre. Il me semble avoir cru que je renoncerais entièrement à mon voyage.

17 déc. — Safi m'annonce que les Kel-Ouï vont partir avant la fête, de sorte qu'il faudra me préparer en toute hâte. Il est vrai qu'après la fête une troupe d'Ihadanaren[1] ira sous la conduite d'Ouinsig apporter des marchandises des Ghadamésiens dans l'Aïr. Ils passeront par Dider, ce serait une route très intéressante et nouvelle. Safi va prendre des renseignements. Je lui ai confié mon argent en le priant de me le changer; c'est une faveur que je lui fais, l'or étant très recherché ici.

18 déc. — Safi me fait dire de me tenir prêt dans quatre jours. Il a trouvé des gens dignes de confiance et prêts à me conduire. Je dois me fournir d'orge et de farine, et me dépêcher, car, cette caravane une fois partie, il n'y aura plus d'occasion de voyager en sûreté, mais seulement de petites troupes de Touareg, à qui l'on ne pourrait se fier. Comment m'apprêter en si peu temps?

19 déc. — Les Kel-Ouï sont venus demander si je veux louer leurs chameaux ou non; j'ai dû leur répondre comme hier qu'il me fallait d'abord acheter

[1] Tribu de la confédération des Azdjer, campée d'ordinaire dans la plaine d'Admar. Duveyrier en fait un portrait des moins favorables.

des vivres. Personne ne veut me vendre du grain ; Staoui ne se donne d'ailleurs aucune peine, car il ne veut pas aller au Soudan. Mon embarras est grand. Si je manque cette occasion de partir, j'en chercherai une autre, car je suis résolu à ne pas rester ici, où je ne fais que perdre du temps et de l'argent. Safi, à qui j'ai confié quinze pièces d'or, me fait attendre la monnaie. Espérons que je ne serai pas déçu de ce côté-là !

20 déc. — Travaillé tout le jour à envelopper mes caisses de cuir.

22 déc. — Allé à la mosquée. Je n'ai pas été peu surpris, après la prière, d'entendre prononcer mon nom et une longue attestation de ma foi. C'est une lettre que le kadi adresse au hadj Bilkhou de l'Aïr, et qu'il fait lire au public.

La caravane voulait partir demain, mais j'apprends ce soir que onze chameaux manquent à l'appel et ont sans doute été volés à Titersine ; les Kel-Ouï vont donc rester encore quelques jours, ce qui me permettra peut-être de partir quand même. Si seulement Safi me rendait mon argent.

Oufenaït m'a dit aujourd'hui en présence de Safi qu'à aucun prix il n'irait avec moi chez les Hoggar, même si la paix était conclue, car ce sont des gens sans parole, et aucun de leurs hôtes n'est assuré de ne pas être assassiné par eux.

24 déc. — Safi ne m'a toujours pas rendu mon argent, que je lui avais confié pour qu'il en fît le change. C'est une honte. Sammit m'a offert de me

donner des marchandises, mais je ne puis me procurer des vivres. Il ne manquerait plus que cela, que le kamakam gardât tout mon numéraire.

25 déc. — Mes Kel-Ouï se sont enquis avec insistance si j'ai enfin trouvé des vivres ; comme ils emmènent beaucoup de chameaux à vide, ils désirent fort s'assurer les quatre charges qui représentent mon bagage. Ils vont à Zinder, mais offrent de me mener où je le désire. Safi me conseille de m'arrêter chez hadj Bilkhou, à qui il me recommande, car à Agadès je ne connais personne et n'ai aucun soutien. Safi tarde toujours à me rendre mon argent !

Oufenaït me déclare aujourd'hui qu'il restera mon ami, que je lui donne ou non quelque chose ; c'est vrai, il est le seul qui n'ait rien mendié[1]. Aussi je regrette

[1] Tous les voyageurs qui ont été en contact avec les Touareg ont eu à faire la même expérience. « Les Touareg, dit M. Foureau, sont avant tout mendiants, depuis les chefs jusqu'au dernier des esclaves ; tous viennent demander au passant de l'argent, des cadeaux et de la nourriture. C'est une véritable plaie, et nul ne peut se soustraire à cette déplorable coutume qui consiste à se faire donner du matin au soir, et à faire fournir par le voyageur la nourriture à tous les visiteurs. Les principales excuses à ce défaut sont : la pauvreté du pays, leur misère et la difficulté de se procurer du gain, l'habitude séculaire du pillage. Leurs instincts mendiants découlent aussi un peu de leur organisation. Il y a chez eux trois classes : les nobles, peu nombreux, les serfs et les nègres. Les nobles sont habitués à prendre chez les seconds, qui sont leurs vassaux, tout ce qui peut leur convenir ; ceux-ci rendent la pareille aux passants, quand les nobles ont d'abord exigé les droits d'usage. » (F. Foureau, *Rapport sur ma mission au Sahara, 1893-1894*, Paris, 1894, p. 210.)

de ne pouvoir lui faire un beau présent, mais il recevra au moins quelque chose ; peut-être cela profitera-t-il à d'autres voyageurs.

L'Imam m'a demandé une médecine pour ses yeux, et m'a fait remarquer que lui aussi a droit à quelque chose, pour avoir lu la lettre de recommandation à la mosquée. Comment satisfaire à toutes ces exigences ?

26 déc. — J'ai prié Oufenaït de venir et lui ai donné un caftan rouge à manches brodées d'or. Il s'est écrié : *maschallah !* Il ne s'attendait évidemment pas à un si riche présent. En quelques paroles chaleureuses, il m'a assuré que je pourrais visiter son pays aussi loin que je voudrais. Il a mis le vêtement et est retourné chez lui à grands pas, sans doute pour se faire admirer des siens. Sa joie faisait plaisir à voir.

27 déc. — Safi ne m'a toujours rien rendu. Je vais charger Abd-es-Salam de lui rafraîchir la mémoire. Comme je n'ai pas d'habits de fête, je ne suis pas allé ce matin à la prière publique.

28 déc. — Le Kel-Ouï, à qui Safi m'a recommandé, est venu voir mon bagage et m'a demandé avec impudence 25 réal par charge jusqu'à la résidence de hadj Bilkhou. Il voudrait me mener jusqu'au Soudan, pour gagner davantage, mais je ne puis payer ces prix-là, il ne me resterait rien pour vivre.

29 déc. — Amr Tchouaouch[1] me raconte qu'il a

[1] Nom probablement mal transcrit.

entendu Safi me traiter de *kafir*, et pense que je ne dois pas avoir confiance en lui.

L'Imam est venu me consulter pour ses yeux et je lui ai donné de bonnes lunettes, qui lui ont fait bien plaisir.

Je pense qu'il vaut mieux quand même que j'aille d'un coup jusqu'à Zinder ; j'attendrai là qu'on m'envoie de l'argent et irai ensuite à Sokoto ; mon présent sera certainement le bienvenu chez le sultan de Zinder. Peut-être les Kel-Ouï admettront-ils que je ne les paye pas immédiatement ; ils demandent pour cette deuxième étape la même somme que pour la première.

30 déc. — Cet après-midi, visite à Safi ; je n'ai rien reçu de lui, malgré ses précédentes assurances. J'ai fait part de ma déconvenue à Abd-es-Salam Sinam ; il m'assure que j'aurai mon argent. Il me dit que Sammit et lui ont eu un entretien avec le cheikh Bou-Bekr, et que celui-ci a fini par fixer ses exigences à un burnous et 2 réal. Comme cette demande est raisonnable, j'y consens et me débarrasse ainsi de mon dernier ennemi.

31 déc. — J'apprends que le cheikh Eg-Bekr est devenu subitement mon meilleur ami, et parle même de me retourner mon présent, pour montrer son désintéressement ! Il veut me recommander aux Touareg d'Aïr.

Ce matin, un soldat m'apporte l'argent que j'ai prêté à Safi ; mais il manque deux thalers, qui me sont rendus sur ma demande. La caravane part dans

quelques jours. Hassan de Tounine veut aussi me donner une lettre pour son frère qui habite Zinder. Cette année finit bien, j'envisage l'avenir avec confiance.

1er janvier 1877. — Les Kel-Ouï viennent voir mon bagage. Ils ne comprennent pas l'arabe, de sorte que je vais être obligé d'apprendre le haoussa [1].

2 janv. — Sammit ne veut me donner des marchandises payables à Tripoli qu'avec une majoration de 25 pour 100. Aussi ne lui ai-je rien pris [2], et j'ai payé tout ce que je lui devais. Je suis allé chez Mahadi pour voir s'il pouvait me prêter un peu d'argent. Mais il ne m'a rien offert. J'ai acheté une robe noire et le turban assorti. Ce vêtement déteint terriblement, mais il est très chaud [3]. On s'amuse de me voir costumé de la sorte. J'ai fait peser mon bagage ; les Kel-Ouï se sont conduits très convenablement et n'ont pas cher-

[1] Par suite de leurs fréquentes unions avec des femmes achetées au Soudan, les Kel-Ouï parlent la langue haoussa aussi couramment que leur propre dialecte berbère. Ce dialecte est d'ailleurs mélangé d'une foule d'expressions haoussa. (Barth, *Reisen und Entdeckungen in Nord- und Central-Africa,* I, p. 374).

[2] Ceci dénote l'inexpérience d'Erwin de Bary. S'il avait eu sous la main l'ouvrage de Barth, par exemple, il aurait vu que ce taux qui lui paraissait exorbitant ne représentait même pas le bénéfice ordinaire que le négociant transsaharien retire de la vente de ses marchandises. Les risques étant très forts et les pertes nombreuses, il faut que le taux des bénéfices s'élève en proportion.

[3] Il faut se rappeler qu'en cette saison les nuits du Sahara sont souvent très froides.

ché à me tromper. Leur chef s'appelle Bidoumas et m'est très sympathique. Je vais quitter Ghât avec la somme de 130 thalers Marie-Thérèse pour tout avoir.

3 janv. — Mahadi est venu me dire quelques mots de Tombouctou et s'en est allé en hâte ; on aurait dit qu'il avait peur d'une demande d'argent. Safi est aimable comme toujours.

5 janv. — J'ai fait souder la caisse d'échantillons de roche destinée à ma femme, et je l'ai fait remettre à Sammit[1]. Safi m'a donné quatre lettres pour les cheikhs et sultans de la route et m'a demandé en retour d'attester que je n'avais eu aucun sujet de plainte pendant mon séjour à Ghât. Enfin tout est prêt et l'on descend mon bagage. Mais alors on s'aperçoit que le Kel-Ouï n'a amené que deux chameaux au lieu de quatre ! Il propose de prendre la moitié des bagages, puis de revenir chercher l'autre ; Staoui entre dans une violente colère et déclare qu'il ne veut pas partir avec ces gens-là, et, comme je persiste, il fait vraiment mine de prendre ses affaires et de me planter là. Je finis par louer deux chameaux supplémentaires au prix exorbitant de 4 réal[2]. Restait à trouver un nouveau

[1] Il ne semble pas que cette caisse soit parvenue à destination. On en est ainsi réduit à la note géologique sommaire qu'on trouvera à la fin de ce volume.

[2] Il y avait là, évidemment, une extorsion concertée. La caravane étant allée, selon l'usage, camper la veille de son départ loin de la ville, il fallait à tout prix la rejoindre avec les bagages le même soir.

serviteur. J'allais me rendre chez Safi à cet effet, quand Staoui se ravisa.

Enfin, après toutes ces contrariétés, nous étions, à 5 heures, prêts à partir. Nous longeâmes les jardins de Barakat, qui s'échelonnent à une grande distance, et vers minuit nous arrivions à l'oued Isseyen : là, au milieu d'une plaine semée de petites dunes et de tamarix-éthels, nous trouvâmes campée la grande caravane; elle était plongée dans un profond sommeil.

CHAPITRE IV

EN ROUTE POUR L'AÏR

5 janvier 1897. — Après une longue et désagréable discussion, je paye l'homme qui avait fourni les chameaux supplémentaires, et j'exprime à Bidouma l'espoir que ces extorsions ne se renouvelleront plus. Nous campons aujourd'hui, ce qui nous fait du bien, car nous étions venus de Ghât à pied. Au point où nous sommes, la vallée est déjà plus resserrée entre le Tasili et l'Akakous. Partout les mêmes couches de grès.

6 janv. — Ce matin nous cherchons en vain les chameaux qui doivent nous servir de montures : Bidouma nous a tout simplement oubliés. Il laisse crier tout le monde, et se tient coi, car il sait bien qu'il est en faute.

Enfin, nous partons à 10 heures[1], en remontant la

[1] Voir, pour cette partie du voyage, les feuilles 12 (Mourzouk) et 19 (Agadez) de la carte d'Afrique au 1/2.000.000 de M. de Lannoy de Bissy.

rive droite de l'ouadi encombré de sable. J'y note à plusieurs reprises des ocres, couleur de cinabre, d'une grande pureté. Nous montons toujours. Les deux berges sont dénuées de végétation. La hamada s'étend des deux côtés de l'oued.

7 janv. — Nous partons à 11 heures, ayant le versant abrupt de l'Akakous à notre gauche ; à 1 h. 1/2 nous avons dépassé ces hautes murailles. Nous faisons halte au bout d'une plaine du nom d'Akaouf. On trouve sur le versant sud de l'Akakous beaucoup de dunes de sable qui sont pour ainsi dire adossées à la montagne.

Le Tasili semble maintenant plus bas. Partout de la pierre noire; très peu de plantes. Çà et là quelques dunes, toujours amoncelées contre une paroi de roc.

8 janv. — Ce matin l'eau limoneuse que nous avions laissée déposer dans une jatte était gelée. J'ai promis de la nourriture à un des Kel-Ouï qui mène nos chameaux, et son attitude s'est immédiatement modifiée. Nous montons un peu et passons sur le Tasili semé de roches. A midi, vaste plaine et à droite une forêt de piliers de pierre qui couvrent un large versant et affectent souvent la forme de ponts. Des schistes bigarrés, tout semblables à ceux de Tayta[1], affleurent le long des grandes parois.

[1] Erwin de Bary avait observé en dessous des couches de grès brun qui forment les terrasses supérieures du plateau de Tayta, au nord-est de Ghât, des affleurements de couches également horizontales de marnes et schistes argileux en

Nous faisons halte à 2 heures dans une vaste plaine. A gauche, quelques huttes et jardins : cet endroit s'appelle Arikine. Jusqu'ici nous avons eu à gauche de hautes croupes de montagnes et à droite, tout près, la surface peu élevée du Tasili. L'horizon s'élargit.

Quelques Touareg viennent du village ; ce sont de pauvres gens inoffensifs. Ils me racontent que les habitants de Djanet sont amis des Hoggar, qui ne leur ont jamais rien pris.

9 janv. — Nous remontons un petit ouadi qui descend vers Arikine, à travers un désert de pierres absolument nu, plus aride même que la grande Hamada el Homra ; seulement l'impression est moins terrifiante, à cause des formes changeantes des montagnes. On m'a montré une piste qui, me dit-on, mène d'ici à Bilma. Le pays devient plus plat ; après une montée dans les roches, nous traversons une nouvelle hamada[1]. Au loin, droit au nord, nous voyons encore une terrasse supérieure de l'Akakous, sur le flanc sud de laquelle on aperçoit des dunes ; devant nous, une ligne dentelée de montagnes noires ; au contraire, la ligne de crêtes que nous avions à gauche a disparu. La roche qui prédomine est encore le schiste de Tayta.

Nous faisons halte dans l'oued Eseti, dans une

feuillets très minces, de couleur jaune clair, rouge, brune ou grise, alternant avec des calcaires gris *(Zeitschrift der Gesellsch. für Erdkunde in Berlin*, 1877, XII, p. 77-79).

[1] Nous avons supprimé ici et dans les pages qui suivent une série de lectures de boussole et autres indications qui n'ont d'intérêt que pour la construction de l'itinéraire.

plaine couverte de débris de schiste et où la *Fagonia arabica* seule montre ses rameaux jaunâtres et desséchés[1]. Mon guide m'assure que l'oued Eseti suit la direction du sud-est.

10 janv. — Nous marchons d'abord vers l'ouest, sur une hamada complètement plane, puis nous tournons au sud. Nous allons vers cette ligne dentelée de montagnes que nous avons déjà vue hier. Derrière nous l'Akakous se dresse à pic. De ses pentes abruptes se détache une longue file de hauteurs qui se prolonge au loin à notre gauche vers le sud-est; mais on ne voit nulle part de plateaux; rien que des cimes isolées, séparées par de souadi sableux.

A midi, nous touchons à ces hauteurs de couleur sombre, qui de loin nous faisaient l'effet de montagnes, et qui ne sont que des collines de 30 à 40 pieds couronnant le bord d'une hamada. Ce sont des masses de grès sombre, de forme régulièrement conique ou pyramidale; les couches qui les composent sont horizontales. Il y a partout du sable dans l'ouadi, mais point de dunes isolées. La végétation est celle de la hamada ; aucune plante nouvelle. Le vent est fort sur ces hauteurs et le froid très sensible. A 2 heures, nous faisons halte au delà de cette ligne de hauteurs, dans l'ouadi Tounikanaham.

11 janv. — Nous restons campés aujourd'hui, car

[1] En arabe *cheggaa*, en touareg *djemda*. (Foureau, *Essai de catalogue des noms arabes et berbères*, etc., Paris, 1896, p. 12.)

nous avons en perspective quatre jours sans eau et sans herbe ; aussi faut-il faire nos provisions, et tous les chameaux portent leur botte de fourrage.

12 janv. — Nous avons trouvé de la glace dans une grande écuelle qui était restée la nuit hors de la tente. Il a fallu la faire fondre au feu, tant la croûte était dure. Un brouillard épais couvre la contrée, et, vers le coucher du soleil, les lourdes brumes se lèvent lentement ; on se dirait en Allemagne. Nous avons traversé le plateau et atteint une seconde zone de collines ; c'est du granite. A 10 heures, nous voyons devant nous, droit à l'ouest, le cône élevé du mont Tisga. — Les Kel-Ouï ont une nomenclature des plus incertaines et sont en général de très mauvais informateurs ; les Touareg du Nord donnent des renseignements bien plus sûrs.

Nous cheminons en zigzag entre les hauteurs ; je note ici des exemplaires isolés de *Rhus dioïca*. Les versants sont couverts de sable granitique et de blancs cristaux de quartz. Tout ce pays n'est que granite. Nous traversons un ouadi couvert de talha, que les gens de la caravane dépouillent de leurs branches vertes pour les donner aux chameaux. Nous campons près du mont Tisga dans la vallée du même nom. Je trouve près d'ici le granite injecté de basalte.

13 janv. — Temps très froid. Le vent était tel, qu'on n'a pas pu dresser les tentes. L'eau était gelée ce matin ; voilà trois nuits que cela arrive.

Nous passons au pied du mont Tisga, qui est cer-

tainement un massif de granite. A 2 heures, nous descendons une longue paroi de granite nommée Eguefnerichine ; nous avons à nos pieds une vaste plaine, que domine à notre gauche la crête dentelée du mont Mariaou. Dans cette plaine en contre-bas, on voit de nombreux affleurements de ce basalte gris dont je n'avais observé jusqu'ici que des pointements isolés. La végétation fait entièrement défaut.

Nous nous arrêtons sur un plateau de sable granitique, sans une plante, sans un être vivant, à part les corbeaux, qu'on retrouve dans les plus arides solitudes.

14 janv. — L'eau était encore gelée ce matin. Nous traversons le plateau ; des blocs de basalte sont épars à sa surface. A 7 heures et demie nous faisons halte au milieu des dunes d'Eguéchine.

15 janv. — Devant nous, une vaste plaine entourée de dunes. A 3 heures et demie, nous franchissons une haute crête de sable, et l'oued Falezlez se déroule à nos pieds comme un ruban de verdure. Halte au puits du même nom, situé au milieu de l'oued.

16 janv. — La végétation de l'oued se compose uniquement de *hâd*[1], et cette plante ne croît que sur les buttes éparses dans le lit de l'oued. Nous gagnons une plaine de sable et de caillous. Descente dans un oued, où affleure une roche d'un gris rougeâtre, d'ap-

[1] *Cornulaca monacantha* Del. C'est une des plantes favorites des chameaux.

parence schisteuse, peut-être le grès de Gâth[1], métamorphisé au contact du granite. A 4 heures nous passons d'une haute hamada de grès à une plaine de *reg*[2] en contre-bas, et nous retrouvons ici ce basalte gris dont j'ai signalé plus haut des filons dans le granite.

17 janv. — Départ à 8 heures. Plateau de grès, où ne pousse qu'un peu de *had*. Nous descendons dans le lit de l'oued Tireren[3], aussi profond et plus large que l'oued Falezlez. En escaladant l'autre rive, nous trouvons le granite, et immédiatement après, une hamada de grès à gros éléments. Point d'eau depuis l'ouadi Falezlez.

18 janv. — J'apprends que l'esclave d'Ibrahim a déjà été plusieurs fois dans l'Adamaoua et est tellement enchanté de ce pays, qu'il le préfère même à Kano. Ses caravanes y vont perpétuellement ; la sécurité est complète.

Nous allons vers l'ouest, croisant les ouadis qui viennent tous du nord. Le basalte traverse le grès et est lui-même injecté de filons d'une roche granitoïde. Les filons de quartz abondent partout où affleure le granite.

1 Nom inconnu. Il faut sans doute lire Ghât.

2 Nous employons le terme aujourd'hui admis de *reg*, bien que de Bary n'en use pas lui-même (il dit *Kiesebene)*, pour désigner cette forme particulière de terrain à surface plane et ferme, constituée par des graviers roulés plus ou moins gros, auxquels se mêlent parfois de petits débris de roche.

3 L'oued Tarhareben de la carte de Barth *(Reisen*, I, pl. 5).

19 janv. — Nous marchons vers le sud entre de hautes croupes de granite ; à 11 heures, j'observe des schistes micacés. Le pays reste entièrement dénué de plantes. Nous croisons l'oued Touffok et faisons halte sur l'autre rive. Asiou[1] se trouve, me dit-on, à 5 jours de marche dans l'ouest. Les montagnes que nous avons franchies hier s'appellent Ereren. L'ouadi Touffok se prolonge dans le pays des Tibbous et des Aouélimiden[2].

20 janv. — Les montagnes sont devenues plus hautes et l'ouadi forme un gorgeétroite, où les arbres sont nombreux. A 10 heures et demie nous voyons pour la première fois un arbre aux fortes branches hérissées d'épines, que les Touareg appellent *ebora*[3] et les Haoussa *adoua*. Ces vallées sont pleines de verdure ; les *talha*[4] sont aussi bien plus hauts et plus beaux. Nous faisons halte dans le large lit de l'ouadi Arokam.

21 janv. — Nous suivons le cours de l'oued. On

[1] Groupe de puits où bifurquent les routes de l'Aïr à Ghadamès et de l'Aïr au Touât.

[2] Erwin de Bary se plaint plus haut de l'incohérence des renseignements fournis par les Kel-Ouï, en voici un exemple. On sait que le pays des Tibbous est à l'est de l'Aïr, et que celui des Aouélimiden à l'ouest du même pays.

[3] Le vrai nom de cet arbre est *teborak* (Foureau, *Catalogue des noms arabes et berbères*, etc., p. 42).C'est le *Balanites aegyptiaca* Del., en arabe *hadjilidj*, arbre caractéristique du Soudan septentrional. Barth, dont l'itinéraire reste un peu plus à l'ouest, a signalé son apparition sous la même latitude (*Reisen*, I, p. 294).

[4] Acacias gommiers.

coupe ici de l'herbe, car pendant plusieurs jours il n'y aura pas de fourrage pour les chameaux. Nous sommes rejoints par une caravane de Ghât.

22 janv. — Nous passons la journée dans l'ouadi Arokam, pour laisser paître les chameaux. On confirme la nouvelle que les Hoggar ont surpris une caravane près de Tadent [1] et l'ont entièrement dépouillée. C'est cette caravane des serfs Ihadanaren conduits par Ouinsig, avec laquelle je devais partir.

Je suis allé ce matin à la chasse aux gazelles, mais je n'ai vu que de nombreuses traces dans le sable. Les ouadis des environs sont riches en tamarix *éthel*, *ana*, *toullout* [2], *oum-el-leben*, *tanedfert talha*, etc., Point de plante nouvelle. Partout du granite, souvent des schistes à hornblende (?). J'emporte des échantillons de cette roche cristalline de couleur noire. Nous nous préparons à de nouvelles fatigues. Ma provision de lait est malheureusement épuisée, et je n'ai pas davantage de viande. J'en suis réduit à la *mohana* pour toute nourriture.

23 janv. — L'eau était de nouveau gelée ce matin. Nous partons à 7 heures et demie ; tous les chameaux portent des bottes de fourrage en sus de leur charge ordinaire. L'un d'eux ne peut plus marcher, et est tué sur place ; chacun accourt pour emporter un peu de viande. Nous traversons en biais le lit

[1] Campement des Touareg Azdjer situé dans l'Anahef, sur une route plus occidentale (carte de Barth).

[2] Drine des Arabes *(Arthratherum pungens)*.

de l'ouadi Arokam, qui se prolonge vers le sud. Beaucoup d'herbe dite *ameo* [1]; cette espèce constitue souvent à elle seule la végétation des oueds de la contrée. Nous dépassons des collines de granite ; beaucoup de traces d'antilopes.

A 10 heures un quart nous aboutissons par un terrain accidenté à un gorge profonde, qui nous mène à l'ouadi Tadonet. Nous sommes ici plus bas que nous n'avons jamais été ; nous voyons reparaître dans cette gorge les schistes à hornblende, au milieu du granite.

Nous débouchons dans la belle vallée d'un ouadi, que nous remontons à droite ; elle est littéralement semée d'*ana* [2] qui atteignent ici les dimensions d'un arbre, et de grands *talha* qui rappellent les chênes, lorsqu'ils sont devenus de taille respectable. C'est la première fois que je rencontre des buissons d'*ana* en aussi grand nombre.

A midi nous faisons halte dans une gorge latérale. Dans le voisinage campe une petite caravane, qui vient également de Ghât. On se précipite avec les chameaux vers le puits, qui est assez éloigné du campement pour que je n'aie pu aller le voir. Le soir nos gens reviennent avec très peu d'eau, si bien qu'il nous faudra demain aller à la recherche d'un autre puits.

24 janv. — On n'a pu recueillir hier que six outres d'eau ; cela tient à ce qu'il a plu très peu l'année der-

[1] *Pulicaria undulata* L. (Foureau, *Essai de catalogue des noms arabes*, etc., p. 5).

[2] *Leptadenia pyrotechnica* R. Br.

nière. Nous quittons donc l'oued Tadonet, et une heure après nous sommes sur le plateau couvert à perte de vue de monticules de granite. Je remarque ici par exception des *cassia odorata*[1].

Nous voici en face d'un faîte de granite dont la crête dentelée émerge d'un amas d'éboulis. Cette disposition est fréquente. Nous redescendons l'autre versant dans la direction du sud. Nous faisons halte dans un oued. Un puits du nom de Katelet est dans le voisinage.

J'ai noté du granite à gros cristaux de feldspath, de l'amphibole et des schistes amphiboliques. Le pays est d'une nudité effrayante.

25 janv. — Repos. Il a fallu creuser pour trouver de l'eau. J'ai revu ici ce petit vautour à pennes noires, *Neophron perenopterus*, que j'avais aperçu pour la première fois dans l'ouadi Touffok.

Je suis allé sans succès à la chasse aux gazelles; partout le même paysage désolé de montagnes de granite à demi-ensevelies dans le sable. Ce sont généralement de longues croupes orientées N.W.-S.E., ou N.-S., et dont les flancs sont couverts d'un manteau de débris. La flore se réduit à quelques gommiers rachitiques; pas un brin d'herbe ne croît ici.

[1] Ne s'agirait-il pas du séné, *Cassia obovata*, dont Barth a noté la limite nord sur sa carte, presque sous la même latitude? C'est ce qu'il est difficile de dire, attendu que, comme l'a déjà remarqué Ascherson *Pflanzen des mittern Nord-Africa*. p. 474), de Bary n'a nommé nulle part le séné, qui existe cependant dans l'Aïr.

26 janv. — Nous quittons enfin cette morne vallée de Katelet, après nous être bien pourvus d'eau, car les Kel-Ouï nous annoncent qu'on n'en verra pas une goutte d'ici sept jours. Nous descendons un ouadi dont les berges érodées laissent voir admirablement la structure des roches. Le granite forme ici des filons au milieu du gneiss, qui se désagrège comme du bois pourri; en descendant l'oued, je rencontre dans ce gneiss un filon de basalte noir de 2 pieds d'épaisseur. On voit aussi des roches à hornblende avec injections de granite.

Nous voici de nouveau dans une plaine couverte de blocs de basalte, comme la région de l'oued Falezlez : ou dirait qu'une zone de basaltes entoure le massif de granite. Des felso-porphyres à cristaux de feldspath rouges forment un amas de blocs arrondis, fortement désagrégés par l'atmosphère. Partout leur partie inférieure porte la marque du sable, charrié par le vent. Quelques-uns de ces blocs s'écaillent, et de grosses boules tombent de leurs alvéoles de pierre, qui semblent au premier abord des excavations faites de main d'homme.

Il y a dans la caravane deux esclaves noirs, l'un au service du marchand Ibrahim, l'autre de Bilkhou, qui connaissent l'Adamaoua, où ils ont coutume d'aller faire des achats de noirs. On les paye avec des *tobés*, au taux de deux ou trois par tête d'esclave. Ngaoundéré paraît être le marché principal. On me parle aussi beaucoup de Kontcha.

Vu des *Oum-el-leben*[1] en fleur. L'eau a encore gelé cette nuit.

27 janv. — Nous partons à 8 heures, tout grelottants de froid. Devant nous, trois cimes qu'on appelle Tinkeradès. Nous passons au milieu d'elles et campons dans une morne plaine de sable. Depuis que nous sommes sortis des montagnes, les basaltes dominent de nouveau.

28 janv. — Départ à 8 heures et quart. Des filons de basalte noir traversent le granite[2], tandis que le basalte gris est au contraire injecté de granite. Nous dépassons à notre droite une coupole granitique surmontée d'une haute pyramide de pierres : c'est le Tignoutine.

Plusieurs vautours suivent notre caravane, guettant le chameau qui tombera de fatigue. Nous en avons déjà abandonné plusieurs.

29 janv. — Journée glaciale; le vent du nord souffle sans discontinuer. Les granites et les felso-porphyres alternent, ces derniers présentent des inclusions de roche grise.

30 janv. — J'aperçois, pour la première fois, des gommiers dans un ouadi sablonneux. On l'appelle ouadi Nkerat, il s'y trouve trois puits à sec.

Nous approchons d'un plateau formé des mêmes grès que le Tasili du Nord; je revois également

[1] *Euphorbia calyptrata* Coss.

[2] Le voyageur a évidemment confondu avec des basaltes des roches éruptives anciennes, telles que des porphyrites.

çà et là les schistes observés dans la plaine de Tayta.

31 janv. — Départ à 8 heures. Nous n'avons plus autour de nous que la homada de grès sombre, qui s'élève à mesure que nous avançons vers le sud. Nos chameaux sont exténués.

Vers le soir, nous croisons l'oued Immider qui va dans la direction de l'ouest et que nous descendons pendant une demi-heure, afin de trouver au moins un peu de fourrage pour nos bêtes affamées. Cet oued est le premier qui fasse partie de l'Aïr[1].

1er fév. — Nous montons toujours. A 10 heures, arrivée au puits de Tadera, dont l'eau salée n'en paraît pas moins délicieuse pour notre soif. Nous remplissons nos outres pour la première fois avec de l'eau de l'Aïr. On dit que ce puits ne tarit jamais. Le granite réapparaît à 8 heures, nous campons dans l'ouadi Zibel, où nos chameaux trouvent de l'herbe en quantité. Riche végétation de gommiers et d'*adjar*[2].

[1] C'est-à-dire : c'est là que finissent les terrains de parcours des Touareg du Nord, et que commencent ceux des Touareg d'Aïr. Barth, qui a passé plus à l'ouest, place cette limite à Asiou, sous la même latitude. Quant aux districts habités, ils sont situés bien plus loin au sud.

[2] D'après Duveyrier et le *Catalogue* Foureau, ce nom s'applique tantôt au *Maerua rigida* R. Br., observé par Duveyrier à Ouererat, au nord de Ghât, tantôt un arbre différent, encore indéterminé. Ascherson ne cite pas le *Maerua rigida* parmi les espèces de l'Aïr déterminées avec certitude. Mais de Bary nomme le *Maerua rigida* en toutes lettres, et comme il avait avec lui l'ouvrage de Duveyrier, qui en donne la description détaillée, il n'est guère admissible qu'il ait pu s'y tromper.

2 fév. — Jour de repos. J'ai une si forte envie de viande, que je tire deux petits oiseaux au plumage jaune et gris, nommés *keroukerou*. Mon serviteur m'en fait un bon potage.

3 fév. — Nous marchons dans l'ouadi. A 9 h. 1/2, halte près de l'ouadi Tiout[1] ; nous puisons de l'eau douce pour la première fois. Les *Maerua rigida* et les gommiers dominent : les premiers sont en fleur.

4 fév. — Départ à 8 heures, les gommiers atteignent ici des dimensions extraordinaires. Je note en fait d'autres plantes : de l'*alouad*[2] en fleur, formant des touffes vertes de 2 à 3 pieds de hauteur, très recherchées des chameaux ; du *sbot* en quantité[3].

Nous ne cessons de cheminer entre des montagnes de granite ; des cimes magnifiques se montrent à l'horizon ; la route monte toujours.

A 5 heures, nous campons dans un oued très vert, où se voient des traces de moutons. Il semble que des hommes soient dans le voisinage. Le nom de cet oued est Zerzou.

5 fév. — Nous quittons l'oued Zerzou à 8 heures, pour marcher vers le sud. Halte entre deux collines

[1] Ici l'itinéraire de de Bary rejoint celui de Barth.

[2] Sans doute l'*alouet* du catalogue Foureau. Désigne probablement la *Moricandia suffruticosa* Coss., en arabe *foul-el-djemel*, signalée comme fréquente dans l'Ahaggar et très recherchée des chameaux (v. Duveyrier, *les Touareg du Nord*, p. 150).

[3] Semble être une variété de l'*Arthratherum pungens*, le *drine* du Sahara algérien (Foureau, *Catalogue des noms arabes et berbères*, etc., p. 36).

de granite nommées ***Tchikedouen-ourach*** ou « montagnes de l'Or ».

6 fév. — Nous rencontrons un troupeau de chèvres, mais les jeunes filles qui le conduisent ne veulent rien nous vendre. Nous avons devant nous une véritable chaîne de montagnes, et deux fois déjà pour les éviter, nous avons dû faire un détour dans l'ouest. Je note des quartzites au voisinage de notre camp.

7 fév. — Nous faisons route au sud. A 4 heures, nous campons sur le versant occidental de la chaîne de montagnes. Demain nous serons dans la zone habitée de l'Aïr!

CHAPITRE V

AU PAYS D'AÏR

8 fév. — De très grand matin, deux Touareg vêtus de noir se présentent à l'entrée de ma tente : ce sont des Ifadan, qui demandent une redevance pour l'eau du puits de Tiout. Je les renvoie à notre chef de caravane, qui répond que nous payerons tous ensemble. Sur quoi mes deux Touareg se retirent en maugréant.

Nous suivons une série d'ouadi peu profonds, et abondamment pourvus d'*adjar* et de gommiers. Après avoir traversé une véritable forêt de *Calotropis procera*[1], si hauts que nos chameaux cheminent sous leurs branches en fleurs, nous atteignons le premier village[2]

[1] Cette plante est répandue dans toutes les oasis du Sahara, jusqu'en Tripolitaine, mais nulle part, sauf au Soudan, elle n'atteint pareille taille.

[2] E. de Bary le nomme plus loin : c'est Iferouane.

de gourbis, et nous faisons halte près du puits, à l'ombre de fourrés de *Salvadora persica*.

Les habitants ressemblent plus à des nègres qu'à des Touareg; tous parlent le haoussa; quelques-uns seulement comprennent la langue targuie. Ils sont habillés de tobés noires; leurs huttes coniques entourées de haies de *Calotropis* ont l'air fort logeables.

Beaucoup de personnes viennent nous saluer; entre autres le cheikh Omar de Ghât et l'*oukil* ou représentant du sultan d'Agadès. C'est un homme au teint noir, mais aux traits européens; il porte un voile blanc sur le visage. Il salue plusieurs personnes de la caravane, mais passe devant moi sans s'arrêter.

Le cheikh Omar, qui est parent du hadj Bilkhou, et qui habite Kano, me dit que les gens de l'Aïr s'attendent depuis longtemps à ma venue. D'abord on avait entendu dire qu'un chrétien voulait visiter le pays, ce qui avait soulevé de l'opposition. Puis on apprit que Safi avait mis en prison ses propres frères et un autre habitant de Ghât, parce qu'ils m'avaient traité d'infidèle, et ceci avait fait grande impression et calmé les esprits.

9 fév. — Aujourd'hui l'*oukil* du sultan d'Agadès, qu'on appelle ici Touraoua [1], perçoit la redevance due

[1] La véritable dénomination est *Serki-n-touraoua,* ce qui veut dire en langue haoussa « consul des blancs » (Barth). On appelle ainsi au Haoussa le fonctionnaire chargé de servir d'intermédiaire aux Arabes dans leurs rapports avec les sultans noirs.

par tous les marchands. Ce noir s'assied sur une natte juste en face de ma tente, et je n'en augure rien de bon. En effet, il me réclame également une redevance; mais Bidouma se charge de négocier avec lui, et il en résulte que je ne dois rien, parce que je n'ai pas de marchandises.

Les gens du village ont apporté du fromage qui est très fade, parce qu'il manque de sel. J'ai eu toutes les peines du monde à trouver un peu de beurre, pour la somme d'un thaler.

10 fév. — J'apprends ce matin que le *serki-n-touraoua* attend de moi une grosse somme. Et en effet il ne tarde pas à venir dans ma tente et me réclame 100 thalers et deux burnous ! Tous mes amis de la caravane sont indignés. Bidouma vient à mon secours en donnant sa parole que je n'ai rien que des livres et des médicaments. Finalement je suis obligé de donner 10 thalers à ce bandit, bien qu'il ait déjà reçu de moi une pièce de malti [1] d'une valeur de 2 thalers.

Malheureusement, mes peines ne sont pas finies. Ce soir, une troupe de Touareg armés de sabres et de lances va droit à ma tente, au grand émoi de mes voisins, qui préviennent Bidouma. Les Touareg s'approchent tout près de moi, et m'entourent, mais comme ils parlent haoussa, je ne puis m'entretenir avec eux. Je reste donc tranquillement assis près de mon feu, comme si ma personne n'était pas en jeu.

[1] Pièce de cotonnade blanche d'environ 22 mètres.

J'entends bientôt le mot de *kafir*, et la discussion entre les Touareg et Bidouma devient de plus en plus vive. Ils demandent, paraît-il, que je fasse publiquement profession de foi mahométane, mais Bidouma s'oppose à ce qu'on me fasse cette injure. Ses gens sont accourus, et lorsque les Touareg laissent finalement entrevoir leur véritable intention, qui est de piller mon bagage, Bidouma leur déclare qu'alors il leur faudra piller toute la caravane, et non pas moi seul!

L'heure de la prière était venue sur ces entrefaites, et je m'éloignai pour faire mes dévotions sur une colline voisine.

Lorsque je revins, les choses avaient changé de face, car Bidouma avait rendu les Touareg attentifs à mes faits et gestes, et personne ne doutait plus de ma qualité de vrai croyant.

11 fév. — Mon expérience d'hier m'a démontré la nécessité impérieuse de ne rien faire qui puisse éveiller les soupçons. Je renonce donc à relever ma route à la boussole, comme d'ordinaire, lorsque je ne puis le faire sans être vu. Nous faisons halte dans un petit oued.

12 fév. — J'ai vu aujourd'hui pour la première fois des tarentules. Route en terrain plat.

13 fév. — Nous cheminons dans un large ouadi; de hautes montagnes se profilent à l'horizon de droite[1], et à gauche les hauteurs sont tout près. Vu

[1] Cette observation a son importance. Elle prouve qu'à l'ouest des massifs que Barth a portés sur sa carte (Timgué,

un nouvel arbuste, nommé *dilou* [1], dont les feuilles ressemblent à celles du laurier. Halte dans l'oued Egoulaf. Une plante parasite, sorte de *Loranthus* à couronne de fleurs rouges, croît ici sur les gommiers. Nous laissons aujourd'hui la localité d'Asodi à notre droite[2].

14 fév. — Vers 10 heures nous avons à notre gauche le massif important du Bendaï[3]. Nous passons un puits dans l'oued Ounankerane, et faisons halte dans l'oued Ilassane, à environ 2 lieues du pied méridional du Bendaï.

15 fév. — Nous apercevons à gauche de notre route une montagne complètement isolée, qui s'appelle Aourer[4]. A midi, passage d'un col difficile. Vu, pour la première fois, dans l'Aïr, une huppe. J'avais déjà aperçu des pies auparavant, à Iferouane. Nous avons dépassé le rocher de Dokou, remarquable par sa pointe en forme d'obélisque, et surtout par les figures d'hommes, de chameaux et de chevaux qui y sont gravées. Les dessins ne sont pas taillés dans la pierre à l'aide d'un ciseau, et résultent seulement d'un grattage. Nous campons sur une colline, avec vue au sud-ouest sur le massif du Baghzen.

Boundaï, etc.), il en existe d'autres, non moins élevés peut-être, et que la zone montagneuse de l'Aïr est plus large qu'on ne se le figure généralement.

[1] Plante non déterminée.

[2] Il est visible que le chef de la caravane a évité les endroits habités, afin que le voyageur arrivât sans encombre jusqu'à la résidence de son protecteur, le hadj Bilkhou.

[3] Le Boundaï de Barth.

[4] Probablement l'Adjouri de Barth.

16 fév. — Nous partons dans la direction du massif du Tchéhémia, qui compte cinq ou six sommets arrondis. Halte dans l'oued Amfisak, sur un large plateau incliné vers le massif du Baghzen. Dans l'est apparaissent des crêtes horizontales : c'est le commencement des plateaux du pays tibbou.

17 fév. — Après bien des pourparlers, je me décide à quitter la caravane, et à séjourner à Adjiro chez le cheikh Bilkhou, en attendant que de nouveaux subsides me parviennent. Je dis à mes amis que, si le sultan Hussein de Zinder me prie de venir soigner ses yeux malades, je me rendrai de suite à son appel ; mais qu'autrement j'aurais honte d'arriver au Soudan dans un pareil dénûment. Je crains également la saison des pluies.

Tout le monde m'assure que je serai en sûreté chez le hadj Bilkhou, quand même je ne trouverais qu'un esclave dans sa maison. Lui-même est en ce moment parti en razzia. Je distribue quelques petits cadeaux à mes amis, je paye mes chameliers et j'achète aux marchands de quoi faire des présents aux gens d'Adjiro. Ce n'est pas sans émotion que j'ai dit adieu aux gens de la caravane : tous ont été pour moi pleins d'égards.

Nous prenons la direction de l'ouest, en longeant le versant septentrional du massif du Baghzen ; c'est là, dans un oued, que je rencontre pour la première fois de petits sangliers gris à large groin et à queue en trompette[1].

[1] Les sangliers sont inconnus dans les autres oasis du

A 2 heures et demie, nous arrivons au gros village d'Adjiro, bâti sur un contrefort du Baghzen. Le cheikh a envoyé un Targui chargé de me recevoir ; mais celui-ci reste bien embarrassé, car il ne sait pas un mot d'arabe. On dresse ma tente près de la hutte du cheikh.

18 fév. — Tout le village s'est rassemblé autour de ma tente. Pour le moindre petit service, on me demande un cadeau : je passe évidemment pour un homme très riche. J'ai appris dans la suite que les esclaves chargés de transporter mon bagage avaient, malignement ou non, fait des descriptions fantastiques de mes trésors.

On me raconte qu'il y a des lions sur le Baghzen ; on y trouve également un village avec des palmiers et de l'eau courante.

19 fév. — J'entends dire que la dernière caravane de Ghât a apporté deux lettres à l'uléma de Rezer ; l'une de Safi, qui me recommande à lui, et l'autre d'Ikhenoukhen, qui demande qu'on me renvoie à Ghât. Je ne sais que penser. Un jeune noir nommé Mousa, qui me sert d'interprète, bien qu'il ne comprenne que l'arabe du Koran, et moi la langue vulgaire, me raconte que l'uléma a rejeté avec vivacité la lettre d'Ikhenoukhen, et affirmé que je ne quitterais

Sahara. Ils représentent dans l'Aïr, comme les crocodiles dans le massif central, une faune de survivants, aujourd'hui isolés par le désert.

pas le pays avant d'avoir vu le cheikh Bilkhou. Est-ce dans un but de rapine ?

10 fév. — De grand matin le serki-n-touraoua et Mousa font irruption dans ma tente, et le premier me fait comprendre que je dois lui donner quelque chose. Je lui offre deux agates et une paire de ciseaux, mais il les refuse. Comme je lui demande alors ce qu'il désire, il se décide à parler : il sait bien que je n'ai pas de marchandises, mais je n'ai qu'à lui donner 100 thalers, et je pourrai aller sans encombre d'Agadès à Sokoto !

J'ai beau protester que je ne possède pas cette somme: vains efforts. Le bandit n'a pas honte de me dire que j'ai un sac plein de thalers, que les Arabes de la caravane l'ont vu, lorsque j'ai acheté un mouton ! « Cherche toi-même », lui répondis-je. Et le voilà qui me fait ouvrir tous mes coffres, prenant en main tout ce qui lui paraît devoir contenir de l'argent : c'est ainsi qu'il extrait d'un air désappointé mon sac à cartouches de la caisse où sont mes livres. Ne trouvant rien dans la première caisse, il va à l'autre, et découvre l'élégante petite boîte où est renfermé le revolver. Il me dit de l'ouvrir; mais je n'ai pas la clef sous la main, et je ne me soucie pas d'ailleurs de lui montrer le contenu. Du coup il est persuadé qu'il tient le trésor, et il fait sauter la serrure !

J'eus beau lui dire que c'étaient des cadeaux destinés au sultan de Sokoto, il n'en continua pas moins ses recherches. Il me prit ainsi ma culotte rouge, mes

agates et 22 thalers, et m'en réclama encore 40 autres ! Je me voilai le visage et ne dis plus un mot. Un Targui qui, paraît-il, était le fils du cheikh Bilkhou, assistait impassible à la scène. Un instant j'eus l'idée d'envoyer une balle à ce brigand, mais je songeai à ma femme et à mon enfant, et dans mon impuissance, j'éclatai en sanglots.

Le bandit crut que je pleurais mon argent, et à partir de ce moment, il ne me demanda plus rien. En partant, il voulut me donner la main, car tout ce qu'il avait pris fût alors devenu sa propriété légitime. Mais je m'y refusai, sans prononcer une parole. Il partit et revint encore pour me donner la main, sans plus de succès.

La chose avait causé un grand émoi ; tout le monde était stupéfait de me découvrir si pauvre. A partir de ce moment, je ne montrai plus mon visage à personne, et je ne dis plus une parole. Je ne pouvais protester autrement contre cette odieuse violation de l'hospitalité.

21 fév. — Je suis resté enfermé dans ma tente. Beaucoup de personnes sont venues, et ont essayé en vain de me faire parler.

22 fév. — Je reçois la visite des gens du cheikh Bilkhou ; l'un d'eux, son frère, paraît-il, dit que c'est une honte de m'avoir traité ainsi. Un autre me demande des remèdes, mais je reste muet, au grand mécontentement de Staoui.

Cet après-midi j'ai fait une promenade dans les

montagnes au sud d'Adjiro; les hautes vallées renferment un grand nombre de *Stapelia* dont les fruits sont en train de mûrir. Je n'ai jamais vu cette plante dans les ouadis du désert[1]. J'ai été également étonné de revoir des *Zizyphus lotus*[2].

En revenant au village, j'ai rencontré des tombeaux de dimensions inusitées. L'un d'eux, d'aspect peu ancien, était entouré d'un grand cercle de pierres dressées. Presque au même endroit, se trouvent des restes de cabanes bâties avec des cailloux roulés et du sable pour mortier; elles sont si petites, que de loin je les avais prises pour des tombes.

23 fév. — J'ai été surpris par la visite du Ghadamésien Sermoï-ben-Darar, qui avait fait avec nous le voyage de l'Aïr. Il a entendu parler de l'exploit du serki-n-touraoua, et il est le seul parmi mes connaissances, qui ait songé à m'aller voir. Il est presque noir, car sa mère est esclave de Tombouctou, mais il vaut mieux que les Arabes. Il m'assure que tout me sera restitué au retour du hadj Bilkhou. Chacun s'étonne, dit-il, qu'on ait osé violer les lois de l'hospitalité dans sa demeure.

[1] Les Stapélies appartiennent à la flore de l'Afrique du Sud; c'est la première fois qu'une espèce de ce genre est signalée au Sahara, où d'autres plantes grasses de la famille des asclépiadées (ex. *Calotropis procera)* sont fréquentes.

[2] Le jujubier *(Zizyphus lotus* L.) est en effet un arbuste nettement méditerranéen, qui ne dépasse pas vers le Sud la hamada el-Homra. Par contre, on le retrouve dans le massif central du Sahara, où les Touareg l'appellent *tabaket, tazzougart (Catalogue* Foureau, p. 37).

24 fév. — J'ai fait une promenade dans la direction du volcan Tekindouhir, car il est trop loin d'ici pour que j'ose m'aventurer jusque-là sans guide. J'ai rencontré en route des maisons de pierre encore habitées, et qui sont revêtues d'un enduit d'argile. Le cratère du volcan est sur le versant nord ; mais la coulée de laves, arrêtée par des hauteurs, s'est détournée principalement vers le sud. Tout est noir et nu[1].

25 fév. — On est venu hier chercher mes lettres de recommandation pour Hadj Bilkhou et on les a portées à Rezer, où il y aura sans doute grande délibération à mon sujet.

Cet après-midi j'ai essayé de faire l'ascension du volcan. Au bout d'une heure et demie de marche à travers une plaine semée de gommiers et d'adjars, j'étais arrivé au bord du champ de laves, qui se présente du côté de l'oued comme un mur de 20 à 25 pieds de hauteur. J'arrivai avec peine jusqu'au sommet, mais il me fut impossible de traverser cette surface coupée d'innombrables crevasses et hérissée de pointes aiguës. J'essayerai la prochaine fois d'aborder le volcan par le versant nord, qui, je l'espère me donnera accès dans le cratère. Vu de près, le cône terminal a l'air de se composer de cendres, bien que sa pente soit d'environ 45 degrés du côté sud. Un grand nombre de petits couloirs en rayent la surface.

Deux sangliers se sont trouvés sur mon chemin, et

[1] Barth n'avait signalé dans l'Aïr que des cônes trachytiques.

m'ont regardé tranquillement sans se déranger. Les défenses, très grandes, s'écartent fortement de la tête.

26 fév. — Cet après-midi sont arrivés cinq à six cavaliers à mehari escortant un vieillard monté sur un âne. J'ai deviné que c'était le cheikh tant attendu. J'ai couru à ma tente et chargé mes armes à tout hasard, car il se peut qu'il soit encore pire que l'autre, et je ne veux pas être tué comme un chien. Le cheikh s'est rendu dans la hutte qui sert de mosquée et y est resté une quinzaine de minutes, qui m'ont paru bien longues. Enfin, a paru le forgeron du village, qui m'a invité à me rendre dans la hutte du cheikh.

Je me trouvai en face de deux Touareg assis sur une natte, et entourés de quelques autres. Je leur donnai la main, et, sans attendre qu'on m'en priât, je m'assis en face d'eux. J'avais reconnu le cheikh de suite. C'était un vieillard au teint foncé, qui décelait une parenté de sang nègre; il portait une vieille tobé bleue, et, sous son voile noir, on voyait passer une barbe d'un blanc de neige.

Il me salua en arabe, et c'est d'une voix tremblante d'émotion qu'il me demanda à plusieurs reprises comment j'allais. Comme je ne savais pas à qui s'adressait sa colère, je me contentai de répondre : « Louange à Dieu ! » Mais il continua à me questionner en arabe : « Que t'est-il arrivé pendant mon absence ? » Je fis une réponse aussi vague que possible; alors il s'impatienta de tous ces faux-fuyants, et s'écria : « J'ai reçu tes deux lettres, et je les ai lues. » Et, comme je

me taisais toujours, il s'exprima avec une telle violence, que je n'eus plus aucun doute, et lui répondis sur le même ton : « Que voulais-tu que je fisse, du moment que ton fils assistait tranquillement à cette scène de brigandage ; ne devais-je pas admettre que vous étiez d'accord ? »

Avec une violence croissante, le vieux cheikh repartit : « Ne sais-tu donc pas que je n'ai point de fils? — Je viens de loin, lui dis-je, et je suis bien obligé de croire ce que m'affirment les gens de ton pays ! » Il me demanda alors ce que le serki m'avait pris. J'énumérai 22 thalers, une *djouba* de drap rouge, un pantalon de même couleur, et cinq agates. « Voilà, dis-je, ce que j'ai vu prendre ; je ne sais pas s'il n'a pas encore emporté autre chose. — Comment, s'écria le cheikh, tu ne lui as pas donné tout cela de ta main? — Non, il a pris lui-même dans les caisses les objets à sa convenance. » Aussitôt le scribe de l'endroit fut appelé, et le cheikh lui dicta la lettre suivante :

« Dès que tu auras cette lettre sous les yeux, tu rendras tout ce que tu as pris à mon hôte, et sans retard. Les Aouélimiden et les Kel-Guérès n'ont pas encore pillé ma maison, et toi tu l'oses ! Sache que je tuerai quiconque viole mon domicile. »

Une deuxième lettre fut écrite à un cheikh, Bou-Bekr, qui fut prié de veiller à l'exécution de cet ordre [1].

[1] Qui resta lettre morte, le serki étant parti faire un séjour à Sokoto.

Un des Touareg revenus tout à l'heure d'une razzia lointaine chez les Kel-Fadé[1], n'en dut pas moins remonter sur son chameau pour aller prendre livraison à Rezer de tout ce qui serait restitué. En même temps, le cheikh m'apprit que le serki avait distribué aux gens d'Adjiro une partie de mes dépouilles, et me rendit trois thalers et le pantalon rouge. Peu après, je vis réapparaître trois agates et trois thalers, que le serki avait donnés aux femmes. Le vieux cheikh déclara ne vouloir accepter aucun de ces objets volés.

Je retournai tout heureux dans ma tente, et lui envoyai le soir même le présent que je lui avais destiné ; un revolver à six coups avec dix-huit cartouches, un caftan brodé d'or et un séroual de drap rouge. Mais il me retourna les habits en me faisant dire que ces belles choses étaient bonnes pour les sultans du Soudan ; s'il revêtait ces splendides atours, tous les chefs le prieraient de les leur prêter, et il n'en aurait plus aucun plaisir ; par contre, il recevrait

[1] Tribu touareg redoutée à cause de ses habitudes de pillage, et le plus souvent alliée aux Aouélimiden contre les Kel-Ouï (voir Barth, *Reisen*, I, p. 383). « Les Kel-Ouï, écrivait E. de Bary plus tard, sont en guerre continuelle avec les Aouélimiden et les Kel-Fadé, de sorte que, depuis des années, aucune caravane d'Agadès n'a pris la route de l'ouest. Des bandits recrutés chez les Kel-Guérès, les Aouélimiden et les Kel-Fadé infestent de même la route d'Agadès à Sokoto, et seules de très grandes caravanes peuvent s'y risquer. » (Lettre d'Adjiro, 1er avril 1877, publiée dans les *Verhandl. der Geselsch. für Erdkunde*, 1877, p. 246.)

volontiers, soit un fusil, soit un peu d'argent ou des agates pour ses enfants. Il m'était impossible de lui donner mon fusil; j'attendis donc au lendemain pour réfléchir à ce que j'avais à faire.

Ce soir, le cheikh m'a fait présent d'un jeune taureau.

27 fév. — Beaucoup de Touareg sont assis devant ma tente et admirent tout ce qui leur est étranger. L'un demande de l'argent, l'autre des remèdes; tous semblent persuadés que je suis cousu d'or, mais ils ne sont pas insolents lorsque je les éconduis. Les habitants du village qui ont assisté, indifférents ou moqueurs, à la scène du pillage, ont maintenant pris parti pour moi et approuvent le cheikh. J'ai envoyé à celui-ci les vingt derniers thalers qui me restaient encore.

On me dit que la variole règne à Agadès et y fait beaucoup de victimes; on me conseille de n'y pas aller.

Les Kel-Ouï sont en ce moment en guerre avec les Aouélimiden; ceux-ci n'ont pas de fusil et craignent les balles; par contre, ils sont pourvus de chevaux, tandis qu'ici cet animal est très rare.

Ce matin, le taureau a été dépecé par le forgeron, qui a reçu pour son salaire la tête, la peau et les entrailles. Le cheikh m'a dit de ne distribuer de viande à personne, mais de sécher la viande au soleil. Lorsqu'elle sera mangée, il m'en enverra d'autre.

28 fév. — Le cheikh est venu m'informer que, dans

un à deux mois, il y aura à Agadès un sultan véritable, à la protection de qui il pourra me confier. Ceci répond à mes désirs, car je suis obligé d'attendre les envois de Ghât, et je tiens à passer un mois à Agadès, pour apprendre à connaître cette ville. Je veux aussi visiter[1] les sources chaudes qu'on me signale dans l'Ouest.

1er mars. — Le cheikh a fait apporter une hutte à côté de ma tente. Après qu'on eut enlevé les pieux qui la retenaient au sol, une masse d'hommes et de femmes l'ont soulevée tout d'une pièce et portée jusqu'ici. Ces huttes rondes s'appellent *oa*. Je suis allé pour la première fois visiter le vieux chef dans sa maison, et lui ai apporté une paire de lunettes avec monture en corne. Il en a été ravi, et m'a dit que, depuis son retour de la Mecque, il n'avait pu en obtenir de personne.

Je l'ai questionné sur l'origine des Kel-Ouï, il ne savait guère qu'une chose : c'est qu'ils sont venus du pays d'Alakkos, entre Zinder et Kouka[2]. Les Touareg occupent toute la lisière méridionale du Sahara; au dire du cheikh, ceux du Douggama et du Damergou sont également des Kel-Ouï.

Il me dit que, sur le Baghzen, il y a des palmeraies et des champs de mil; ce massif est également le

[1] C'est la première fois qu'il en est fait mention.
[2] Barth dit au contraire que les Kel-Ouï sont venus du Nord-Ouest *(Reisen* I, p. 372).

seul où les lions aient leurs tanières. Ces lions descendent souvent de la montagne pour enlever des ânes et des chameaux. On essaye de s'en débarrasser avec des pièges.

Le cheikh appelle le pays des Aouélimiden « Bogaël »; c'est, dit-il, une hamada rocheuse, sans ouadi fertiles et sans eau[1].

Les Aoulad-Sliman sont venus, il y a environ cinq ans, piller et saccager l'Aïr ; ils avaient avec eux des Aoulad-Ali et des Ourfellas. Le cheikh Bilkhou accourut du Soudan et les poursuivit jusqu'au Kanem ; il prétend leur avoir tué jusqu'à mille hommes, en quoi il exagère sans doute un peu.

2 mars. — On travaille activement à la hutte que je dois habiter. J'essaye de causer avec les femmes en langue targuie, et j'y réussis mieux qu'en me servant du haoussa. Une esclave du cheikh m'a frappé par la finesse et la régularité de ses traits. Dans mon ignorance, je lui demandai si elle était la fille du cheikh, ce qui ne la mit pas dans un médiocre embarras. Elle finit par me dire qu'elle ne connaissait pas ses parents, parce qu'elle était venue toute petite dans le pays, et qu'elle était une *Foulani*. Comme je lui demandais s'il y avait beaucoup de Foulani à Agadès, elle me répondit, oui, et dit en riant à son amie : « Il paraît qu'il veut s'en acheter une. »

[1] Il ne s'agit évidemment ici que de la partie de la région qui confine à Agadès.

J'ai pris possession de ma case, et je m'y trouve mieux que sous ma tente : elle est fraîche et aérée.

3 mars. — Le cheikh a fait abattre aujourd'hui une vache, et chacun en a reçu sa part. C'est en l'honneur de la fête du *Miloud*. Je ne puis malheureusement me procurer du lait. On me dit qu'il y en a fort peu; mais, comme je vois beaucoup de fromages, je crois qu'on le réserve pour cet usage. C'est à peine si l'esclave du cheikh m'en apporte quelques cuillerées. Il est vrai que chèvres, brebis et vaches ont ici le pis extrêmement petit.

Je suis allé visiter, cet après-midi, Sousso, un des fils du cheikh, qui souffre de rhumatismes; je lui ai ordonné des bains chauds, mais il ne croit pas à leur efficacité, et reste assis à demi nu en plein air; naturellement, il ne va pas mieux.

4 mars. — Depuis quatre à cinq jours, le ciel n'est plus sans nuages. Il est tout couvert de fins cirrus, qui viennent de l'ouest et du nord-ouest. Je n'en vois pas venir du sud. La chaleur est modérée et me rappelle le climat italien.

J'ai donné ma dernière agate à la Foulani, qui n'avait cessé de m'en prier. Bien des personnes ont voulu m'en acheter[1], d'autres m'ont offert du *turkedî* en échange, malheureusement je n'en avais plus.

[1] Il y a là un renseignement à retenir. Il est vrai que la mode est changeante, et que tel article demandé en 1877 peut ne plus l'être aujourd'hui. Les agates ne figurent pas sur la liste des marchandises importées par les caravanes en 1862,

J'ai peur que le manque de nourriture convenable ne me permette pas de rester ici ; mes forces s'en vont encore plus vite qu'avant. Si j'étais à Agadès, je pourrais sans doute vendre mes chameaux et me procurer des vivres.

La tribu des Ihadanaren est en ce moment dans l'Aïr ; elle a émigré en masse par crainte des Hoggar, qui lui ont enlevé ses troupeaux ; elle se trouve en ce moment dans le nord-ouest d'Adjiro, à Telak[1], dans l'ouadi Aouderas.

5 mars. — Vent froid et violent pendant toute la nuit. Le cheikh m'a rendu visite et j'en ai profité pour prendre quelques renseignements. Les Kel-Guérès et les Kel-Ouï parlent d'après lui la même langue. Par contre, les Aouélimiden parlent comme les Hoggar.

Le chef du Gober, Damboskori, est un ami du cheikh Bilkhou ; ses ancêtres ont été les premiers sultans haoussa, et c'est encore le haoussa qu'on parle dans le Gober. Les forces militaires du pays se montent à

d'après le rapport du commandant Mircher (*Mission de Ghadamès*, p. 39).

[1] Au dire des Touareg Taïtoq faits prisonniers en 1889, Talabe est situé à quatre jours au nord-ouest d'Agadès. C'est un bas-fond, récepteur de plusieurs oueds venant de l'est, et couvert d'une véritable forêt d'arbres divers (Bissuel, *les Touareg de l'Ouest*, p. 191). Si l'information donnée à E. de Bary est exacte, l'oued Aouderas, dont Barth a traversé la vallée supérieure en allant à Agadès, se prolongerait donc dans la direction du nord-ouest sur une distance de plusieurs journées de marche.

deux mille cavaliers, et elles sont grossies de toutes sortes d'aventuriers belliqueux, dont la principale occupation est la razzia d'esclaves[1].

Les rapports de l'Aïr avec les Hoggar sont en ce moment très tendus, car lors du pillage de la caravane des Ihadanaren au puits de Tadent[2], les Hoggar ont pris des marchandises qui appartenaient aux Kel-Ouï et environ mille thalers d'argent monnayé. Toufik est allé en ambassadeur dans l'Ahaggar, et Hadj Bilkhou me déclare que, si ces objets ne sont pas rendus, aucun des Hoggar ne pourra plus mettre le pied sur son territoire[3] : et alors ils n'auront plus de pays où ils puissent acheter leur grain et les autres choses dont ils ont besoin.

Hadj Bilkhou lui-même paraît un assez brave

[1] Cette évaluation est plus forte que celle de l'informateur de Richardson, qui estimait les forces réunies du Gober et du Maradé à 1500 hommes *(A Narrative of a Mission to Central-Africa*, II, p. 104). Les autres renseignements cadrent parfaitement avec ceux de Richardson, Barth, Staudinger, et Monteil sur ce mystérieux peuple gober, ennemi acharné des peuples de Sokoto.

[2] Voir plus haut.

[3] Allusion aux Touareg Taïtoq de l'Ahenet, qui vont se ravitailler dans l'oued Telak. E. de Bary mentionne ailleurs encore un autre grief : « Depuis trois ans, aucun Hoggar n'est venu dans l'Aïr. Cela tient à leur refus obstiné de rendre des chameaux volés au marabout El-Bakkay de Tombouctou, et cela malgré les représentations du hadj Bilkhou, qui a pris fort mal la chose. » (Lettre citée, *Verhandl. der Ges. für Erdkunde*, p. 246). Les Hoggar pouvant se ravitailler au Touât se souciaient peu, évidemment, du mécontentement des Kel-Ouï.

homme, mais il n'est pas redouté, et chaque cheikh fait ce qu'il veut[1].

Les Aouélimiden n'ont pas de grand chef en ce moment; le dernier a été tué par Hadj Bilkhou, lors d'une de leurs incursions dans l'Aïr, et son fils est encore trop jeune pour avoir de l'influence. Hadj Bilkhou me dit que, chez les Aouélimiden, le fils de la sœur n'hérite pas du pouvoir comme chez les autres Touareg[2].

Ce soir, au moment où je m'y attendais le moins, mes affaires ont pris de nouveau mauvaise tournure. Le cheikh a fait appeler mon serviteur et a réclamé cinq agates supplémentaires, en observant que je ne lui ai pas encore donné ce qui lui revient ! Et cela après avoir reçu en argent et en marchandises la valeur de près de 50 thalers ! Ce langage ne me présage rien de bon, et je m'attends à être dépouillé à fond. Le pire est que le cheikh a jeté son dévolu sur mon fusil, et l'a fait entendre à Staoui ! Que deviendrai-je au Soudan sans armes ?

[1] L'autorité du sultan d'Agadès est purement nominale. « Tout son rôle, dit encore E. de Bary, se borne à faire percevoir un tribut sur les caravanes qui viennent du Nord. (De là ce nom de serki-n-touraoua, consul des blancs, que portait le malandrin qui avait dépouillé le voyageur.) Quant aux Kel-Ouï, ils ne paient de tribut ou de redevance d'aucune sorte, et chaque cheikh traite à sa guise les affaires intérieures de sa tribu. » (Lettre citée, p. 251.)

[2] La même information a été recueillie récemment par le lieutenant de vaisseau Hourst (*la Mission Hourst*, Paris, p. 225, 1897).

6 mars. — Nuit froide et tempêtueuse ; au jour, le ciel s'est éclairci. Je n'ai pas revu le cheikh et j'essaye de lui opposer la force d'inertie.

7 mars. — J'ai remarqué ce matin trois Touareg étrangers près de la maison des hôtes. Ils sont venus ce soir avec l'interprète, et il se trouve que l'un d'eux est le cheikh Bou-Bekr des Kel-Guérès, qui remplace en ce moment le sultan à Agadès [1]. C'est un homme grand et maigre, qui m'a fait une très bonne impression. Il est curieux que ces trois Touareg, appartenant à la fraction des Kel-Ferouan, soient venus me voir sans être accompagnés du cheikh. J'en conclus qu'il y a des dissentiments entre eux. Le premier mot de Bou-Bekr a été : « Veux-tu m'accompagner à Agadès ? »

« Si tu me promets ta protection pour moi et mon bagage, je suis prêt », lui répondis-je. A quoi il répartit que je n'avais à craindre personne autre que Dieu. Je lui dis que j'étais actuellement sans ressources, et qu'il lui faudrait me mener à Sokoto pour y recevoir son salaire : il n'y fit aucune objection. Il avait eu au préalable un long entretien avec le cheikh, et était évidemment instruit de tout. Il me demanda si je n'avais pas de soieries à vendre, et je lui expliquai que j'étais médecin, et non marchand, que je n'avais que des médicaments : « Cela vaut encore mieux », observa-t-il.

[1] Renseignement erroné, que le voyageur a rectifié plus tard (voir plus loin p. 139).

Là-dessus, mes visiteurs s'éloignèrent, me laissant l'espérance d'échapper enfin à ma quasi-captivité. Je m'attendais bien à quelque résistance de la part du hadj Bilkhou, mais je pensais que le sultan intérimaire d'Agadès était plus influent que lui. Les étrangers restèrent longtemps dans la maison des hôtes ; ils avaient évidemment bien des choses à débattre. Lorsqu'enfin je vis qu'on leur amenait leurs montures, je me décidai à aller les trouver pour m'informer moi-même du résultat de toutes ces discussions ; mais on ne me laissa pas un instant seul en leur présence ; je ne cessai d'être surveillé, soit par l'interprète, soit par son père, de peur que je ne pusse dire quelque chose de la conduite du cheikh Bilkhou. Je demandai si Bou-Bekr reviendrait à Djiro pour m'emmener avec lui ; on me répondit : « Je ne sais pas. » Finalement j'appris que le vieux cheikh s'était opposé à mon départ et qu'il voulait me conduire lui-même à Agadès. Mais Dieu sait quand ! Evidemment, il veut d'abord tirer de moi tout ce que je peux donner.

J'ai laissé entendre que je restais ici à contre-cœur, mais j'ai allégué comme motif le manque de nourriture convenable : il n'y a ici ni lait, ni beurre, ni oignons, tandis qu'à Agadès on a tout cela en abondance ! La variole règne encore là-bas, mais au dire de Bou-Bekr elle est devenue très bénigne, et la mortalité est insignifiante. Il y a trois petites journées de marche d'ici à Agadès, et dix jours d'Agadès à Sokoto.

Je quittai les Touareg, passablement déçu, et peu

édifié surtout des dispositions de mon geôlier. On avait dû lui rapporter immédiatement mes paroles, car je vis arriver peu après du fromage frais destiné à compléter mon ordinaire. Jusqu'à quand durera mon séjour involontaire?

8 mars. — Aujourd'hui les obsessions recommencent, cette harpie de cheikh a dit à mon serviteur : « Si ton maître ne me donne pas 5 thalers Marie-Thérèse de plus, je ne fais rien pour lui ! » — Et cela, après avoir reçu 50 Marie-Thérèse ! Il me reste en tout et pour tout 3 thalers !

Le cheikh m'a maintenant coupé les vivres ; personne ne m'apporte plus rien ; il veut évidemment me forcer par la famine à lui faire des présents considérables. Je ne vis plus que de farine et de lentilles ! Mais avant de mourir de faim, je lui enverrai une balle, à lui d'abord, et à moi ensuite ! Comme il se peut que le moment approche, j'écris ces notes en clair [1], pour que les miens puissent lire les dernières lignes que j'aurai écrites. Mon serviteur Staoui a l'ordre, s'il échappe à la mort, de conserver précieusement ce journal, et de le remettre entre les mains du consul d'Italie à Tripoli.

9 mars. — Staoui a voulu se rendre au village qui se trouve en haut du Baghzen, pour tâcher de se procurer des vivres ; mais le cheikh a fait disparaître le chameau qui est ma propriété, et n'a pas consenti

[1] Et non en sténographie.

davantage à lui prêter un âne comme monture ; ce qui équivaut à rendre impossible la course projetée par mon vieux serviteur ! Il est allé cet après-midi trouver le cheikh pour tâcher d'obtenir du beurre en échange de marchandises; le cheikh l'a renvoyé à demain, et pourtant je sais qu'il a des vivres en abondance, car plus de trente ânes chargés de provisions sont arrivés aujourd'hui, venant d'une autre partie de l'Aïr. La caravane de vivres du Soudan est attendue dans quelques jours, et alors on nagera dans l'abondance [1].

10 mars. — Le cheikh m'a surpris ce matin par le don d'une boîte pleine de beurre ; il nous fait dire que nous devons acheter nous-mêmes le blé et le riz. Mais avec quoi le payer, maintenant que j'ai tout donné?

Lorsque mon domestique est allé au puits, les femmes esclaves lui ont dit que j'étais un infidèle, que je mangeais de la viande de porc et buvais des boissons fermentées. Elles répètent évidemment les propos qu'on tient chez le cheikh sur mon compte. Ils ne me présagent rien de bon.

Le vent d'ouest souffle souvent avec violence le matin ; il amène de telles masses de poussière, qu'on

[1] Cette nécessité d'aller chercher des vivres au Soudan n'était pas un fait anormal. L'Aïr ne suffit pas à nourrir la population qui l'habite. « Sans le commerce du sel, dit Richardson, la population se verrait dans l'alternative de périr ou d'émigrer au Soudan. » *(A Narrative of a Mission to Central-Africa*, II, p. 138).

n'aperçoit plus les montagnes d'alentour. L'après-midi, le temps s'éclaircit.

11 mars. — Je me suis décidé à demander au cheikh combien de temps il compte me garder encore. Je l'ai trouvé en train de lire le Koran, et j'ai dû attendre une demi-heure qu'il lui plût de fermer son livre. Je lui racontai que j'avais été bien reçu à Ghât, que Safi s'était montré très satisfait de mes modestes présents, qu'il n'avait jamais exigé davantage ; qu'un homme qui m'avait appelé *kafir* avait été jeté en prison ; mais le cheikh, à ce qui me sembla, n'en crut pas un mot. Lorsque je lui parlai de mon départ, il me demanda pourquoi j'étais si pressé ; à son avis, c'était indifférent de rester ici quelques mois de plus ou de moins ! Je répondis que ce n'était pas indifférent du tout, parce que je n'avais rien à manger et que je n'avais plus d'argent. Personne ici ne me prêterait quelque chose, tandis que, au Soudan, je trouverais des amis qui me tireraient de peine. Il finit alors par dire qu'il aurait soin de moi, mais que je ne pouvais pas partir maintenant, qu'il me fallait attendre un ou deux mois le départ d'une caravane : voyager autrement serait trop dangereux. Or, comme je sais qu'il n'y a pas d'autre caravane que celle qui viendra de Ghât, c'est trois ou quatre mois que j'ai la perspective de passer dans l'Aïr !

12 mars. — Les vents du sud et de l'ouest obscurcissent l'atmosphère au point que je ne vois plus la montagne, à peine éloignée de deux lieues. Ces masses de poussière viennent évidemment du désert.

J'ai fait une nouvelle excursion au mont Tekindouhir; son aspect est tout autre du côté du nord-ouest. Le cratère est ici largement ouvert, et ses débris couvrent le champ de laves; une ascension serait peut-être possible, car les coulées se détournent ici vers le sud et forment une protubérance en pente douce, par laquelle on pourrait peut-être pénétrer dans l'intérieur.

Comme j'étais allé à pied, et qu'avec mes souliers déchirés je n'avançais qu'avec lenteur sur ces roches tranchantes, la nuit était venue avant que je fusse de retour. A Adjiro, on avait été inquiet de mon absence : le vieux cheikh me fit dire qu'à l'avenir, si j'allais à la chasse aux gazelles, je devrais partir le matin et non vers le soir.

13 mars. — Demain, quelques personnes d'ici doivent partir pour Agadès ; je vais essayer de leur adjoindre Staoui pour qu'il me procure des vivres.

Un Touareg bien mis, du nom de Bina, est venu me demander quels cadeaux j'avais faits au cheikh, et combien je lui donnerais, à lui, s'il me menait à Agadès et à Kano. Je lui ai promis un burnous et quelques petits objets; mais il voulait recevoir la moitié d'avance, et, sur mon refus, il est allé trouver le cheikh et lui a rapporté toute notre conversation : bien mieux, à l'en croire, j'avais dit que je n'avais jamais vu un cheikh inhospitalier comme celui-là. Ceci n'a pas fait bonne impression, comme on pense, et le soir je les ai entendus distinctement rire aux dépens du *kafir*.

14 mars. — Staoui, à qui le cheikh, à ma grande

stupéfaction, a prêté un âne, est parti aujourd'hui avec quelques indigènes pour Agadès. Je lui ai donné tout ce que je possédais encore en fait d'étoffes, de petites glaces, d'aiguilles, etc., pour qu'il m'achète des vivres.

Au départ, le cheikh lui a dit assez haut pour que j'aie pu l'entendre : « Si ce n'était toi, je n'aurais pas donné l'hospitalité à ton maître, et je l'aurais renvoyé depuis longtemps. » Ce sont évidemment les suites de la conversation d'hier.

L'air est resté chargé de poussière et la montagne invisible pendant tout le matin, la chaleur est étouffante. Le thermomètre marque 28 degrés centigrades au fond de ma case.

Vers le soir, j'ai fait une visite au cheikh. Il m'a reçu sans impolitesse, et m'a dit que, si je le désirais expressément, il me mènerait à Agadès, mais qu'il ferait d'abord pressentir le Sultan pour savoir s'il voulait me prendre sous sa protection, qu'il valait mieux le savoir d'avance plutôt que de se faire refuser l'accès de la ville.

Il a dit que Safi est le seul homme qui ait de la sympathie pour les Turcs, que tous les Touareg leur sont hostiles. Si les Turcs exigent d'eux une redevance quelconque, les Touareg répondront en coupant toutes les routes de caravanes. Le cheikh lui-même semble peu enchanté d'avoir les Turcs pour voisins.

Le nouveau sultan d'Agadès est un Touareg de la

tribu des Kel-Guérès[1]; le cheikh croit ces derniers plus nombreux que les Aouélimiden ; il ne connaît évidemment que les tribus de cette confédération qui sont les plus voisines de son pays ; il confond les autres avec les Arabes.

La variole qui règne à Agadès est toujours importée du Soudan; elle se montre également de temps à autre dans l'Aïr, mais la mortalité n'est pas grande. Quant aux fièvres, on les contracte au Soudan pendant la saison des pluies; il y en a même dans l'Aïr à cette époque, mais elles sont beaucoup plus bénignes. L'oued qui passe près du village est alors plein d'eau, qui s'écoule vers le sud.

15 mars. — Le cheikh me rend ma visite. Le vent souffle presque toujours avec violence au moment le plus chaud de la journée, et après le coucher du soleil.

16 mars. — J'ai été surpris aujourd'hui par la visite du kadi d'Agadès ; il est évident que tout ce monde a entendu parler de mes richesses, sans quoi je n'exciterais pas cet intérêt. Le vieux kadi m'a fait bonne impression ; il connaît plusieurs de mes amis de Ghât et parle assez bien l'arabe. Il m'a appris que le cheikh

[1] Les rapports des Kel-Guérès avec les Kel-Ouï d'Aïr sont des plus curieux. « Bien qu'ils soient nominalement les uns et les autres sous la suzeraineté du sultan d'Agadès, ils sont très souvent en guerre, et ne font d'armistice que lorsque leurs intérêts commerciaux l'exigent. Alors les Kel-Ouï apportent le sel de Bilma à Agadès et l'échangent auprès des Kel-Guérès contre les produits du Soudan. Les Kel-Guérès ne restent que peu de jours à Agadès, et retournent ensuite dans leur région de l'Ader. » (E. de Bary, lettre citée, p. 251.)

Bou-Bekr des Kel-Guérès, qui a été ici, ne gouverne pas à Agadès; ce n'est que le chef d'une tribu campée hors de la ville. C'est ainsi qu'on ne cesse de me faire des mensonges, pour me donner une haute idée des gens qui vont me voir. Le kadi me révèle qu'en ce moment le personnage le plus haut placé est le « sultan du marché », lequel est en mauvais termes avec Hadj Bilkhou. Dans quatre mois les Kel-Guérès viendront introniser le nouveau sultan[1], qui sera sans doute le fils du sultan défunt, et, à ce que dit le kadi, un brave homme. Ainsi, Hadj Bilkhou veut me garder encore quatre mois! Quelle perspective!

17 mars. — Le cheikh me fait appeler ce matin pour montrer à un Targui étranger le maniement de mon revolver; le vieux grigou m'invite en même temps à acheter du grain en le payant avec des agates ou des douros. Je lui ai dit qu'il savait bien que je n'en avais plus, sans quoi je les lui aurais donnés depuis longtemps pour satisfaire à ses exigences. Il m'a répondu qu'il ne savait pas ce qu'il y avait dans mon bagage! J'ai fini par le prier de venir chez moi et de visiter toutes mes caisses, puisqu'il persiste à me croire cousu d'or.

Alors il s'est mis à parler en targui, avec un air de mépris, des voyageurs qui n'ont pas d'argent.

[1] Ce renseignement n'était pas plus exact que l'autre. Erwin de Bary découvrit plus tard qu'il n'y avait pas eu de successeur, par l'excellente raison que le sultan n'était pas mort. Il avait simplement fait un séjour à Sokoto pour recueillir la succession d'une de ses femmes.

« Et comment paieras-tu tes chameaux pour aller au Soudan? » m'a-t-il demandé encore. Je lui ai expliqué qu'à Kano les Ghadamèsiens me prêteraient de l'argent. Il est visible qu'il ne croit plus aussi fermement à ma richesse.

18 mars. — Le ciel est sans nuages; la nuit a été froide et tempêtueuse.

Depuis que je ne fais plus de cadeaux, personne ne m'apporte plus de vivres. Espérons que Staoui va rentrer bientôt.

19 mars. — Le temps se rafraîchit sensiblement; dans ma case, le thermomètre ne monte plus au-dessus de 22 degrés et, dehors, il fait plus froid encore, à cause du vent.

Je suis allé chez le *mallem* qui demeure à côté de ma hutte, et lui ai montré mon Koran et les lettres de recommandation du kadi de Ghât et du marabout Toufik. Il a été très surpris, m'a exprimé sa satisfaction, et s'est rendu de suite chez le cheikh pour lui lire la lettre et lui montrer le Koran. Le cheikh a eu l'air moins satifait : est-ce parce qu'il n'a plus de prétexte de me dépouiller? Il a fini cependant par me dire : « tu as les mêmes droits que chacun de nous et tu n'as à craindre que les infidèles. »

Vent violent ce soir. Un chien essaie de voler quelque chose dans ma case, mais je l'accueille avec un bâton. Ces pauvres animaux ne reçoivent des Touareg aucune nourriture, et en sont à vivre de rapines.

20 mars. — J'apprends du cheikh que l'oued Falez-

lez n'est pas un affluent du Tafassasset, mais qu'il va à Kaouar[1]; plus loin, son cours est inconnu. Le cheikh en fait un tributaire du Tchad qui, d'après lui, s'écoule lui-même dans le Nil.

Lorsque la grande caravane des Kel-Ouï va chercher le sel à Bilma[2], elle fait une marche de cinq jours sans eau, jusqu'à Achagour. Il faut emporter du fourrage, et marcher jour et nuit, car on ne trouve sur le parcours que la hamada et des montagnes tabulaires. D'Achagour à Bilma, on compte deux jours de marche; nulle part on ne trouve d'habitants; il semble donc qu'on ait affaire à un plateau absolument nu et en même temps d'altitude considérable, car on me parle beaucoup du froid dont on souffre sur le parcours. Il paraît que la température n'est jamais aussi fraîche dans l'Aïr.

La caravane du sel devait partir ce mois-ci; mais tous les chameaux sont encore au Soudan; on partira

1 La question de savoir d'où vient l'eau des salines de Bilma est actuellement insoluble.

Rohlfs mentionne un courant souterrain allant d'est en ouest (*Quer durch Afrika*, I, p. 249). Nachtigal et Monteil ne parlent que d'une nappe abondante, très proche de la surface du sol.

2 Richardson (*A Narrative of a Mission to Central-Africa*, p. 117) et Barth (*Reisen*, I, p. 572) nous ont décrit l'*Aïri* ou caravane du sel que les Kel-Ouï organisent chaque année pour chercher le sel de l'oasis de Bilma. Mais on n'avait jusqu'ici aucun détail sur l'itinéraire suivi. Barth donne seulement un itinéraire d'Agadès à Bilma, par une route plus méridionale et plus pénible encore, puisqu'on y compte huit jours de marche sans eau (*Reisen*, I, p. 532).

pour Bilma dès leur retour. Le rapace Bilkhou me permettra-t-il de me joindre au convoi ?

21 mars. — Personne ne vient chez moi, et je ne vais chez personne, car je sais que, si je n'apporte rien, je ne suis pas le bienvenu. Combien différents sont à cet égard les Touareg du Nord, plus loquaces, plus sociables et plus gais.

Point de lumière zodiacale ce soir, le croissant lunaire étant trop près du triangle lumineux.

22 mars. — Ma solitude me pèse ; je soupire après le retour de mon serviteur. Je pense qu'il rentrera d'ici un ou deux jours. Alors il y aura au moins un homme avec qui je puisse causer à cœur ouvert.

23 mars. — Ce matin, vent violent. La nuit a été froide. On conçoit, que par des vents pareils, on n'ait pas chaud sur le plateau des Tibbous.

La tempête soulève tant de poussière, que les montagnes paraissent toutes grises.

24 mars. — J'ai dû prier l'esclave du cheikh de me donner un peu de sel, et lui ai offert en échange un miroir, qu'elle a accepté avec grand plaisir. Aujourd'hui encore, beaucoup de vent et de poussière. A midi, le thermomètre est monté à 30 degrés centigrades dans ma case.

25 mars. — L'air est encore chargé de poussière. Dès le matin, le thermomètre monte à 32 degrés dans ma case ; bien entendu, ce sable brûlant élève encore la température au dehors.

26 mars. — Personne ne vient plus me voir depuis

que je n'ai plus de présents à distribuer. Voilà la fameuse hospitalité des Kel-Ouï! J'entends le cheikh, assis devant sa tente, tenir des discours, d'où il ressort qu'il va me soumettre à de nouvelles exigences.

Le thermomètre marque 30 degrés dans ma case; dehors la chaleur est étouffante; pas un souffle de vent.

27 mars. — On bat aujourd'hui le tambour de guerre, tout est en révolution : on annonce l'approche des Kel-Fadé [1]. Quelques hommes s'arment en hâte et s'en vont à leur rencontre. Le cheikh veut les suivre, mais il est rappelé par les femmes et les enfants. Il n'y a plus ici que quatre à cinq hommes pour défendre le village. On cache les troupeaux de chèvres dans les ravins; beaucoup de femmes se réfugient avec leurs objets précieux dans la montagne. Le cheikh me prie de charger le revolver que je lui ai donné.

Brume de poussière pendant tout le jour. Le village est abandonné; à part quelques esclaves, tout a fui dans la montagne. J'ai appris à cette occasion qu'il existe une source là-haut. Vers le soir, on apprend que c'était une fausse alerte : on avait pris pour l'ennemi une caravane qui venait du Soudan. Les femmes, les enfants, les troupeaux sont donc revenus au village, et tout le monde rend grâce à Allah de cette heureuse issue. J'en suis très heureux pour mon domestique qui est en route ; autrement, les Kel-Fadé seraient plutôt les bienvenus.

[1] Voir plus haut p. 124.

28 mars. — Les touffes d'acacias se mettent à fleurir. La *Maerua rigida* est également en fleur et déploie ses longues étamines. Je n'aperçois que des fleurs hermaphrodites. Les oiseaux vont maintenant par couples : corbeaux, pies, vautours, ces derniers en majorité, avec les petits *temoulet*. Je note également un oiseau qui se rapproche du *Lonius;* il a le ventre blanc, les côtés gris, les yeux et les ailes bordés de noir.

Cet après-midi, j'ai eu la joie de voir arriver mon serviteur Staoui; il revient très satisfait des habitants d'Agadès, et me dit que tous m'invitent à les venir voir. La ville même, me dit Staoui, est en forte décadence : beaucoup de maisons sont en ruines [1].

Comme Staoui a dû donner beaucoup de choses, il n'a pu acheter des provisions considérables. Mais je suis très heureux d'avoir retrouvé mon unique compagnon. Staoui a rencontré en route, non loin d'ici, beaucoup d'arbres nommés *Faraoun*, et dont le fruit est une friandise pour les enfants.

29 mars.— Staoui a eu une entrevue avec le cheikh : il voulait obtenir pour nous la permission de partir, mais il est revenu persuadé que le cheikh avait raison

[1] Cette décadence n'est pas récente : elle a commencé dès la fin du siècle dernier. Alors, dit Barth, la majeure partie des habitants émigra à Katsena, à Tessaoua, à Maradé et à Kano. Agadès, qui, d'après l'évaluation faite par Barth sur place, a pu contenir jusqu'à 50.000 âmes, n'en comptait plus qu'environ 7000 en 1850 (*Reisen*, I, p. 518-520).

d'attendre l'arrivée du nouveau sultan d'Agadès. Le cheikh lui a dit que je pouvais partir demain, si j'y tenais, mais que dans ce cas il s'en lavait les mains, tant il était sûr de ce qui m'attendait à Agadès [1]. Partout, disait-il, on parlait déjà du *kafir* [2] et de ses richesses ; son fils venait encore d'en avoir la preuve à Zinder. Ces racontars malveillants ont évidemment Ghât pour origine, et je soupçonne particulièrement les chérifs du Touât. Ayons donc encore deux mois de patience !

30 mars. — On a chanté toute la nuit, en l'honneur de la fête du *miloud*. Mais c'est en cela que consiste toute la solennité, on n'a fait aucun festin, et on n'a pas mis d'habits de fête ; seuls, Staoui et moi nous avions revêtu les nôtres. Ce qui n'a pas empêché les gamins de me poursuivre du cri de *kafir*, bien qu'il n'y en ait pas un qui soit capable de dire convenablement sa prière.

31 mars. — Le vent a soufflé ce matin, amenant la fraîcheur. Le manque d'eau commence à se faire sentir. L'esclave chargée de remplir notre cruche met deux heures à cette opération. Tous les puits de la plaine sont près de tarir ; seuls, ceux de la montagne donnent encore de l'eau en abondance, mais il est très pénible d'aller la chercher là-haut.

[1] On peut se demander si cette crainte était réelle. Voir p. 172, ce que dit l'auteur des rapports du hadj Bilkhou avec le sultan d'Agadès.

[2] Infidèle.

1[er] avril. — En faisant une promenade dans les environs, j'ai trouvé des *Stapelia* couverts simultanément de fleurs et de fruits. Les panicules grosses comme le poing, en forme de boule sont situées au bout des rameaux.

Les fleurs en forme d'étoile sont pressées les unes contre les autres, au point de cacher complètement leurs pédicelles; elles sont noires et velues, bordées de de rouge pourpre au bout des pétales. J'en ai pris un échantillon; le nom indigène est *okoua*. Vu aussi un arbrisseau inconnu en fleur. Les feuilles sont petites, ovales, dentées, sessiles; les fleurs sont solitaires, peu nombreuses, également sessiles ; le calice composé de sépales lancéolés, plus longs que la corolle à cinq pétales. Les pétales sont blancs, légèrement dentés à l'extrémité; il y a cinq étamines, de nombreux styles qui ont la même longueur que les étamines; les cicatrices sont vertes, peltées; l'arbuste atteint la hauteur d'homme.

2 avril. — Pour la première fois, le cheikh m'envoie du *goumach* fait dans du lait. Cette attention me surprend beaucoup. Les acacias-gommiers sont maintenant couverts de fleurettes jaunes, et les *adoular* [1] sont tout tachetés de longues et blanches étamines; le printemps est décidément venu.

3 avril. — J'ai fait une excursion, par d'âpres sentiers de montagnes, le long des flancs du Baghzen. Il

[1] Ce nom ne figure ni dans le *Catalogue* Foureau, ni dans celui d'Ascherson.

s'y trouve, entre autres plantes nouvelles, un arbuste assez semblable au *sedra*, mais à feuilles doublement ailées; les folioles sont plus grandes que celles de l'acacia. Le fruit consiste en une cosse mince comme du papier, avec deux ou trois graines. Vu également en fleur un arbuste beaucoup plus petit, il a des feuilles cordiformes, avec des épines recourbées : il appartient à la famille des solanées.

5 avril. — Journée très chaude; maximum 30 degrés dans ma case. Le vent souffle avec violence au moment de la plus grande chaleur.

Le cheikh a fait tuer un mouton et m'en a envoyé un morceau, sans que je lui en eusse exprimé le désir. Je lui envoie en retour une boucle en argent. Staoui lui a demandé si je dois retourner à Ghât, et il a approuvé ce projet. Maintenant que tout le monde sait au Soudan que je suis son hôte, il aurait honte, dit-il, de me laisser arriver là-bas sans argent.

6 avril. — Le ciel est toujours sans nuages. La lumière zodiacale est magnifique ce soir ; elle avait disparu pendant plusieurs jours, malgré la sérénité du ciel.

7 avril. — Le cheikh, a qui la boucle en argent a fait un sensible plaisir, m'envoie aujourd'hui un peu de grain. Je suis allé lui dire que j'étais décidé à aller chercher mes bagages à Ghât, plutôt que d'attendre ici dans l'incertitude. Il m'a fort approuvé et m'a promis de me prêter des chameaux et de bons esclaves. La première caravane doit, paraît-il, arriver

du Soudan à tout moment : ce sont des gens de Zinder qui amènent un convoi d'esclaves[1].

8 avril. — La chaleur devient chaque jour plus forte. Mon thermomètre a marqué 38 degrés dans la case, et l'on ne peut faire la moindre des choses, le jour, sans éprouver une grande fatigue.

9 avril. — Cet après-midi, 39 degrés à l'ombre dans ma case, 37 degrés en plein air, 55 degrés au soleil. J'étais allé vers le soir prendre une vue du volcan, lorsqu'en franchissant le lit de l'oued, j'aperçus un grand animal à moi inconnu, qui à ma vue s'enfuit en quelques bonds. J'en parlai au cheikh, croyant que c'était un fauve, et il sortit avec moi pour examiner la trace. Reconnaissance faite, il s'agissait d'un grand singe, que les gens d'ici appellent *ourked;* il paraît qu'il y en a des centaines sur le Baghzen, au voisinage de l'eau. Le pelage est jaune ; la face postérieure des jambes est blanche, et le museau est noir.

10 avril. — J'ai rencontré près de l'ouadi un lézard

[1] On voit qu'en 1877 les esclaves continuaient à être un des articles principaux du commerce transsaharien à Ghât. Avant même d'arriver dans cette ville, E. de Bary en avait eu d'ailleurs la preuve. Le 3 octobre 1876, dans l'oued Lajâl, il avait vu passer un de ces convois d'esclaves, qui allait de Ghât en Tripolitaine. Le 1er septembre, son compagnon de voyage, le marchand tripolitain Mustapha Sammit, associé avec un Italien pour le commerce du Soudan, avait vendu un nègre sans en faire mystère. (Reisebriefe aus Nord-Afrika, *Zeitsch. der Gesellsch. für Erdkunde*, 1877, XII, p. 167 et XV, p. 56.)

d'environ un pied et demi de long, qui courait sur les roches ; il avait la tête et le cou d'un blanc jaunâtre, le corps gris de fer, et sur la queue et de côté quelques protubérances, que je n'ai pu voir distinctement à distance. Tué un hibou en revenant au village ce soir.

11 avril. — Allé à la chasse aux gazelles avec le jeune Barka, qui me désigne les arbres par leur nom indigène. On appelle *tamat* un petit acacia à écorce brune, dont l'épiderme jaune se détache en lambeaux. Il est en ce moment en fleur. Le *talha* [1] porte ici le nom de *tegart* [2] ; il a une écorce claire, lisse, coupée de longues gerçures ; il ne fleurit pas encore. J'ai vu un grand arbre de l'espèce nommée *dokou*, Barka me dit qu'il s'appelle *tadomt* [3] (en haoussa ?).

Le village qui se trouve sur les hauteurs du Baghzen s'appelle Aguélalaben et n'est habité que par des esclaves.

12 avril. — Le *Senecio coronopifolius*, que Duveyrier appelle *temasasoui*, se nomme ici *tobéras*. Il a une forte odeur aromatique.

13 avril. — Vu à la chasse un animal semblable à une marmotte, qui a disparu rapidement entre les roches.

14 avril. — La solanée dont j'ai parlé plus haut, à

[1] Acacia gommier (*Acacia tortilis*, ou *Acacia Seyal*).
[2] Evidemment le *tadjdjart* de Duveyrier, qui le signale dans l'Ahaggar (*les Touareg du Nord*, p. 166).
[3] Espèce non déterminée.

feuilles velues et blanchâtres, à épines recourbées, à fleurs couleur lilas s'appelle *tadegra*.

L'esclave du cheikh m'apporte à ma grande surprise vingt œufs de poule, mais je m'aperçois plus tard qu'ils ont été couvés. Le cheikh s'est dit sans doute que l'infidèle les mangerait quand même ; bien entendu, je les ai fait jeter.

Je suis allé me promener de nouveau dans les rochers et j'ai eu la chance de tuer un jeune animal nommé *tarhalam*, de la taille d'un rat, mais aux pattes et à la queue très courtes. Chaque patte a quatre doigts revêtus de poils raides, blanchâtres à l'extrémité ; le dos de l'animal est gris souris, le ventre d'un gris argenté, la fourrure soyeuse ; la queue, longue d'un pouce et demi, est entièrement velue ; le museau arrondi, avec de fortes moustaches, les oreilles larges et ouvertes, garnies de poils raides à l'intérieur ; les pattes garnies de petites griffes noires.

15 avril. — Le cheikh m'a demandé un cadenas, que je lui ai donné de suite. Sa politesse m'a frappé. Il m'a parlé de tuer un mouton, mais je lui ai dit que ce n'était pas nécessaire, puisque j'étais pauvre maintenant.

Cet après-midi de gros nuages gris se sont montrés dans le sud, et il est tombé quelques gouttes de pluie. Ce sont les premières de l'année.

16 avril. — 38 degrés à l'ombre. Le vent souffle avec violence jusqu'à la nuit close, mais n'amène point de nuages de sable. Le ciel reste voilé.

17 avril. — Le ciel reste toute la journée caché derrière un voile de brumes. Tempête violente du sud, mais pas de poussière. Les gens du village réparent leurs cases en vue de la saison des pluies ; ils s'en acquittent très proprement. Le soleil étant resté voilé, la chaleur a été supportable.

18 avril. — Ce matin, visite du nommé Bou-Tassa, qui a été le seul convenable des compagnons de voyage de Staoui. Je veux faire avec lui l'ascension du Baghzen.

Le cheikh me raconte qu'il a vu hier le kadi d'Ingal : c'est une grande oasis, à population mixte [1], comme celle de Ghât ; elle est entourée de hamadas, mais elles sont coupées de vallées plus fertiles.

Les Aouélimiden se fournissent de sel à Tiguéda [2], où il y a des sebkhas. Ces Touareg ne vont ni au Soudan ni dans aucun pays organisé, et ils n'ont pas de villes ; ils sont liés d'amitié avec El-Aoutsar (on prononce El-Iousar [3]), un chef aouélimiden très puissant,

[1] Située d'après Barth à cinq jours d'Agadès (*Reisen*, I, p. 527).

[2] La Teguidda de Barth, située à trois journées de marche d'Ingal et à cinq journées dans l'ouest-sud-ouest d'Agadès. Barth dit également qu'on y recueille du sel de très bonne qualité et a cru pouvoir l'identifier avec la ville de Takedda, célèbre au XIVe siècle par ses mines de cuivre (Ibn-Batoutah). Mais ni Barth, ni Duveyrier, ni E. de Bary n'ont recueilli la moindre information au sujet de cette ancienne cité et de ces mines. Il y a là un intéressant problème réservé aux explorateurs de l'avenir.

[3] Probablement Alimsar, qui, d'après les récentes informations du lieutenant de vaisseau Hourst, fut le prédécesseur de

ami du Sokoto, et aussi d'El-Bakay. Les Hoggar et les Aouélimiden ont en ce moment rompu toutes relations, parce que les Aïthoguen [1] ont enlevé des chameaux à El-Bakay, et refusent de les rendre, malgré les instances de ce grand marabout.

19 avril. — Je me suis levé avant l'aube et ai fait mes préparatifs pour l'ascension du Baghzen ; mais de guide, point. Staoui est allé le chercher ; il a demandé quel serait son salaire, et comme on lui montrait un pentalon neuf, il l'a trouvé trop court et a réclamé des thalers ou de la cotonnade. Voilà mon excursion finie ! Le cheikh m'a dit plus tard qu'il me ferait accompagner par un de ses gens, lorsque le blé serait mûr là-haut ; que Bou-Tassa n'était pas un assez grand personnage pour me faire respecter !

J'ai demandé au cheikh par quel chemin les Tin-el-Koum [2] viennent jusqu'à l'Aïr : ils passent à l'est du Tinkeradès [3] et à l'ouest du pays des Tibbous. On me dit que sur cette route il y a de l'eau en abondance, et c'est seulement en approchant de l'Aïr qu'on traverse une région entièrement aride. Serait-ce l'ancien chemin des Garamantes [4] ? Ces Tin-el-Koum,

l'amenokal actuel des Aouélimiden (*la Mission Hourst*, p. 229).

[1] Nom donné par les gens de l'Aïr aux Taïtoq de l'Adrar Ahenet.

[2] Touareg du Fezzan.

[3] Voir plus haut, p. 107.

[4] Allusion à une information curieuse fournie à Duveyrier par des Tibbous. Il existerait à Anaï, sur la hamada, à peu près à mi-chemin entre la route de Ghât à l'Aïr et la route de

me dit le cheikh, vont à Kano ; ils n'ont pas passé par Ghât, mais sont venus directement de leur oasis de Tadrat.

Point de vent. Les montagnes se cachent dans un brouillard de poussière ; la chaleur est terriblement lourde.

20 avril. — Deux Touareg du Baghzen viennent admirer mon fusil. Ces gens n'ont de leur vie vu d'autre pays que l'Aïr ; c'est à peine s'ils ont entendu parler du pays des Aouélimiden et des Tibbous.

21 avril. — Le ciel est tellement couvert, que le soleil n'a pas percé la brume. Quelques gouttes d'eau sont tombées. Vers midi, le ciel s'éclaircit, pour se voiler de nouveau vers le soir. La chaleur est suffocante.

Un des fils du cheikh m'apprend que les Kel-Fadé habitent un pays montagneux du nom de Kelfo. Ils n'ont que des tentes de cuir, et sont amis des Hoggar. Leur cheikh actuel s'appelle Baka. Ils sont frères de race des Kel-Ouï, mais en guerre avec l'Aïr.

22 avril. — Un arbre, que j'avais confondu jusqu'ici avec le *Maerua rigida*, s'en distingue nettement maintenant qu'il a des fleurs. Elles présentent seulement cinq étamines et quatre pétales blancs, étroits, duvetés, déjetés, légèrement teintés de lilas aux

Bilma, des traces de roues et des sculptures rupestres « représentant un convoi de chars traînés par des bœufs à bosse et conduits par des hommes » *(les Touareg du Nord,* p. 458). E. de Bary revient plus loin sur cette question.

extrémités ; un pétale est soudé en tube au gynophore.

24 avril. — Tempête de sable, soufflant du sud-sud-est, puis du sud-ouest, par rafales violentes et régulières. Elle dure tout le jour.

25 avril.—Staoui veut faire l'ascension du Baghzen, pour acheter des vivres. Le cheikh a, par conséquent, fait chercher notre chameau au pâturage. Il devait être tout près, car il nous est arrivé au bout de quelques heures.

26 avril. — Staoui est parti de grand matin. Le cheikh a eu l'amabilité de m'envoyer des vivres pour la route, croyant que j'accompagnerais mon porteur ; mais il faudrait aller à pied, et je n'en ai plus le courage.

27 avril.— J'ai dormi en plein air devant ma case, et n'ai pas eu froid, malgré mes vêtements légers. Le cheikh est venu me voir et a été très aimable [1]. Je lui ai demandé si, à mon retour de Ghât, je ne pourrais pas aller directement par Agadès à Sokoto. Il a dit qu'il s'assurerait d'abord si le sultan d'Agadès veut bien me promettre la protection nécessaire. Ce sultan n'est pas un nouveau venu, comme on me l'avait fait croire ; il est simplement allé à Sokoto recueillir la succession d'une de ses femmes. Dans quatre à six semaines, me dit le cheikh, il sera de retour.

[1] On remarquera le changement d'humeur du cheikh, depuis que le voyageur avait décidé de retourner à Ghât, au lieu d'aller vers le sud.

30 avril. — J'ai vu pour la première fois de grands vautours perchés sur les rochers près du village. Ils étaient cinq ou six, et avaient leurs petits auprès d'eux. Leur taille est bien plus grande que celle des vautours égyptiens. Le corps, la queue, la tête sont blancs, les pattes jaunâtres.

Staoui est revenu ce soir sans rapporter la moindre provision. On ne voulait lui donner des vivres qu'en échange d'argent ou de cotonnade. Par contre, l'esclave qui l'accompagnait a rapporté beaucoup de grain pour le cheikh.

1er mai. — Staoui raconte que, pour aller au village d'Aguelalaben, il a dû suivre un sentier tellement escarpé, que son chameau est tombé à plusieurs reprises. Il a trouvé là-haut un ruisseau d'eau courante [1] provenant de la source du village et dérivé dans des canaux d'irrigation. Les dattiers sont nombreux ; on cultive en outre l'orge et le mil. Tous les habitants sont esclaves et appartiennent au cheikh. Le soir, on enferme soigneusement les chèvres, par crainte des lions [2], qui sont nombreux sur ces hauteurs.

[1] Duveyrier avait signalé de même, d'après ses informateurs, des ruisseaux permanents dans le haut de l'A haggar (*les Touareg du Nord*, p. 88). On sait que la mission Flatters avait trouvé un filet d'eau et des poissons dans l'oued Amguid, sur le Haut-Igharghar (*Documents relatifs à la mission Flatters*, Paris, 1885, p. 330). Rien ne montre mieux l'action bienfaisante des montagnes, qui jouent le rôle de condensateurs dans le désert.

[2] L'Aïr est jusqu'ici la seule oasis saharienne où le lion ait été signalé. On ne l'a retrouvé qu'au Soudan, au delà des plateaux arides qui séparent le Soudan de l'Aïr.

Le cheikh a parlé avec dédain des marchandises que Staoui avait emportées : s'il avait su, dit-il, qu'il n'avait rien de mieux, il ne l'aurait certes pas laissé monter au village !

2 mai. — Air chargé de poussière. Le cheikh fait laver son linge par mon domestique.

3 mai. — Air calme et chargé de poussière. Beaucoup de petites trombes de sable aux environs. J'ai dormi en plein air à cause de la chaleur.

5 mai. — Mon domestique est allé dans un village éloigné, il y a vu des canaux d'irrigation avec de l'eau courante. Ce village s'appelle Immidian (?).

6 mai. — Nuit fraîche. Trois Kel-Fadé montés à méhari sont venus au village et m'ont rendu visite. Deux d'entre eux avaient de longues tresses pendantes, telles que je n'en avais jamais vu chez les Touareg[1] ; l'un avait même de chaque côté de la tête

[1] Observation de grande importance pour l'histoire des races de l'Afrique dans l'antiquité. En effet, sur un mur du temple de Medinet-Habou, près de Thèbes, on voit Ramsès III amenant devant Ammon et la déesse Moût, parmi d'autres vaincus, les représentants enchaînés des peuplades libyennes de l'ouest, lesquels ont tous, d'un côté de la tête, la longue tresse ou boucle recourbée, tombant sur le cou par-devant l'oreille (de Rougé). De tous les peuples dont les anciens Egyptiens nous ont conservé l'image, *ceux-là seuls sont ornés de cette coiffure singulière.* D'autre part, nous savons par Hérodote que les Maxyes, une des principales tribus libyennes, avaient coutume de tresser leurs cheveux sur le côté droit de la tête (*Histoires*, IV, chap. 191), et l'on s'accorde à reconnaître en ces Maxyes la tribu des Machouach, la principale de celles qui, sous Ramsès III, envahirent l'Egypte. La facilité avec laquelle les sons *s*, *z*, *ch* se substituent l'un à

de petites houppes tressées, qui lui donnaient un air presque féminin. C'étaient de beaux hommes au teint blanc. Leur pays porte bien le nom de Kelfo.

7 mai. — J'ai questionné un Touareg sur les *ed-debbeni*[1]. Il me dit que ce ne sont pas des Touareg qui y sont ensevelis ; ces tombeaux datent d'une époque beaucoup plus ancienne. Cet homme savait très bien que les cadavres y sont accroupis ; on trouve parfois deux individus dans la même tombe. Il me dit aussi que les tombeaux renferment toujours dans l'anfrac-

l'autre dans les dialectes berbères, avait permis de se demander si ces Machouach, Maxyes, ces barbares de l'Ouest n'étaient pas tout simplement des Mazigh, des Berbères. Et le général Faidherbe remarquait à ce sujet que les Zenaga, restes d'une antique tribu berbère, qui occupait le Sahara occidental au moyen âge, ont conservé l'emploi de la tresse libyenne. D'autre part, la chronique mzabite d'Abou-Zakaria, publiée par M. Masqueray, nous montre le fils de l'imam de la vieille cité berbère de Tahert (Tiaret) occupé à faire tresser ses cheveux par sa sœur. Mais ces indices étaient trop peu nombreux pour qu'on en pût tirer une conclusion positive.

Jusqu'ici, on n'avait pu constater chez les Touareg la survivance d'une pareille coutume. L'observation d'Erwin de Bary, suivie d'une autre plus précise (voir le 6 juin), prend d'autant plus d'importance que les Kel-Fadé sont une des tribus touareg chez qui la pureté de la race n'a pas été altérée (Barth, I, p. 384). Erwin de Bary a vu un peu plus tard (13 août) des Ifoghas d'Es-Souk coiffés de même. Or, Es-Souk (Tadmekka), au nord-est du coude du Niger, est désignée comme un des endroits où les Touareg étaient primitivement établis. Il est assurément significatif de voir que l'usage de la tresse libyenne s'est conservé précisément chez les tribus touareg restées en place, ou indemnes de toute intrusion de sang étranger.

[1] Tombeau de pierres brutes. Voir plus haut.

tuosité du haut une couche de morceaux de quartz blanc, ce que j'ai vérifié moi-même plusieurs fois. C'est une règle générale, dans l'Aïr, partout où il y a du quartz dans le voisinage, ce qui arrive le plus souvent.

8 mai. — Les Kel-Ouï, me dit-on, accordent à tous les sultans le titre de khalife, et font la prière pour eux dans les rares mosquées qui existent, mais ils ne veulent pas entendre parler d'impôts.

9 mai. — Deux Touareg viennent voir mes vivres. Ils ont plus tard au village une violente discussion, au sujet d'un esclave qu'ils avaient razzié avec trois chameaux à de pauvres gens.

13 mai. — Deux autres Kel-Fadé viennent me voir. Eux aussi ont les tresses caractéristiques. Leurs cheveux sont d'un noir de jais. Le cheikh des Kel-Fadé s'appelle Nefzar. Ils ont été étonnés de me voir la peau si blanche, ont tâté la plante de mes pieds, et se sont extasiés sur la finesse de la peau : c'est chez eux un signe de noblesse, parce que cela prouve qu'on passe son temps à fumer. Ils m'ont dit que, dans leur peuplade, les femmes des Iwarwaren se distinguent par leur teint blanc ; leurs campements ne sont pas à plus de quatre jours d'ici. Les Kel-Fadé n'ont que des tentes de cuir.

Les gens d'Adjiro fabriquent des anneaux de bras avec une argile qui leur vient de fort loin, d'un endroit nommé Deffer ; mais ces anneaux cassent facilement et sont beaucoup moins estimés que les anneaux de serpentine qui viennent de chez les Aouélimiden.

Le cheikh fait abattre une vache et distribue la viande entre toutes les femmes du village. Il y en avait 55 petites portions. Nous autres en avons reçu bien davantage, la valeur de 10 portions, et c'étaient les meilleurs morceaux.

14 mai. — Vent violent du sud et du sud-ouest. Trombes de poussière aux environs. Le cheikh a mal aux yeux et me demande du *koheul*. Il me raconte qu'il est venu dans l'ouadi Telak un *rezou* de gens de l'Extrême-Ouest ; ce sont des Arabes, des Berabra [1], qu'on appelle aussi Kel-Eidilet. Ils étaient associés avec des Ifoghas. Cette bande a été si bien battue par les Kel-Ouï unis aux Ihadanaren, que sept hommes seulement en ont réchappé. Et cela, bien que les envahisseurs fussent pourvus de fusils.

On s'attend tous les jours à voir arriver la caravane du Soudan.

15 mai. — Les montagnes sont tout à fait invisibles, tant l'atmosphère est pleine de poussière.

17 mai. — Les gens d'ici mangent les peaux des chèvres et des moutons : ils les débarrassent de leurs

[1] Il s'agit soit de la grande tribu des Beraber, qui a ses terrains de parcours dans le Sahara marocain, soit plutôt de la tribu arabe des Berabich, qui tient la route des caravanes entre Araouan et Tombouctou. Les Berabich sont en hostilité constante avec les Touareg Hoggar, et notamment avec les Taïtoq. La participation des Ifoghas à cette razzia est une nouvelle preuve des instincts pillards de cette tribu, dont Duveyrier avait fait trop exclusivement une communauté de marabouts pacifiques, qui ne portent les armes que pour se défendre.

poils et les découpent en lanières qu'ils grillent légèrement sur le feu. Ils mangent également les os, après les avoir réduits en poussière.

20 mai. — L'arbrisseau dont j'ai décrit les fleurs à cinq pétales blancs (1er avril) s'appelle *terrakat*[1]. Il porte de petites baies rouges à quatre loges, que les gens du village mélangent à leurs galettes.

21 mai. — Les *tamat* sont maintenant pleins de feuilles vertes. C'est cette espèce de gommiers qui forme la masse de la végétation arborescente de la région, car l'oued apparaît maintenant tout vert, tandis qu'auparavant le *talha* et l'*adjar* n'y mettaient que quelques taches de verdure. Des sauterelles ont fait leur apparition par individus isolés; un oiseau noir, nommé *témoulet*, s'en nourrit.

Le cheikh m'apprend que ses gens méditent une razzia contre les Tibbous de l'oasis d'Abo [2], à 17 jours d'ici. Il prescrit de ne tuer personne et de ne pas emmener d'enfants comme esclaves, mais de prendre tous les chameaux. Il ne m'a pas dit les motifs de cette mesure.

Il y a des palmiers *akoka* [3] en grand nombre dans l'oued Aoudéras; il ne semble pas qu'ils descendent plus bas.

23 mai. — Les *tamat* se couvrent de blancs boutons de fleurs; quelques-uns de ces arbres donnent une ombre épaisse. Ce développement de la végétation

[1] *Tarakate du Catalogue* Foureau. *Grewia spec.?*
[2] Dans le Tibesti.
[3] Nom inconnu.

est surprenant, alors qu'il n'est encore tombé que quelques gouttes de pluie.

24 mai. — Un peu de pluie ce matin. Le *hadjilidj*[1] commence à fleurir. Le fruit de l'*abagou*, cet arbre si semblable à l'*adjar*, est une capsule bivalve qui s'ouvre et se replie, laissant à découvert la graine d'un rouge vif.

Le représentant du sultan d'Agadès, qui m'a dévalisé, s'appelle Ouaschiga ; on dit qu'il recueille pour le compte du sultan 2 à 3000 thalers Marie-Thérèse par an.

26 mai. — Nous attendons avec impatience l'approche de la caravane ; à sa place, nous arrive la nouvelle qu'un gros de Kel-Fadé, de Kel-Guérès et d'Aouélimiden se sont embusqués pour l'intercepter ! La caravane était heureusement prévenue et s'est repliée en hâte sur le Damergou. Le *rezou* a voulu se dédommager dans l'Aïr et s'est avancé jusqu'à Afazas. Cette même nuit, au clair de lune, tout notre village s'est réfugié avec les troupeaux dans la montagne.

Le cheikh nous a conseillé de faire de même, en nous disant qu'une razzia de ce genre est aussi rapide que le feu. Il a fait venir notre chameau et nous avons porté notre bagage dans un ouadi voisin. Le cheikh lui-même, monté sur son mehari, attendait impatiemment que nous eussions fini et quitta le village, même avant nous, pour aller avec les Touareg voisins à la rencontre de l'ennemi.

[1] *Balanites aegyptiaca* Del.

Nous avons dormi à la belle étoile, le fusil à portée de la main et le revolver sous l'oreiller. Mais nous ne fûmes mis en alerte que par un gros scorpion que je trouvai en train de grimper sur mon oreiller.

27 mai.— Nous sommes toujours dans la montagne. Ce matin, je suis descendu avec précaution au village pour chercher une outre que nous avions oubliée. Staoui s'est même risqué à aller chercher de l'eau au puits. Il règne dans le village un silence de mort. Toutes les portes sont restées ouvertes, l'impression est lugubre.

Nous avons très peu de vivres : un peu de grain que le cheikh nous a laissé avant de partir et que nous avons grillé, faute de temps pour le moudre.

28 et 29 mai. — En me promenant sur les pentes supérieures du Baghzen, pour tâcher de découvrir la retraite des esclaves du cheikh et leur donner à moudre notre provision de mil, j'ai trouvé un arbuste inconnu de la hauteur d'un homme, à feuilles alternes, assez semblables à celles du laurier. La fleur et le fruit me sont inconnus. Le nom indigène est *tefa*, *etefa* avec l'article[1]. Quelques feuilles de cet arbre, broutées par les chameaux, suffisent pour leur donner la mort; la plante est moins dangereuse pour les hommes, mais on évite cependant de s'en servir.

[1] M. Foureau cite en effet dans son vocabulaire une solanée *(Solanum sodomaeum)* qui porte le nom arabe de *tefah-en-noum* (p. 43).

Deux hommes de la famille du forgeron nous demandent de l'eau en passant : ils reviennent de porter un message. Ces gens nous racontent que l'ennemi a été hier à Afazas ; les Kel-Ouï sont embusqués au puits d'Erhalguéouen.

Cet après-midi des cumulus à l'horizon du sud. Le thermomètre marque 39 degrés à l'ombre, suspendu dans un courant d'air.

30 mai. — Brume épaisse ce matin. Dès que le soleil perce, la chaleur devient excessive. Le voile de poussière persiste jusque dans la nuit. Point de vent. Nous croyons entendre des coups de fusil, ce n'est qu'un tonnerre lointain. Les éclairs et le tonnerre se sont prolongés bien avant dans la nuit. Quelques gouttes de pluie.

31 mai. — Je suis allé au village et au puits : tout est solitaire.

J'ai revu près de notre camp de la montagne ce lézard à tête jaune et au corps gris de fer ; j'ai pu distinguer cette fois une crête qui court le long du dos.

La pluie est tombée cette après-midi sans orage et s'est prolongée jusque dans la nuit. Comme nous sommes sans abri dans la montagne, j'ai préféré revenir au village. Le bruit court que les Aouélimiden sont retournés dans leur pays.

1er juin. — Nous passons la nuit sous les armes. Staoui est inquiet ; il n'aime pas ce silence de mort. Cet après-midi, orage dans l'est ; pluie persistante

et abondante, de sorte que nous sommes très heureux d'être rentrés chez nous. Faute d'autre chose, j'ai fait une bouillie de marc de café et de farine. Nous l'avons mangée avec plaisir.

Vers minuit, j'ai entendu tout à coup des voix et des aboiements de chien ; c'était le forgeron et sa famille qui retournaient dans le village. Ils nous ont salués avec une cordialité inaccoutumée et nous ont priés de leur donner de l'eau et du feu. Je suis heureux d'entendre de nouveau des voix humaines.

2 juin. — Il paraît que le *rezou* a eu beaucoup à souffrir de la soif, au point que quelques hommes ont dû boire le sang de leurs chevaux. Les Kel-Ouï sont à la poursuite de l'ennemi. Aujourd'hui, rentrée générale des habitants du village.

Les femmes du cheik nous apportent un bélier. Il n'y a plus de grain, disent-elles ; on n'en aura plus jusqu'à l'arrivée de la caravane du Soudan. Il nous reste heureusement un peu de riz. L'attitude des gens est plus cordiale.

3 juin. — Cette nuit nous avons entendu un bruit de cascade dans la montagne, et ce matin, le premier torrent descend en bouillonnant dans l'oued à l'est du village [1]. Tout est enveloppé de brouillard, comme en hiver. Le soleil ne se montre pas.

Le cheikh est revenu, accompagné d'un Targui qui

[1] Barth a observé une crue semblable à la date du 1er septembre (*Reisen*, I, p. 356).

a de grands tambours suspendus à sa selle. Il nous envoie de suite du *gueçob* et un grand nombre de magnifiques oignons, qui mettent Staoui en extase.

4 juin. — Rendu visite au cheikh qui m'a fait un cordial accueil et m'a raconté son expédition. Le *rezou* s'est replié dès qu'il a su l'approche des Kel-Ouï, de sorte qu'il n'y a pas eu bataille. L'ennemi n'a pu voler que quelques esclaves. Le cheikh croit qu'il y avait environ 500 hommes, tandis que les Kel-Ouï étaient 1500 (?).

Les grands oignons proviennent de l'ouadi Aouderas, où il y en a un grand nombre ; mais personne ne les achète.

6 juin.—Le cheikh va chez les Kel-Tafidet, ce sont eux qui ont été razziés. On apprend maintenant qu'ils ont perdu quand même une trentaine d'esclaves, et beaucoup d'ânes et de chèvres. On croit que les esclaves ont été complices.

Cet après-midi, visite de plusieurs Kel-Fadé, dont l'un sait lire les caractères *tefinar*. Ils ont les cheveux longs, un peu bouclés, et maintenus de telle sorte, que deux boucles seulement pendent de côté[1]. Ils m'ont demandé si je voulais prendre femme ; j'ai répondu oui, mais seulement une femme libre, une noble Targuie, ce dont ils se sont fort amusés. L'un d'eux m'a dit en riant qu'il m'en amènerait une

[1] Le texte original ne permet pas de savoir si ces tresses pendent du même côté de la tête.

des Iwarwaren, que celles-là ont le teint blanc comme moi-même.

7 juin. — Les Kel-Guérès ne vivent que de laitage, me dit-on ; ils ont beaucoup de chevaux, de vaches, de chèvres et de chameaux. Leur pays, l'Ader[1], renferme beaucoup d'eaux courantes; on n'y voit point de montagnes.

8 juin. — Le cheikh a fait tuer une vache et nous en envoie un quartier ; le reste a été distribué aux gens du village.

J'ai vu aujourd'hui un serpent, le premier depuis que je suis en Afrique ; c'est une vipère céroste d'environ un pied de long, à queue très courte, de couleur rougeâtre, de sorte qu'elle se distingue difficilement du sol. On dit cette vipère très irritable ; elle s'appelle ici *tachelt*.

Ciel couvert. Les nuages viennent de l'ouest, et bientôt tombe une pluie formidable, qui fait couler l'oued à pleins bords. De nombreuses cascades descendent le long des pentes méridionales de la montagne. La femme du cheikh me dit que ces eaux se perdent dans la hamada au sud de l'Aïr, et que jamais elles n'atteignent le Soudan [2].

[1] Barth écrit Arar dans son livre, Adar sur sa carte. Il parle également de la puissance de leur cavalerie (I, p. 388). L'Adar est situé au nord du Sokoto, et certains auteurs le mettent à tort au nombre des provinces de cet empire : les Kel-Guérès n'ont jamais cessé d'être parfaitement indépendants.

[2] C'est une opinion courante dans l'Aïr, car Barth avait déjà recueilli la même information : « Toutes les vallées

Rendu visite au cheikh, qui s'est montré poli et aimable. J'apprends à cette occasion qu'il est né à Katséna ; c'est de là qu'il a entrepris il y a dix ans sa grande razzia dans le Kanem. Les Oulad-Sliman et les Ouled-Ali étaient alors renforcés par beaucoup de Tibbous du Borgou, et restèrent treize mois dans l'Aïr, pillant et saccageant, tandis que les habitants vivaient réfugiés dans la montagne; des deux côtés il y eut beaucoup de morts.

9 juin. — L'oued d'Adjiro est maintenant plein de crapauds, qui nous régalent la nuit de leurs concerts. Les Kel-Ouï appellent les crocodiles *keffi*, mais ils ne les connaissent que pour en avoir vu au Soudan.

Cette nuit, un chien a dévoré mes souliers arabes, de sorte que je suis obligé de me contenter désormais de sandales.

Je profite de ce que l'eau coule en abondance pour prendre un bain, mais je produis une sensation énorme, car toutes les femmes et les jeunes filles accourent pour admirer la blancheur de ma peau ; on s'étonne aussi de me voir nager ; aucun Touareg n'en fait autant. J'ai vu plusieurs crapauds d'assez

descendant vers l'ouest s'élargissent dès qu'elles sortent de la montagne, et se perdent peu à peu, sans se réunir *(Reisen*, I. p. 587). Mais il faut tenir compte de l'ignorance relative des habitants de l'Aïr, ayant peu ou point de rapports avec leurs voisins de l'ouest. Et si l'on considère que le cheikh Othman des Ifoghas avait donné à Duveyrier une version contraire (selon lui, l'oued Tafassasset recevait dans son cours inférieur de nombreux affluents venant de l'Aïr), on ne peut regarder la question comme tranchée.

près : ils ont la taille d'une grenouille, les yeux à fleur de tête, l'iris jaune, le cou gros, le dos d'un brun grisâtre, le ventre blanc. Des scarabées noirs se montrent également à la surface de l'eau.

10 juin. — Point de pluie. Le ciel est de nouveau sans nuages. Bou-Tassa est arrivé de l'oued Aouderas avec des ânes chargés de noix d'*akokaï*.

11 juin. — Je lave mon linge dans l'oued, où il reste encore assez d'eau pour que les ânes, les chiens et les vaches viennent à l'abreuvoir.

Les habitants de l'oued Aouderas sont de la tribu des Kel-Ataram[1].

15 juin. — En contournant le mont Tekindouhir par la gauche, j'ai aperçu une douzaine de singes assis au bord de la coulée de laves, et plus loin un renard (ou un chacal ?) à queue noire. Du côté nord de la montagne, la coulée de lave s'amincit, et il serait peut-être possible de la franchir et de faire l'ascension du cône. Le volcan ne semble avoir eu qu'une seule éruption, qui s'est épanchée tout entière vers l'est, après l'écroulement de la paroi orientale du cratère.

17 juin. — J'ai capturé trois coléoptères (cétonides) ; il y en a une masse qui bourdonnent autour du gommier près de ma maison. Recueilli aussi deux scarabées rouges (bousiers) dans le voisinage de l'oued.

[1] Les Kel-Atarar de Barth. Barth dit seulement qu'ils habitent au voisinage d'Agadès et n'ont pas la meilleure réputation (*Reisen*, I, p. 382).

22 juin. — Des gens d'Agadès sont venus apporter du gueçob et du riz du Soudan, qu'ils veulent échanger contre du sel. Le cheikh m'envoie une petite quantité de gueçob ; je crois qu'il n'en a pas beaucoup lui-même. Il me dit qu'il n'y a pas de vivres en ce moment. Tout le monde attend la caravane du Soudan ; sans elle, l'Aïr ne pourrait pas subsister[1] !

Avant le coucher du soleil, une forte bourrasque de sable nous arrive de l'est. Le ciel devient d'un jaune de soufre, le soleil s'obscurcit ; cela dure plusieurs heures. Le vent nous a apporté quelques sauterelles et quelques gouttes de pluie.

25 juin.— On nomme *aza*[2] un petit acacia à folioles recourbées en croissant, avec fleurs blanches, très parfumées ; les chameaux mangent ses feuilles avec avidité.

Le *faki* d'un village voisin me dit qu'il y a sur le Baghzen beaucoup d'inscriptions rupestres, et des maisons de pierre qui ne sont plus habitées.

26 juin. — Le *terrakat* [3] est en ce moment en

[1] Richardson et Barth avaient dit la même chose : « La caravane du sel, écrit Richardson, est pour l'Aïr une question de vie ou de mort... Sans ce sel (qu'on échange contre les vivres du Soudan), la population se verrait bientôt dans l'alternative de périr ou d'émigrer au Soudan. » (*A Narrative of a Mission to Central-Africa*, II, p. 138). « On pourrait planter beaucoup plus de mil, mais la culture, restreinte aux fonds étroits des vallées, ne pourra jamais fournir assez de grains pour les besoins de ceux qui les habitent. » (Barth, I, p. 588.)

[2] Espèce non déterminée.

[3] Voir plus haut, p. 161.

pleine floraison ; ses grandes fleurs blanches solitaires sont magnifiques. Les feuilles sont simples, alternes, dentées, longues d'un pouce et demi au plus ; les sépales verts à l'extérieur, blancs à l'intérieur ; les pétales, plus étroits et plus courts que les sépales, le style plus long que les étamines. Le fruit, à quatre loges et à noyau, devient rouge brun à maturité.

27 juin. — Nombreux vols de sauterelles qui passent souvent à une grande hauteur. Il y a deux espèces : l'une jaune, l'autre rouge, à ce qu'il semble.

28 juin. — Un des jeunes élèves du faki a appelé mon serviteur *kafir* et lui a jeté des pierres pendant la prière. Staoui s'est plaint au cheikh, qui a administré au garnement une correction de sa main.

29 juin. — Il y a maintenant toujours plus ou moins de poussière dans l'air, et, lorsqu'on regarde les montagnes, elles paraissent couvertes d'un voile.

Aujourd'hui, enfin, nous avons eu la visite de Touareg qui font partie d'une caravane de Zinder. Le cheikh nous promet des chameaux pour nous envoyer la rejoindre à Rhezer [1]. La caravane va bientôt repartir pour Ghât. Le cheikh me dit qu'il a reçu des lettres des sultans de Zinder et de Sokoto. Ce dernier le prie de faire la paix avec les Kel-Guérès. Est-ce une vanterie ? Le cheikh prétend que, si les Kel-Ouï font la paix avec les Kel-Guérès, il y aura cessation

[1] *Rhezer* n'est pas un nom propre. On appelle Kel-Rhezer ou Kel-Rhazar, « gens de la vallée », les habitants de la grande vallée de Seloufiet et Tintarhodé (Barth, I, p. 380).

d'hostilités entre le Sokoto et le Tessaoua. Depuis quelque temps, le cheikh est toujours aimable et cordial.

30 juin. — Le cheikh nous a envoyé un peu de blé du Maradé, au grain petit et d'un blanc sale, mais qui n'en vaut pas moins cent fois mieux que du gueçob. Mon domestique a eu la chance de troquer un couteau contre un peu de beurre, de sorte que nous pouvons enfin manger de nouveau à notre faim.

Le sultan d'Agadès, qui doit prochainement revenir de Sokoto, s'appelle Ahmed Rafaï; il est assez âgé et n'a point de relations cordiales avec les Kel-Ouï, du moins avec Hadj Bilkhou [1].

Les Aouélimiden sont en guerre avec tout le monde, même avec les Hoggar. Aucune caravane ne passe chez eux, mais seulement quelques marchands d'Agadès, qui vont leur vendre des sabres et des poignards, et leur prennent en échange des chameaux et des ânes. Ingal et Djéboli sont les centres principaux des Kel Guérès.

6 juillet. — Deux familles ont tour à tour l'honneur de fournir un sultan à Agadès.

Les dattes sont mauvaises dans l'Aïr ; aussi l'on en importe du Fezzan.

9 juil. — Nous nous levons de grand matin pour nous préparer au départ. Les chameaux ont été ame-

[1] C'est pour cela sans doute que Hadj Bilkhou empêcha le voyageur d'aller à Agadès.

nés pendant la nuit. Le cheikh vient me trouver, et pâle d'émotion — évidemment son amour-propre en souffre, — il m'avoue qu'il n'a pas de provisions à nous donner, parce que sa caravane n'est pas encore revenue du Soudan; mais il me remet une lettre pour Hadj Iata de Tintarhodé, qui nous pourvoira de tout. Quant à la note que j'ai rédigée des vivres qu'il nous a fournis, il me la rend en me disant que de sa vie il n'a jamais rien écrit de pareil; que, si j'étais un homme bien élevé, je savais ce que j'avais à faire; sinon il ne veut rien de moi[1].

Nous nous mettons en chemin une heure après le lever du soleil. Tous les parents du cheikh prennent congé de nous; lui-même et le *faki* du village nous font la conduite.

Enfin, nous tournons le dos à ce maudit endroit, et nous marchons en avant avec bonheur. Nous prenons la direction du nord-ouest, à travers un pays de plus en plus accidenté, et traversons encore une fois l'oued Tekindjir[2], dont le large lit aux berges accores contient encore quelques mares. On me dit que l'oued passe à Rhezer et s'appelle alors oued Terhezer.

Au bout de trois heures de marche, nous cheminons

[1] En faisant dresser la note des vivres qu'on lui avait fournis, avec l'intention de la solder une fois revenu à Ghât, E. de Bary ne tenait nul compte des coutumes sahariennes, qui veulent qu'un homme bien élevé ne paye pas les vivres qu'on lui offre, mais réponde par un cadeau de valeur supérieure à ce qu'on lui a offert.

[2] Ou Tekindouhir.

dans une profonde vallée où aboutit une coulée de lave qui forme une muraille de 15 pieds de haut. Un examen plus attentif me fit découvrir à une assez grande hauteur, sur le flanc d'une colline de granite, un cône noir d'une vingtaine de pieds de haut, d'où la lave était descendue dans la vallée. Sa couleur noire tranche sur la teinte rougeâtre du granite. Ce cône s'appelle Tarhel.

Nous sommes ici dans une gorge latérale du grand oued Tekindjir ; j'y vois pour la première fois des bouquets de palmiers *Faraoun*[1].

Nous continuons à suivre l'oued qui serpente dans la direction du nord, et nous arrivons enfin dans l'après-midi à un groupe de huttes de paille ; c'est le village du cheikh Kindirka. La vallée est fortement boisée ; je remarque un certain nombre d'arbres à moi inconnus ; un entre autres, que j'ai confondu d'abord avec le *sedra*, mais qui s'en distingue par des épines droites, et des feuilles dentées et très petites. En général la végétation de ces oueds est bien plus riche que celle d'Adjiro.

Nous avons campé à l'ombre des buissons d'*abesgui* qui portent en ce moment des fruits noirs d'une saveur fortement poivrée.

10 juil. — Départ au lever du soleil. Nous suivons un ouadi latéral, presque aussi large que le précédent. Il est évident qu'un large torrent coule ici pendant la

[1] Voir plus loin, appendice I.

saison des pluies. Les arbres qui le bordent atteignent souvent la hauteur de nos chênes.

Nous avons à droite la muraille d'une coulée de basalte, qui provient des monts Djimilen et Djemia. Les eaux des pentes supérieures se sont frayé un chemin en dessus et en dessous des laves. Nous grimpons par une gorge très étroite entre deux murs de lave. Notre guide me dit que ce défilé mène chez les Kel-Djemia; jamais une razzia n'a passé par ici : quelques hommes suffiraient à le défendre. Il est si étroit que les caisses de notre chameau frôlent les parois.

Arrivés en haut, dans l'oued de nouveau élargi, nous apercevons des couronnes de dattiers et, vers midi un village au fond d'un cirque de montagnes : un vieux cheikh, du nom de Haja, nous reçoit avec cordialité.

Je n'aperçois pas encore la fin de la coulée de laves. Dans le défilé se voyaient de nombreuses traces de singes, venus ici pour boire.

11 juil. — Beaucoup de moustiques et autres insectes, cette nuit. Vu, ce matin, un grand grillon de couleur claire. A quelques pas du village se trouve un jardin de palmiers bien irrigué ; on y cultive du maïs, du tabac, du gueçob, du poivre, et le ricin qui sert de médecine pour les chameaux. L'oued Engui, dans le lit duquel se trouve cette oasis, se jette à l'ouest dans l'oued Terhezer, qui s'appelle plus loin oued Tekindjir.

12 juil. — Nous apprenons que le marabout Toufik vient d'arriver à Rhezer et a déconseillé à la caravane

d'aller en ce moment à Ghât, parce que des rezous d'Aïthoguen (Taïtoq) de Tibbous et d'Aoulad-Sliman sont en route. Les Aïthoguen ont rencontré les Aoulad-Sliman et en ont tué trente. On va donc attendre la caravane du hadj Bilkhou, pour faire route ensemble.

Hier, un Touareg m'a demandé si j'étais un juif[1] : je l'appelai juif lui-même, et comme il protestait violemment, je lui demandai pourquoi il m'appelait ainsi. Je ne lui parlai plus et n'acceptai rien de ce qu'il m'offrit. Le soir, il revint en compagnie d'un homme de Ghât, qui m'expliqua en son nom qu'il n'avait pas voulu m'offenser et qu'il voulait de nouveau faire amitié avec moi. En signe de quoi il ramassa un peu de sable et le laissa retomber. Il avait l'air vraiment repentant, et le Ghâti me dit que c'était un bon musulman, qu'il était désolé de m'avoir pris pour un juif, et que, s'il ne craignait pas Dieu, il ne serait certes pas venu me présenter ses excuses. Cette attitude d'un musulman rigide vis-à-vis d'un Européen me surprit fort, et me fit tant de plaisir que je lui fis présent d'un chapelet d'assez grande valeur. Quelques marchands ont confié leurs bagages à la garde des gens du village. Les Kel-Djemia, en général, ont une excellente réputation.

13 juil. — Comme il faut renoncer à un départ

[1] Il y a très peu de juifs au Sahara ; c'est à peine si l'on en trouve quelques-uns au Touât, et ce Touareg de l'Aïr n'en avait peut-être jamais vu.

immédiat, nous prenons possession d'une case, les gens de Djémia viennent nous rendre visite et nous apportent le repas. J'irai demain à Tintarhodé avec la lettre du hadj Bilkhou pour demander des vivres au marabout Hadj Iata. J'ai donné au fils de notre hôte une caisse en fer-blanc pour y enfermer ses livres[1], et il répond à cette politesse en m'envoyant une paire de sandales du Soudan; c'est la première fois qu'un Touareg me fait cadeau de quelque chose.

14 juil. — Nous allons à Tintarhodé. Nous marchons vers le nord-est, en traversant successivement l'oued Ezellil et le village de Teguir avec un jardin de palmiers, puis celui d'Ezellil, dans une plaine boisée où l'on voit beaucoup d'*ahatès*[2], enfin celui de Serar, près duquel nous campons dans l'oued Ouanankerane.

15 juil. — Nous avons à droite la chaîne des monts de Serra, à gauche, dans le lointain, les deux cimes de la montagne d'Asodi. Dépassant le mont Afodet, nous gagnons le village d'Aguéraguer, au pied de la montagne du même nom, appelée aussi Afiz.

16 juil. — Une vaste plaine s'étend entre les monts Afiz et Afodet. Nous laissons ce dernier à gauche, et nous arrivons le soir à Tintarhodé, qui se distingue avantageusement des autres villages par ses maisons

[1] Il eût été intéressant de savoir quels pouvaient être ces livres, qui avaient pénétré jusque dans l'Aïr.
[2] *Acacia albida* Del. Espèce du Soudan.

de pierre pittoresquement disséminées sur des monticules de granit, au pied de la chaîne abrupte du Timgué.

Nous descendons devant la demeure du hadj Iata; des esclaves déchargent notre bagage et nous invitent à nous reposer sous la véranda. Le hadj est absent; il arrive tard dans le nuit, et, avant de nous voir, il commence par bâtonner un esclave, parce que celui-ci ne l'a pas informé de notre arrivée. Hadj Iata est un aimable vieillard, aux manières extrêmement polies; il nous reçoit avec les plus grands égards.

17 juil. — On me traite ici comme un fils de la maison. La nourriture est excellente, et l'on m'offre même du thé et du café.

Je reçois la visite d'un pèlerin de la Mecque, qui m'a vu à Ouenserig, et qui retourne chez les Arabes Kounta, non loin de Tombouctou. Il me raconte que les Hoggar sont en guerre avec les Aouélimiden[1], que le cheikh El-Bakay est sans influence chez les Hoggar, que ceux-ci passent encore

[1] Ces hostilités entre Hoggar et Aouélimiden semblent fréquentes. Barth, en 1853, avait déjà entendu parler d'une grande razzia opérée par 400 Aouélimiden chez les Hoggar (*Reisen*, IV, p. 503). En 1862, Duveyrier apprenait qu'il y avait « en ce moment trève d'hostilités, mais plutôt tendance à l'antipathie. » (*Les Touareg du Nord*, p. 371.) En 1881, Kenan-ag-Tissi, un des Taïtoq internés plus tard en Algérie, a fait partie d'une razzia dirigée contre les Aouélimiden, qui avaient précédemment razzié les Taïtoq (Bissuel, *les Touareg de l'Ouest*, p. 7). Aujourd'hui que nous sommes établis à Tombouctou, on pourrait essayer d'utiliser cette antipathie ancienne des Aouélimiden contre les Hoggar.

pour des païens, qui n'observent pas les prescriptions de la religion, et ne se gênent pas pour dépouiller et même tuer les plus saints marabouts.

Hadj Iata se déclare prêt à me fournir des vivres qui seront payés à Ghât.

18 juil. — Hadj Iata et moi nous allons rendre visite au marabout Toufik, qui habite au pied de la montagne sur une colline éloignée. C'est un vieillard à barbe blanche, d'aspect très sympathique, comme ses deux fils. Il ne vient pas directement de Ghât, mais de l'Ahaggar, où il a visité tous les chefs et s'est efforcé en vain de rétablir la paix entre eux et les Azdjer. Il attribue son insuccès aux Turcs, qui ne désirent pas que les Touareg soient unis. Ahitaghel[1] a entendu parler de moi. Il a dit que, si je venais dans l'Ahaggar en compagnie de Toufik, il me recevrait bien. Hadj Iata me recommandera au sultan d'Agadès, pour que j'arrive au Sokoto sans encombre. Il me dit que le sultan d'Agadès redoute les gens de Sokoto[2].

[1] Emir des Hoggar.

[2] Ceci prouve l'erreur de certains auteurs, qui transforment le sultan d'Agadès en vassal du sultan de Sokoto. Le chef d'Agadès ménage son puissant voisin, mais ne lui doit pas obéissance. E. de Bary a défini plus haut (p. 159) le genre de respect que les Touareg d'Aïr professent pour ce « commandeur des croyants ». En 1886, Staudinger a dit très nettement la même chose : « Le souverain de Sokoto ne possède aucune autorité réelle, ni même apparente sur la partie de l'Aïr où est située Agadès. En général, les farouches Touareg peuvent bien, il est vrai, lui payer une redevance commerciale lorsqu'ils vont commercer dans son royaume, mais ils sont aussi dangereux qu'indispensables, et les Haoussa ont

9 juil. — On annonce que Sidi-Erkeb[1], le chef des Aïthoguen, est parti en razzia.

Le jeune pèlerin des Arabes Kounta me fait une description favorable des Aouélimiden Motti-bodal, dont le pays, dit-il, n'est pas loin d'Agadès. Ils sont très riches en troupeaux de chameaux et de chevaux. Entre l'Adgag et le Hoggar vivent plusieurs tribus arabes[2].

Je crois que Toufik ne songe pas sérieusement à me mener chez les Hoggar; lui-même a perdu de l'argent lors du pillage d'une des dernières caravanes, et ils ne lui ont rendu que le dixième de ce qu'ils avaient pris !

Hadj Iata appelle *Imrhad* les gens qui, venant d'autres pays, se sont fixés sur le territoire d'une tribu touareg et se sont soumis à elle[3]. Tous étaient

intérêt à les ménager *(In Herzen der Haussaländer,* Berlin, 1889, p. 518).

[1] L'auteur l'appelle ailleurs Sidi-eg-Guerradji.

[2] Erwin de Bary parle plus loin d'une de ces tribus (p. 181).

[3] Les Touareg du Nord donnent d'autres explications. D'après eux l'institution des *Imrhad* ou vassaux date de l'époque où le Sahara méridional était encore exposé aux invasions des rois noirs. C'est alors que des familles faibles auraient réclamé la protection des guerriers berbères, en se constituant leurs sujets. D'autres *Imrhad*, ceux de couleur, tirent leur origine d'esclaves noires, et comme, d'après la coutume targuie, l'enfant suit la condition de sa mère, la condition d'imrhad aurait été pour lui une sorte d'affranchissement. Enfin, les Touareg avouent que certaines tribus d'Imrhad blancs sont simplement des congénères asservis par la force des armes. (Duveyrier, *les Touareg du Nord*, p. 336-337.)

primitivement des hommes libres. Cette distinction n'existe plus dans l'Aïr, sans doute par suite des alliances fréquentes avec l'élément haoussa. De même, le fils d'un Kel-Ouï et d'une esclave est libre comme son père et a les mêmes droits.

Les Kel-Rhezer demeurent dans l'Aguelal ; c'est un pays de montagnes situé dans l'ouest de l'Aïr, et qu'on aperçoit d'ici [1].

On me demande des médicaments pour un homme des Ifaden qui a reçu une balle dans le genou lors de la dernière incursion des Mechagra. Ces Mechagra sont des Arabes qui vivaient autrefois à côté des Kounta, près de Tombouctou ; mais la guerre que se font les Kounta et les Igdalen les a chassés de leur territoire, et ils se sont établis dans l'Adgag chez les Aouélimiden. C'est de là qu'ils ont fait irruption sur le territoire des Ifaden [2].

21 juil. — On me dit qu'à l'ouest de l'Aguelal il n'y a plus de montagnes.

Hadj Iata m'a invité à aller chercher mon bagage et à m'établir provisoirement auprès de lui. Il me confie des lettres écrites dans ce sens pour Hadj Bilkhou et pour Kindirka.

[1] Barth cite la tribu des Kel-Aguelal, sans savoir qu'elle se confond avec celle des Kel-Rhazar (I, p. 380).

[2] Il y a d'autres exemples de tribus arabes établies au milieu des Touareg, dont elles deviennent alors les vassales. C'est ainsi que les Sekakna et les Mazil, qui fournissent des chameaux aux caravanes entre le Touât et Tombouctou, sont des Arabes vivant sous la protection des Touareg Taïtoq (Bissuel, *les Touareg de l'Ouest*, p. 24.)

22 juil. — Nous reprenons notre route en sens inverse. Nous marchons vers la montagne d'Asodi en laissant Aguéraguer à gauche. Mon guide me dit qu'Aguéraguer a été autrefois une grande ville, plus grande qu'Agadès, avant que les Kel-Guérès ne l'eussent détruite.

23 juil. — Halte dans l'oued Ouanankerane. Nous sommes surpris par une pluie d'orage, la première depuis longtemps.

24 juil. — De retour à Djémia. Assisté cette nuit à une noce. La solennité consiste en une musique de tambourins, et en danses exécutées par des jeunes gens armés et lourdement costumés. Ces danses sont très lentes et ont quelque chose de grave ; les femmes et les hommes assistent au spectacle, assis en deux groupes séparés. A un moment donné, on fait une pause et on mange abondamment. Les jeunes filles ne dansent pas dans l'Aïr, tandis que la danse leur est permise chez les Touareg de Ghât.

25 juil. — Adjiro. Mon domestique n'a pas reçu de vivres pendant mon absence et n'a vécu que de gueçob. Je veux m'en aller d'ici le plus vite possible. Mais on ne semble pas satisfait de me voir partir ; on espérait sans doute tirer encore quelque avantage de mon séjour. On me fait des difficultés pour la location des chameaux, et on me demande le double du prix ordinaire. Au bruit de la dispute, le cheikh Bilkhou arrive et me promet des chameaux pour demain.

27 juil. — Nous étions déjà en route quand Adal, le Targui qui m'avait pris pour un juif, est venu nous rejoindre. Il m'a fait cadeau de ses beaux anneaux de bras. Nous campons en vue du massif du Benday, dans le large oued Teguédmaouen[1].

30 juil. — Arrivée à Tintarhodé, où le cheikh Hadj Iata nous accueille et nous régale de son mieux. Nous demeurons dans une case, au milieu d'une cour entourée d'une haie de *tountafia*[2]. Je reçois une masse de visites de soi-disant malades.

1er août. — Hadj Iata fait grand cas de la lettre du kadi de Ghât, et me conseille de la montrer à tout le monde.

Il me raconte que les lions de l'Aïr ont une forte crinière; lui-même a été assailli par un de ces lions tout près du village, et son bras porte encore des traces de morsures. On trouve également des girafes à trois jours de marche dans l'ouest de l'Aïr; leur nom indigène est *amderh*.

5 août. — Hier soir, grand tumulte au village, à la nouvelle que les Kel-Ifadéen ont envoyé dix-huit hommes armés pour prendre de force des dattes à Seloufiet. Tous les hommes valides sont partis en courant pour s'y opposer. Mais la chose s'est arrangée sans effusion de sang.

[1] Nous avons supprimé ici et aux pages suivantes une série d'indications de route et d'informations sur l'Adamaoua, qui n'ont plus d'intérêt aujourd'hui.

[2] *Calotropis procera.*

Le gendre du hadj Iata me raconte qu'on vendait autrefois à bas prix des *Imrhad* des Aouélimiden sur le marché d'Agadès; mais que maintenant ces esclaves blancs sont hors de prix. Jamais on n'enlève les femmes et les enfants des Imocharh[1].

7 août. — La pluie est tombée cette nuit et un filet d'eau a recommencé à couler dans l'oued. Le brouillard dure jusque vers midi. La chaleur est insupportable.

Le territoire des Kel-Ouï s'étend depuis Achagour, à l'est, jusqu'au puits d'Enguichan, à l'ouest; ce puits est situé sur une hamada inhabitée.

Hadj Iata me dit que les Tibbous, pour se défendre contre les Kel-Ouï, ont demandé au Sultan de Stamboul d'occuper leur territoire[2]. Toute l'oasis de Bilma appartient au cheikh kel-ouï Hosseïn d'Azanarès; lorsqu'un Kel-Ouï vient à Bilma, il commande en maître, et traite l'oasis en pays conquis.

J'observai chez les Kel-Ouï bien des maladies qui

[1] C'est la première fois qu'il est fait mention par un voyageur de razzias d'esclaves exécutées sur des populations de race blanche. On sait que le Koran défend formellement de réduire en esclavage les musulmans. Les serfs de cette partie reculée du Sahara seraient-ils encore regardés comme à demi païens? Il n'y en aurait pas moins là une violation flagrante des coutumes touareg; les *Imrhad*, dit Duveyrier, se transmettent par héritage ou donation, mais ne se vendent pas, c'est ce qui les distingue de l'esclave.

[2] Cette occupation n'a jamais été réalisée. Lorsqu'en 1892 le colonel Monteil a passé à Bilma, l'oasis était toujours encore gouvernée par un chef Tibbou, sous la dépendance des Kel-Ouï d'Aïr.

n'existent pas chez les Touareg de teint blanc et de race pure. Rien qu'à Tintarhodé, j'ai noté des cas d'épilepsie, d'atrophie chez les enfants, de maladies de foie consécutives aux fièvres du Soudan ; la syphilis vient également du Soudan : j'ai vu de larges condylomes, des éruptions cutanées ; la variole est universellement répandue et entraîne souvent la perforation de la cornée. Très fréquentes également sont les maladies des voies digestives, conséquence d'une alimentation défectueuse, l'hypocondrie, la folie. L'obésité est la règle chez les femmes des Kel-Ouï et atteint, paraît-il, des proportions monstrueuses chez celles du Damergou[1]. Par contre, je n'ai jamais vu de femmes aussi obèses chez les Touareg du Nord. La menstruation est très souvent irrégulière chez les femmes kel-ouï. J'ai observé deux cas de scorbut.

Hadj Iata, auprès de qui je m'enquiers sur le cours de l'ouadi Falezlez, m'affirme qu'il « meurt par le vent », sur le chemin d'Asiou, c'est-à-dire qu'il se perd dans le désert[2]. Les oueds qui se trouvent entre Tintarhodé et Adjiro se dirigent tous vers l'ouest.

9 août. — Il y a quatre jours, une caravane est partie pour Ghât ; Hadj Iata me l'a caché, de peur que je ne voulusse aller avec elle. Elle est beaucoup trop

[1] Voir Barth, *Reisen*, I, p. 599. La coutume d'engraisser les femmes par une nourriture appropriée est un trait de mœurs nègres, et non berbères.

[2] Cette information est certainement plus vraisemblable que celle relatée plus haut, p. 142.

petite pour offrir la moindre sécurité. Hadj Iata me dit qu'il y a beaucoup d'or accumulé à Ghadamès, chaque négociant ayant la coutume d'en mettre de côté pour les mauvais jours.

11 août. — Ce matin tout est dans la brume. Les Kel-Ouï appellent ce brouillard *tara* ou *dara*. Toufik m'envoie du thé et du sucre.

Je reçois la visite d'un patient qui vient de l'Aguelal. Ce pays, à l'ouest d'ici, n'est habité que par des marabouts. De là, il n'y a qu'un jour de marche jusqu'à l'oued Telak; il y en a dix jusqu'au pays des Aouélimiden Mossi-bodal. Les Kel-Tédéli, au nord de l'Aghelal, sont serfs des Kel-Ferouan, qui résident, les uns dans l'oued Iferouan, les autres à Agadès.

13 août. — Nous faisons une excursion à Zéloufiet. En chemin, nombreuses traces de hérissons, de porcs-épics et d'un animal appelé *guerbra edaouï*. Nous suivons l'oued de Tintarhodé, dans la direction du nord. Dans le lointain, une haute montagne dentelée, du nom d'Ekhzan; elle est inhabitée.

Zéloufiet est un riant village de maisons de pierres et de cases, entourées de haies de *tountafia* et perchées sur des collines ou sur d'anciennes terrasses fluviatiles[1] que l'ouadi a sectionnées; dans le lit de la

[1] Ceci semble indiquer que les phénomènes diluviens de ruissellement, qui ont été si intenses dans le Sahara septentrional, n'ont pas non plus fait défaut dans le Sahara méridional. Voir plus loin une observation analogue.

rivière sont les jardins de palmiers qui font le charme de cet endroit.

Je trouve établis ici quelques hommes de la tribu des Ifoghas, qui me parlent de leur patrie Tademekket [1]. Ils ont une longue tresse de chaque côté de la tête; une troisième tresse est dissimulée par le *keffi* noué autour du crâne. Les Ifoghas de Tademekket, l'ancienne Es-Souk, paient actuellement le *garama* [2] à Ahitarhel, pour ne pas être pillés par les Hoggar. Ils parlent la même langue que les Ihaggaren (nobles) et leur ressemblent par le teint et la manière de se vêtir.

15 août. — Retour à Tintarhodé. Hadj Iata me confirme que l'Aïr a été habité autrefois par des nègres haoussa.

Vu en rentrant un très grand tumulus : le sommet très plat, couvert d'une couche de petites pierres ; à la base, un cercle de rochers bas ; le diamètre est d'une dizaine de mètres. Aujourd'hui encore, les femmes de l'Aïr ont la coutume d'aller dormir sur ces *ed-debbeni* pour avoir des nouvelles de leurs maris absents ; elles se mettent, à cette occasion, dans leurs plus beaux atours. Pendant leur sommeil, arrive « l'ami du tom-

[1] Il s'agit ici d'une fraction des Ifoghas, les N'Iguedadh, restée campée aux environs de son lieu d'origine Tadmekket ou Es-Souk, une des plus anciennes places de commerce du Sahara, aujourd'hui en ruines. Il est curieux de constater que ces Touareg restés en place sont de ceux qui ont gardé l'usage de la tresse berbère. (Voir plus haut, p. 157.)

[2] Taxe de protection.

beau» *(djine-eddebbeni)*, qui leur donne des informations sûres sur le sort de l'époux parti en razzia.

16 août. — Nous sommes allés assister à une noce dans un village voisin. Le fiancé est le fils du cheikh de Zéloufiet. On voit venir une foule d'invités en grand gala sur des méharis magnifiquement harnachés. La principale attraction est la musique, exécutée par des esclaves et les forgerons, tandis que les guerriers, en habits de fête et montés à méhari, en font lentement le tour. Lorsque les méharis se reposent, les esclaves se mettent à danser. La chère est des plus abondantes. Un taureau est poussé par les cavaliers jusque sur la place, où il reçoit le premier javelot; aussitôt, les esclaves se précipitent et lui tranchent le jarret à coups de sabre; la bête, ainsi abattue, est ensuite livrée aux bouchers. Beaucoup de nobles viennent me saluer et, me voyant en société du hadj Iata, me traitent avec beaucoup de déférence[1]. Parmi eux, j'ai le plaisir de

[1] Cette déférence des nobles pour l'hôte du marabout est très digne de remarque. En somme, E. de Bary a eu affaire dans l'Aïr à trois sortes de pouvoirs différents :

1° Le *serki-n-touraoua*, représentant du sultan d'Agadès, homme peu estimé, dont le seul rôle était de percevoir la taxe des caravanes pour son maître, et qui, à l'égard du voyageur, s'est conduit en simple brigand; le chef touareg dont il avait violé l'hospitalité lui aurait certainement fait rendre gorge, si le rusé compère n'avait quitté Agadès pour faire un tour au Soudan ;

2° Le cheikh Bilkhou, sans fonction officielle, mais qui, dans ce monde du désert, où la fonction n'est rien, et où l'ascendant personnel est tout, est devenu, en 1877, le chef le plus influent des Kel-Ouï d'Aïr; c'est lui qui, en des circonstances critiques, les a menés à la guerre contre les Aouéli-

reconnaître Ouinsig, le cheikh des Ihadanaren réfugiés dans l'oued Telak. C'est un des Touareg les plus instruits que j'aie vus. Même des Kel-Fadé viennent à la noce. J'ai pu remarquer qu'on ne les voit pas avec plaisir ; ils ne cessent d'espionner dans le pays et puis vont dire aux Aouélimiden où il y a une razzia à faire.

18 août. — De retour à Tintarhodé. En échange des remèdes que j'ai distribués, on me donne d'excellentes dattes qui viennent du petit village d'Imberkane, situé dans la montagne.

Un jeune Touatien de dix-huit ans, qui a été à Agadès avec son père pour acheter des plumes d'autruche, me donne des détails sur les Hoggar. Il dit qu'il ne fait que passer et repasser chez eux, et que jamais il n'a été dépouillé, même pas par les Aïtho-

miden et les Ouled-Sliman (voir p. 127). Quant à l'*amenokal* ou sultan légal des Kel-Ouï, qui déjà du temps de Barth n'était que l'ombre d'un prince » « *(das Schattenbild eines Fürsten)*, son rôle, en 1877, est tellement effacé, que de Bary ne le nomme pas une seule fois dans son journal de voyage; c'est seulement par une de ses lettres que nous apprenons qu'il s'appelle Anastafidet et qu'il réside à Asodi *(Verhandl. der Gesellsch. für Erdkunde*, 1877, IV, p. 251);

3° Les marabouts Kel-Rhezer de Tintarhodé et de Tin-Telloust, qui semblent, en 1877, les personnages les plus influents de tout l'Aïr. C'est chez eux (p. 121) qu'on délibère, après le scandale causé par le *serki-n-touraoua;* chez eux qu'on trouve le bien-être et la richesse; ce sont eux qui, de leur propre mouvement, vont négocier la paix entre Kel-Ouï et Hoggar, et même entre Hoggar et Azdjer. Il serait imprudent de juger la situation politique actuelle d'après ce qui s'est passé il y a vingt et un ans, mais il est probable qu'une mission transsaharienne aura à compter avant tout avec ces marabouts de l'Aïr.

guen[1]. Hadj Iata me dit qu'autrefois un seul marchand envoyait facilement quatre-vingts dépouilles d'autruches par an au marché de Ghât ; mais ces animaux sont devenus si rares qu'il est difficile d'en rassembler aujourd'hui une dizaine tous les ans. Les dépouilles se vendent à Tripoli 150 thalers, l'une dans l'autre ; c'est du moins le prix qu'on paie pour celles que hadj Iata y envoie.

19 août. — Les Arabes Meschagra s'habillent, me dit-on, comme les Touareg, montent à cheval et à chameau et payent comme les Ifoghas la *garama* à Ahitarhel. Ouinsig m'assure qu'aucun des Hoggar ne va à Tombouctou, parce que les Aouélimiden les tueraient en route.

Le jeune Touâtien me raconte qu'il y a en ce moment deux juifs au Touât. L'un des deux s'est converti à l'Islam ; l'autre, Yousouf, est resté fidèle à sa religion. Personne ne leur fait de mal ; on leur a donné l'*aman* une fois pour toutes ; mais on ne permet pas que d'autres juifs viennent s'établir au Touât.

Au dire d'Ouinsig, il y a à l'époque des pluies beaucoup de fièvres dans l'oued Telak.

20 août. — Hadj Iata m'apporte deux thalers parce que j'ai soigné ses gens, mais je ne les accepte pas et lui fais cadeau d'un verre pour reconnaître sa bonne volonté.

1 Ce qui indique combien ces pillards invétérés attachent d'importance à rester en bons termes avec le Touât, qui est leur lieu de ravitaillement.

21 août. — J'ai fait dresser ma tente et j'ai prié Hadj Iata de l'accepter comme présent. Il a eu pour moi plus d'égards que tous les autres Touareg d'Aïr ensemble, et je lui donne volontiers ma tente et mon lit de camp, qui ont d'ailleurs le défaut d'attirer beaucoup trop l'attention. Hadj Iata est tout confus de la valeur du présent.

Ouinsig apprend ce soir que les gens d'Ikhenoukhen vont avec les Arabes de l'oued Châti dans l'Ahaggar. Il croit que les Hoggar se déroberont, mais qu'ensuite ils couperont les routes de caravane. C'est pour cela que les Ghadamésiens ne veulent pas la guerre, et passent même condamnation sur quelques actes de pillage. Mais lorsque les Taïtoq sont allés enlever les chameaux jusqu'à Tegrifa, près de Mourzouk, les Arabes du Fezzân ont trouvé que c'était par trop fort[1].

Le *serki-n-touraoua*, mon voleur, se fait le familier du sultan de Sokoto, dans l'espoir que celui-ci lui prêtera son appui pour devenir un jour sultan d'Agadès. C'est Hadj Iata qui me donne cette information.

[1] Les Azdjer de leur côté ne faisaient pas preuve de moins d'audace. En décembre 1876, une bande d'Oraghen et d'Imanghasaten alliés s'était avancée jusqu'aux portes d'Insalah, avait attaqué une caravane de Hoggar qui en revenait avec des vivres, tué 15 hommes et enlevé 400 chameaux. Le même mois, une autre bande avait pénétré par Dider dans l'Ahaggar, enlevé 200 chameaux des Taïtoq, et tué 5 hommes, dont un frère de Sidi-eg-Guerradji. Ces 5 hommes s'étaient trouvés en face de 150 Azdjer : ils n'en furent pas moins tués. Dans ces razzias, les vainqueurs ne font pas de prisonniers. (E. de Bary, lettre adressée au président de la Soc. de Géog. de Berlin, *Verhandl. der Gesellsch. für Erdkunde*, 1877, IV, p. 250.)

23 août. — Hadj Mohammed, le gendre du hadj Iata, veut aller à Ghât et s'offre à me louer des chameaux pour le voyage.

J'ai rendu visite à Ouinsig, le cheikh des Ihadanaren, et j'apprends de lui qu'il existe vraiment un endroit nommé Anaï, à six jours dans l'est de Ghât ; lui-même y a été et dit que c'est un puits sur une hamada inhabitée. Il sait également qu'une ancienne route mène directement de Djerma par Anaï jusqu'à l'Aïr, et que la trace en est encore très reconnaissable ; mais il n'a pas entendu parler d'empreintes de roues, ni d'inscriptions ou de sculptures rupestres[1].

A certains passages que je lis du livre de Duveyrier, Ouinsig reconnaît que ses informateurs étaient

[1] Allusion à une information recueillie par Duveyrier au sujet de cette ancienne route de Djerma à l'Aïr : « A Anaï, dit-il, la voie, *avec ses anciennes ornières*, est encore assez caractérisée pour que des Tébous, mes informateurs, qui en arrivaient, n'aient laissé dans mon esprit aucun doute à ce sujet. D'ailleurs, ajoutaient-ils, les anciens ont pris la peine de buriner dans le roc, sur une des berges de la voie, des tableaux représentant un convoi de chars, avec des roues, traînés par des bœufs à bosse et conduits par des hommes » (*Les Touareg du Nord*, p. 458.) Duveyrier en concluait que c'était la route carrossable suivie par l'armée romaine lorsqu'elle était allée de Garama à l'Agisymba. Malheureusement, la déclaration du cheikh des Ihadanaren ne permet pas de conclure d'une façon aussi nette. Les Tébous sont des informateurs sujets à caution, et il n'est pas impossible que, pressés de question, ils n'en aient dit plus qu'ils n'avaient vu. De Bary, pas plus que Richardson et Barth, n'a vu de trace du passage des Romains dans l'Aïr. En tout cas, l'exploration de cette route d'Anaï constitue un des plus intéressants desiderata de la géographie ancienne de l'Afrique.

des Oraghen ; il dit également que les Ihadanaren ne méritent plus la mauvaise réputation qui leur est faite dans ce livre, parce qu'ils se sont fort améliorés depuis.

24 août. — On me parle beaucoup d'un animal de grande taille appelé *tirhès* ou agolès dans l'Aïr, et *adjoulé* par les Touareg du Nord, et qui est répandu dans tout le pays depuis le Damergou jusqu'à l'Ahaggar. On dit qu'il ne se trouve pas au Soudan [1]. Tout le monde est d'accord à me le décrire comme un fauve très dangereux [2] ; c'est aussi le seul qui arrive à tuer l'autruche. Il la suit jusqu'au moment où elle ne peut plus lancer de ruades, et devient une proie facile pour son ennemi. On vend quelquefois de jeunes *agolès* à Agadès, où on les apprivoise, paraît-il, comme des chiens. Mais je n'ai pu m'en procurer un seul exemplaire.

26 août. — Des gens d'Azanarès viennent nous annoncer que la grande caravane se rassemble là-bas. Damboskori [2] a fait, dit-on, une incursion victorieuse jusqu'aux portes de Katséna, et emmené une masse de monde comme esclaves, de sorte que les Kel-Ouï prévoient une baisse de prix pour cet article.

1[er] *septembre.* — Une esclave originaire du Maradi

1 Ce ne serait donc pas le léopard, qui est bien connu dans les pays du Soudan, et qui porte le nom de *damousa* (pluriel *damissa* chez les Haoussa du Sokoto). (Staudinger, *Im Herzen der Haussaländer*, p. 693.)
2 Sultan du Gober.

vient me consulter pour ses rhumatismes ; elle est presque jolie et a de bonnes manières, mais les gens d'ici la regardent comme une sauvage, parce qu'elle vient d'un pays de païens.

2 sept. — On nous mande d'Agadès que Hadj Bilkhou veut faire la paix avec les Kel-Guérès. Il est très irrité contre le cheikh Bou-Bekr des Kel-Férouane, qui ne cesse d'avertir les Kel-Fadé et les Aouélimiden du moment où les gens du hadj Bilkhou sont absents de l'Aïr. Bilkhou voudrait que le sultan d'Agadès exerçât une sorte de contrôle sur ces gens-là.

Le forgeron m'apprend que les *agolès* pénètrent en été jusque sur les montagnes pour attaquer les troupeaux ; ils sont généralement en troupes de quatre ou cinq, ils ont le pelage rayé de noir et de blanc, mais le noir domine ; la tête est longue et étroite ; les canines sont très grandes ; la queue longue et foncée. Ils terrassent même les taureaux. Pendant les chaleurs, lorsque la pluie manque, ils se rapprochent des montagnes pour boire. Le forgeron les dit aussi dangereux que les lions. Ils sont exclusivement carnivores, et recherchent spécialement les cadavres[1].

4 sept. — Hadj Iata m'offre spontanément de me

[1] Il est impossible de rien déduire de cette description, qui rappelle par certains traits l'hyène, et par d'autres la panthère ou le serval. Staudinger dit qu'en dehors des peaux de léopard les Touareg d'Aïr apportent au Soudan des dépouilles d'autres félins, dont il n'a pas pu déterminer l'espèce : « Quelques-unes m'ont semblé avoir appartenu au lynx du désert, d'autres à une sorte de serval ou de guépard. » (Ouv. cité, p. 693.)

prêter de l'argent pour le voyage ; j'accepte avec reconnaissance. Les chameaux sont enfin arrivés ; nous partons cette nuit pour Zéloufiet.

5 sept. — Nous avons quitté Zéloufiet, non sans que le marabout Toufik m'ait encore fait parvenir du sucre et des dattes. Arrivée dans l'oued Tachouen, où notre troupe a fait sa jonction avec les autres caravanes qui nous attendaient.

Ici cesse, à vrai dire, le journal de route du voyageur. Refaisant son itinéraire d'aller en sens inverse, il s'est borné dès lors à jeter sur le papier quelques indications très brèves qui n'ont d'intérêt que pour la construction de la carte. Arrivé le 3 octobre à Ghât, il écrivit le soir un billet de quelques lignes ; le lendemain il était mort.

APPENDICE I

NOTE GÉOLOGIQUE

Ghât, 25 décembre 1876.

Du bord méridional de la grande hamada El-Homra jusqu'au massif de Tafélamine dans le Tasili, et au delà, le terrain reste le même. C'est toujours le même grès rouge-brun[1], dont les couches horizontales composent les montagnes et donnent naissance aux mêmes formes orographiques. La chaîne d'Amsak, l'Akakous, l'Ikohaouen, le Tafélamine sont tous des massifs tabulaires découpés dans la même formation. Tantôt ils prennent les contours de plates-formes allongées ; tantôt, lorsque l'érosion des couches supérieures est plus avancée, c'est une crête dentelée qui

[1] Overweg distinguait toutefois, entre l'oued El-Hassi et l'oued Châti, des grès bruns ferrugineux et des grès à cassure blanche, seulement revêtus d'une mince carapace noire, ferrugineuse, dans les parties exposées à l'air. (Geognostische Bemerkungen auf der Reise von Philippeville über Tunis nach Tripoli, und von hier nach Marzuk in Fezzan, *Zeitsch. der d. Geol. Gesellsch.* 1851, III, p. 101).

apparaît. Quelques monts isolés affectent la forme conique, lorsqu'il ne reste de la couche supérieure que le sommet actuel[1]; c'est le cas du mont Nasaret, de l'Errouine et de beaucoup d'autres plus petits. On trouve des crêtes dentelées au sommet de l'Idinen, de l'Ouadersine et des monts d'Aouénat. Par contre, c'est une plate-forme qui termine l'Amsak, l'Akakous et le Tafélamine.

On observe à la base de ces grès une série de schistes formés de bandes très fines de couleur blanche, rouge ou grise; ces schistes sont parfois remplacés par des calcaires compacts. Dans l'oued Inessane, la limite inférieure du grès est à environ treize mètres au-dessous du niveau de la hamada. Je n'y ai pas trouvé de fossiles reconnaissables; par contre, les tiges de crinoïde sont nombreuses dans les calcaires, notamment dans l'Akakous et le Tadrart. Parmi les cailloux roulés de l'oued Mihero, j'ai ramassé un morceau de lave poreuse qui, au dire de mes compagnons, provenait de l'Ahaggar.

En ce qui concerne la mer saharienne, je dois dire que je n'en ai pas trouvé la moindre trace. Bien au contraire, à en juger par ce que j'ai vu de Tripoli à Ghât, le sol de l'Afrique du Nord doit être émergé depuis bien longtemps, car il ne s'y trouve même pas de dépôts marins tertiaires — à moins que la désagré-

[1] Il y en a de semblables au milieu de la large vallée d'éro sion de l'oued Châti (Overweg, art. cité, p. 102).

gation atmosphérique et l'érosion n'en aient fait disparaître jusqu'au dernier vestige.

Les dunes ne fournissent point d'argument en faveur de cette hypothèse, car elles sont visiblement composées des détritus de toutes les roches qui affleurent, détritus charriés et accumulés par le vent. Quant à leur mobilité, il est vrai qu'une tempête ne peut pas déplacer des dunes en une fois, mais il y a des dunes qui marchent : on en a la preuve à Tripoli même. Elles envahissent là-bas le côté ouest de l'oasis, et bien des palmiers encore vivants sont aujourd'hui ensevelis jusqu'à moitié de leur hauteur. Naturellement, il faut pour cela un certain nombre d'années. L'existence d'endroits habités et de routes au milieu de l'Erg ne prouve pas plus en faveur de l'immobilité des dunes, que l'existence des ports ne démontre l'immuabilité des rivages. Le rapport de mon voyage à l'oued Mihero fournit plusieurs exemples de dunes amoncelées par le vent derrière de hautes parois, dans une contrée d'où les dunes sont généralement absentes : leur localisation serait inexplicable sans l'action du vent. Ce qui ne veut pas dire que toutes les dunes changent de position ; il est, au contraire, vraisemblable que les dunes situées dans des dépressions entourées de terrains plus élevés sont destinées à garder leur volume et leur emplacement, tant que dureront les conditions météorologiques actuelles.

APPENDICE II

SUR LE CARACTÈRE DÉSERTIQUE DE L'AÏR

(Lettre du Dr de Bary au Professeur Ascherson[1].)

Adjiro, le 11 avril 1877.

Me voyant à Ghât forcé de rester inactif, car même aux portes de la ville, on n'était pas en sûreté contre les Hoggar, je me suis décidé à gagner l'Aïr avec la caravane des Kel-Ouï, pour comparer la flore de ce pays avec celle du pays des Touareg du Nord. Et bien qu'on m'ait accueilli ici d'une façon qui n'était rien moins qu'amicale, et qu'on me traite presque en prisonnier, je ne regrette pas les fatigues et les dangers, puisque j'ai pu arriver à quelques résultats positifs.

[1] Publiée par ce dernier dans la *Zeitsch. der Gesellsch. für Erdk.*, 1878, XIII, p. 350. Cette lettre est en quelque sorte la conclusion des observations botaniques faites par l'auteur jusqu'au 11 avril. La netteté de ces vues donne la mesure de ce qu'il aurait pu faire, s'il avait eu le temps de mettre en œuvre ses autres matériaux. Le professeur Ascherson a enrichi le texte de quelques remarques précieuses, que nous reproduisons en les signalant par la lettre A.

Le mot de Barth, qui appelle l'Aïr « les Alpes du Sahara », en a donné peut-être une idée trop grandiose.

On peut conserver la définition, seulement le mot important à retenir est *Sahara*. Sans doute, lorsqu'on a traversé les solitudes désolées qui s'étendent entre l'oued Arokam et la limite nord de l'Aïr, et qui sont encore plus vides de plantes que la hamada El-Homra, on contemple avec ravissement cette chaîne de bleus sommets qui, pendant la marche vers le sud, vous fait cortège pendant des jours, et l'on admire dans les vallées les hautes silhouettes des gommiers et des *adjar*, à l'ombre desquels le cavalier à méhari chemine. Et c'est ainsi que l'explorateur du désert court le risque de donner une expression trop éloquente à sa surprise, et d'oublier que son point de vue n'est pas le même que celui du lecteur européen.

Exclure l'Aïr de la région saharienne, à cause de ses pluies d'été tropicales, c'est ne voir qu'un petit côté de la question. A supposer que le massif central de l'Ahaggar reçoive des pluies d'hiver régulières, serait-ce une raison pour en faire au milieu du Sahara un pays à part, alors que la flore, la faune et la géologie s'y opposent? La présence de grands fauves a paru également incompatible avec une définition rigoureuse du Sahara (Rohlfs). Mais la panthère *(fehed)* existe aujour-

[1] D'après Duveyrier *(les Touareg du Nord*, p. 225) et R. Hartmann *(Zeitsch. der Gesellsch. für Erdk.*, 1868, III, p. 56), *fehed*, *fehad* est le nom arabe des guépards *(Felis jubata)*. (A.)

d'hui encore dans le Fezzân septentrional, à l'état de rareté, il est vrai, et dans l'Ahaggar il est question du *tahouri*, qui est, selon toute apparence, un fauve très voisin de la panthère. Pourquoi retrancher les grands fauves de la faune saharienne, lorsque nous sommes forcés d'y comprendre les crocodiles? Il s'y ajoutera, sans doute, encore plus d'une espèce, dont on n'eût pas soupçonné la présence ; par exemple, un quadrupède semblable à la marmotte, qu'on me dit être très fréquent dans tout le pays touareg[1].

Mon célèbre compatriote Rohlfs a donné du désert une définition en apparence paradoxale, en disant qu'il commence là où la puce disparaît. Je ne puis que confirmer le fait, si inexplicable qu'il paraisse, à propos d'un parasite qui, dans les autres parties du monde, a suivi l'homme partout où il est allé[2]. L'Aïr se distingue également par ce mérite négatif, car on ne trouve la puce ni dans le nord, ni dans le sud de ses montagnes, et cependant, il y a longtemps que les caravanes l'y auraient importée, si le climat le permettait. Je crois pouvoir démontrer que l'Aïr fait réellement partie de la zone saharienne, bien que le lion soit répandu dans

[1] Probablement un *Hyrax*. Klunzinger *(Bilder aus Oberägypten*, p. 241) et Schweinfurth ont signalé une espèce de ce genre *(Hyrax syriacus* Schreb.) dans le désert arabique. (A.)

[2] Je puis certifier la même chose. Jamais je n'ai été incommodé par cet insecte dans les oasis du désert libyque, tandis que c'était trop souvent le cas dans les demeures de la vallée du Nil. (A.)

tout le pays, bien que des animaux semblables à des marmottes en habitent les montagnes, bien que des troupeaux de singes s'y rencontrent partout où l'on voit des dattiers et des palmiers Faraoun.

Remarquons tout d'abord que les montagnes d'Aïr sont dénuées de toute végétation et montrent partout à nu leurs brunes parois de granite. On n'y voit pas un gazon, pas une mousse, pas un lichen, et c'est aussi le cas des monts granitiques du versant sud-est de l'Ahaggar, sur la route des caravanes entre l'oued Touffok et l'oued Arokam.

Dans les vallées, c'est la flore saharienne qui se déploie avec une surprenante richesse. Les *talha*, dont nous n'avions vu jusqu'alors que des exemplaires rabougris, acquièrent ici la taille de nos arbres de haute futaie et, par leur forme, m'ont même rappelé les chênes ; mais ils n'en ont pas le vert feuillage, car leurs folioles sont si exiguës qu'elles disparaissent en quelque sorte au milieu des branches et des masses d'épines. Aussi le plus beau gommier, vu de loin, a-t-il l'air desséché, à moins qu'une plante parasite, le *Loranthus* par exemple, ne lui prête la fraîcheur de sa verdure.

L'*adjar*, qui, comme le remarque fort justement Duveyrier, est un petit arbrisseau isolé dans le pays des Touareg Azdjer, est ici très répandu et atteint jusqu'à 12 mètres de hauteur. Ses branches rigides, qui se ramifient à angle droit, forment un véritable fourré autour du tronc principal qu'elles

cachent presque complètement en pendant presque jusqu'à terre. L'*adjar*, lui aussi, a des feuilles très petites, posées isolément sur les branches noueuses et ne forme pas, à vrai dire, un parasol de feuillage.

L'*éborak* (fémin., *téborak*), qu'on trouve déjà chez les Touareg du Nord, a donné son nom à l'oued qu'on traverse sur la route de l'Aïr. Quiconque a vu ses énormes épines évitera son voisinage. L'*éborak* (*Balanites aegyptiaca* Del.) est d'ailleurs si pauvre en feuilles que ses branches ont l'air presque nues.

Telles sont les trois espèces d'arbres qui, associées les unes aux autres, forment le plus souvent la masse de ces forêts claires dont la vue enchante le voyageur venu du nord.

On trouve dispersé çà et là le *sedra* de la Tripolitaine[1] où il devient rarement aussi haut qu'ici; puis encore le *tadomet*, capparidée[2] dont le frais feuillage, semblable à celui du laurier, repose la vue. Et voilà tout ce que je connais en fait d'arbres qui croissent dans l'Aïr à l'état sauvage.

Le dattier et le palmier de Pharaon sont cultivés un peu partout où la nappe des puits est assez abondante. Car il n'est pas question d'eau courante dans l'Aïr,

[1] Le sédra de la Tripolitaine et celui de l'Aïr représentent certainement deux espèces différentes du genre *Zizyphus*: 1° *Zizyphus Lotus* Lmk.; 2° *Z. Spina Christi* L., déjà connu au Fezzan sous le nom kanori de *korna*. (A.)

[2] Probablement une *Boscia* (*Boscia senegalensis* Lmk. ?) *Cf.*, Schweinfurth, *Zeitsch. für allg. Erdk.*, 1865, XIX, p. 389 et suiv. (A.)

sauf pendant la saison des pluies. Je n'ai pas encore vu moi-même l'arbre de Pharaon[1], mais on vend partout ses graines ligneuses. Il semble surtout répandu dans le sud de l'Aïr.

Parmi les arbrisseaux, l'*abesgui (Salvadora persica* L.) mérite la première place. Sa riche et fraîche verdure dédommage de la déplorable nudité des arbres. Dans la vallée d'Iferouane l'*abesgui* forme

[1] Sans aucun doute le palmier-doum (*Hyphaene Thebaïca* Mart) dont Barlh mentionne la présence dans l'Aïr (I, p. 349, 419). Ce voyageur remarque qu'il n'a pu savoir le nom indigène de l'arbre. Ce nom de *Faraoun,* qui rappelle d'une façon si évidente (tout au moins dans l'esprit des indigènes) l'origine égyptienne de la plante, est très digne d'attention. (A.)

Si l'on se rappelle, en effet, une autre tradition recueillie par Barth au coude de Bourroum sur le Niger, et d'après laquelle un Pharaon d'Egypte serait venu jusque-là *(Reisen* V, p. 194), si d'autre part on considère, qu'à la différence des autres peuples nègres, les Sonrhaï établis dans ce coude du Niger embaumaient leurs morts à la manière égyptienne, avant d'être convertis à l'Islam (Ahmed-Baba, Tarikh-es-Soudan, *Zeitsch. der deutschen morgenländ, Gesellsch.*, IX, p. 532); que le nom des Atarantes, connus des anciens Égyptiens pour habiter dans le désert à dix journées de marche des Garamantes, rappelle le terme haoussa *atara*, signifiant les « hommes assemblés » (Barth, *Sammlung und Bearbeitung central-Afrikanischer Vokabularien*, p. c-c 11), et que d'après une ancienne tradition le peuple du Gober, premier occupant de l'Aïr, doit son origine à des Coptes d'Égypte (Denham, *Voyages et découv.*, III, p. 202) ; qu'enfin le nom de Tagama, une des cités placées par Ptolémée sur le dix-septième parallèle, se retrouve chez la tribu des Tagama, établie au sud de l'Aïr, on ne peut s'empêcher de voir en ce nom de palmier Faraoun un indice de plus en faveur de l'ancienneté des relations de l'Egypte avec l'Aïr.

d'épais bosquets, entre lesquels le *brombach (Calotropis procera* R. Br.) pousse avec une telle vigueur, que les Touareg de la caravane ont dû s'ouvrir un chemin à coups de sabre.

Le *talha* et le *sedra* prennent aussi la forme buissonnante, et sont répandus dans toutes les vallées, même les plus sèches, tandis que le *Salvadora persica* se voit surtout près des villages ou au pied des montagnes, là où l'on trouve de l'eau à une faible profondeur.

Les oueds, dont le lit est toujours rempli de sable granitique, se reconnaissent de loin, grâce aux chaumes jaunâtres de l'*afezo*[1] qui les recouvre sur de longues distances, et y crée un ruban de couleur claire, au milieu duquel le gommier élève de loin en loin sa couronne de branches desséchées.

Le pays est si pauvre en herbes nourrissantes, que les chèvres vivent surtout des folioles du *talha* et de l'*adjar*. Les femmes esclaves, qui dans l'Aïr ont la garde des troupeaux, possèdent toutes une gaule d'environ 7 mètres de long, munie à son extrémité d'un crochet d'environ 15 centimètres. Cet instrument leur sert à saisir les branches et à faire tomber les feuilles et les rameaux destinés aux chèvres rassemblées au pied de l'arbre.

Ceci peut donner une idée du caractère saharien de la végétation de ces vallées.

[1] *Panicum turgidum* Forsk., en arabe *bou-rekouba* (Foureau, *Catal.*, p. 2).

La grande majorité des plantes sont hérissées d'épines ou couvertes de poils ; les plantes à suc laiteux (*Calotropis procera*, etc.) font exception.

D'autres, comme l'*abesgui* et le *tadomet*, sont abritées contre la sécheresse par leurs feuilles parcheminées semblables à du cuir. Nulle part je n'ai trouvé de représentants de formes tropicales, et leur absence est significative, à une si faible distance du Soudan.

Les gorges du Baghzen, qui se transforment en torrents au moment des pluies, renferment des espèces rares, qu'on chercherait vainement dans les vallées. C'est ainsi qu'une *Stapelia* à fleurs d'un rouge sombre[1] croît fréquemment entre les hauts blocs de granite, et surprend le voyageur par sa forme de cactus, qui contraste si fort avec les autres plantes de l'Aïr. Deux arbrisseaux, dont l'un, à en juger par les fruits, se rattache aux acacias, et l'autre aux célastrinées, manquent également à la plaine.

Je crois que ces raisons vous sembleront suffisantes pour attribuer avec moi cette flore de l'Aïr à la zone du Sahara. En suivant le versant sud-est de l'Ahaggar, j'ai trouvé les vallées garnies des mêmes plantes, et je suis persuadé que la flore de l'Ahaggar présentera une complète analogie avec celle de l'Aïr, tout comme la faune.

Mais on ne sait presque rien de cette flore hoggar, car il est bien rare de rencontrer quelqu'un qui

[1] Une *Bucerosia?* (A.)

ait vu de ses yeux le massif central de l'Atakor. Ceux mêmes qui ont été chez les Hoggar ont suivi les chemins de caravanes, qui évitent ces montagnes, et ils n'en connaissent par conséquent que la périphérie.

Il serait d'autant plus souhaitable qu'un voyageur européen s'avance jusqu'au cœur de l'Atakor ; il faudrait pour cela s'établir à Idélès, et faire de là une série d'excursions dans la montagne.

APPENDICE III

REGISTRE MÉTÉOROLOGIQUE

DATE	HEURE	LIEU	THERM. CENTIGR.	OBSERVATIONS
Oct. 1876				
15	10 h. mat.	Ghât	26°	Tempête du Sud. Ciel couvert, éclairs. Quelques grains de pluie.
16	»	—	»	Beaucoup de vent, pluie.
17	11 h. mat.	—	27°	Beau temps.
18	midi	—	30°	Quelques nuages.
19	»	—	»	Pluie.
20	2 h. 15 soir	—	34°	Ciel voilé.
21	11 h. soir	—	24°	Forte pluie.
23	»	Titersine	»	Forte pluie dans la nuit.
24	»	Tihobar	»	Pluie toute la nuit.
25	5 h. soir	Tintorha	»	Forte pluie.
27	2 h. 15 soir	O. Tifergasine	»	Pluie.
Nov.				
3	4 h. soir	O. Erinerine	»	Orage. Forte pluie la nuit.
Janv. 1877				
8	»	Akaouf	»	Eau gelée dans la nuit.
12	»	O. Touhikaham	»	Eau gelée dans la nuit. Brouillard épais à l'aube.
13	»	O. Tisga	»	Eau gelée dans la nuit. Vent fort et très froid.
14	»	Hamada	»	Eau gelée dans la nuit.
23	»	O. Arokam	»	—
26 } 31 }	»	O. Katelet } O. Immider }	»	—
Févr.				
1 } 4 }	»	O. Immider } O. Zerzou }	»	—

DATE	HEURE	LIEU	THERM. CENTIGR.	OBSERVATIONS
—	—	—	—	—
Mars				
4	»	Adjiro (Aïr)	»	Cirrus venant de l'ouest. Chaleur modérée.
5	»	—	»	Vent froid la nuit.
10	»	—	28°	Température prise dans ma case. Le matin, souvent de violentes bourrasques d'ouest.
11	»	—	»	Le soir, nuages dans le sud et l'ouest.
12	2 h. soir	—	28°	Temp. au soleil : 52°. Vents du sud et d'ouest, amenant des brumes de poussière.
14		—	28°	Chaleur lourde le matin. Vent violent fréquent l'après-midi et le soir
16	»	—	»	Nuages venant du S.W.
18	après-midi	—	22°	Ciel pur. Nuit froide et vent.
19	»	—	22°	Temp. max. (dans ma case). Vent violent.
20	»	—	22°23°	Ciel pur. Vent fort le matin.
21	midi	—	25°	—
23	après-midi	—	27°	— Poussière.
24	midi	—	30°	Beaucoup de vent et de poussière.
25	vers midi	—	32°	Temp. max.
26	»	—	30°	Temp. max. Au dehors, chaleur étouffante.
27	midi	—	32°	T. max. Au dehors 52°.
28	»	—	35°	T. max.
Avril				
1	»	—	26°	T. max. Vent fort et frais.
2	»	—	26°	T. max.
4	»	—	27°	T. max.
5	»	—	30°	T. max.
6	»	—	33°	T. max. Ciel toujours pur.
7	»	—	35°	T. max.
8	»	—	38°	T. max.
9	»	—	39°	T. max. Au dehors, 37° à l'ombre à l'abri du vent et 55° au soleil.
10	avant l'aube	—	21°	Dans ma case et dehors.
12	»	—	36°	T. max. Ciel pur.

DATE	HEURE	LIEU	THERM. CENTIGR.	OBSERVATIONS
—	—	—	—	—
Avril				
13	après-midi	Adjiro (Aïr)	37°	T. max. Brumes légères d'E. Avant l'aube : 25°.
15	»	—	»	Des cumulus dans le Sud. Premières gouttes de pluie.
16	»	—	38°	T. max. Vent fort et poussière l'après-midi et le soir.
17	»	—	33°	T. max. Ciel voilé, vent du S.. Temp. avant l'aube : 19°5.
18	midi	—	35°	Temp. avant l'aube : 18°5.
19	»	—	35°	T. max. Brume de poussière sans vent. T. à l'aube : 19°.
21	»	—	34°	T. max Cumulus venant du S.E.
22	»	—	33°	T. max. Vent très fort. Ciel couvert de cumulus. Eclairs à l'W. et au N.
23	»	—	35°	Le soir, nuages au S.E.
24	»	—	31°	T. max. Brume de poussière. Rafales du S.W.
25	»	—	33°	T. max. Nuages du S.W.
26	soir	—	31°	Ciel nuageux. Vent S.W.
27	»	—	33°5	Ciel pur.
28	»	—	37°	T. max. Calme.
30	»	—	35°	T. max. Rafales du Sud. Poussière. T. avant l'aube : 24°.
Mai				
2	soir	—	36°	Quelques nuages. Vent S.W.
3	»	—	38°5	T. max. Calme. Trombes de poussière.
4	»	—	39°	T. max. Vent S.E., puis S.
5	»	—	39°	T. max.
6	»	—	37°	Cumulus du S.W. Chaleur lourde.
7	»	—	36°	Vent fort du S. et du S.E.
8	»	—	37°	—
9	matin	—	38°	—
11	midi	—	37°	Temp. à l'aube : 23°, et au dehors : 20°.
12	»	—	38°	Brume de poussière.
13	»	—	36°5	—
14	»	—	36°5	Vent fort S. et S.E. Trombes de poussière.
15	»	—	37°	Brume de poussière.
16	»	—	37°	Vent brûlant du S.E.

DATE	HEURE	LIEU	THERM. CENTIGR.	OBSERVATIONS
Mai				
17	»	Adjiro (aïr)	38°	Vent N.E. le soir. Cumulus du N.N.W.
18	»	—	»	Ciel pur. Vent S.
20	»	—	39°	Rafales violentes du S.W. et S.
21	»	—	36°5	
22	»	—	37°	Temp. du sable : au-dessus de 71°, limite de la graduation du thermomètre.
23	»	—	35°	Ciel voilé. Tonnerre au S.
24	»	—	37°	Vent et cumulus du S. Quelques gouttes de pluie.
25	»	—	37°	Fort vent de S.E.
28 } 29 }	»	Baghzen	39°	Temp. à l'ombre, à l'air libre, dans un courant d'air.
30	»	—	40°	*Id.* La nuit, orage venu de l'E., un peu de pluie.
31	»	—	39°	Pluie l'après-midi et la nuit.
Juin				
1	»	Adjiro	27°	Temp. pendant la pluie. Orage de l'E.
2	midi	—	32°	Ciel nuageux. L'après-midi, pluie du S.W.
3	à l'aube	—	22°	Brouillard épais. Ciel couvert.
4	midi	—	32°	A l'aube : 22° en plein air. Orage et pluie l'après-midi.
5	»	—	34°	Chaleur étouffante.
6	»	—	38°	
7	»	—	36°	Le soir, orage dans l'W.
8	»	—	32°	Ciel voilé, l'après-midi, averse violente de l'W.
9	»	—	32°	
10	»	—	34°	Ciel pur. Le soir, nuage de l'W.
11	matin	—	35°	34° en plein air (vent).
12	»	—	»	Courte et violente averse. Il pleut dans la montagne au Sud.
16	»	-	34°	Chaleur étouffante, pluie fine le soir.
17	midi	—	25°	Temps rafraîchi par une forte pluie.
18	—	—	»	Orage au Nord.
19	»	—	36°	Chaleur étouffante.
20	»	—	37°	Ciel pur. Rafales du Sud.
21	»	—	36°	Au coucher du soleil, forte tempête de sable de l'E.

DATE	HEURE	LIEU	THERM. CENTIGR.	OBSERVATIONS
—	—	—	—	—
Juin				
22	après-midi	Adjiro	34°	T. max. A midi, un peu de pluie.
23	»	—	35°	Ciel pur.
24	»	—	36°5	Brume de poussière.
25	»	—	37°5	—
26	*docher*	—	38°	A midi, orage de l'E. Pluie.
27	»	—	40°	T. max. L'après-midi, pluie du N.E. et du S.
28	»	—	37°	Vent du S. Poussière.
29	»	—	38°	—
30	midi	—	39°	Forte tempête de sable la nuit.
Juill.				
1	»	—	36°	
2	»	—	37°	
3	»	—	37°	Coups de vent du S. et de l'E.
4	»	—	36°	Coups de vent. Ciel pur.
5	»	—	37°	—
6	»	—	36°	Vent. Cirrus.
7	»	—	36°	Nuages de l'W.
8	»	—	37°	
23	»	O. Ounankerane	»	Orage et pluie.
31	»	Tintarhodé	»	Orage et pluie dans le S.
Août				
1	»	—	»	Orage et pluie.
2	»	—	»	Orage l'après-midi, forte pluie le soir.
4	»	—	»	Chaleur étouffante à midi, orage et forte pluie ensuite.
6	»	—	»	Orage violent l'après-midi.
7	»	—	»	Pluie la nuit. Brouillard jusqu'à midi. Chaleur étouffante.
11	»	—	»	Brouillard dense le matin.
12	»	—	»	Tempête de sable du S.E., gouttes de pluie.
21	»	—	»	Tempête de sable du S.E.
22	»	—	»	Pluie l'après-midi.
23	»	—	»	—
27	»	—	»	Chaleur étouffante, puis tempête et pluie.
28	»	—	»	Chaleur étouff. Temp. du S.E.
29	»	—	»	Fort vent d'E.
Sept.				
2	»	—	»	Un peu de pluie l'après-midi.
3	»	—	»	Chaleur étouffante. Orage et pluie, après tempête de sable du S.E.
4	»	—	»	Pluie le soir.

INDEX BOTANIQUE ET ZOOLOGIQUE

abesgui, 174, 206.
Acacia albida, 177.
adjar, 108, 111, 204.
adoua, 102.
adoular, 147.
afetazzen, 42.
agolès, 193, 194.
akoka, 161.
alouad, 109.
amateltel, 63.
amderh, 183.
ameo, 104.
ana, 54, 104.
Anastatica Hier., 43.
Arenkad, 55.
Arthratherum pungens, 41, 109.
Atriplex halimus, 42.
Aza, 170.
Balanites aegyptiaca, 102.
brambach, 25, 206.
Calotropis procera, 25, 111, 206.
Cassia obovata, 105.
cheggaa, 98.
chobrom ou chebrek, 42.
Corbicula fluminalis, 25.
Cornulaca monacantha, 100.
damousa, 193.
djemda, 98.
doum, 205.
drine, 109.
el-hichen, 35.
ellel, 51.
éthel, 103.
Euphorbia calyptrata, 107.
Fagonia arabica, 78.
faraoun, 145, 174, 205.
foul-el-djemel, 109.
ganga, 43.
had, 100.
hadjilidj, 102, 162.
keroukerou, 109.
Leptadenia pyrotechnica, 54, 104.
Limnea, 25.
Loranthus, 204.
Maerua rigida, 108, 109, 145.
Melania tuberculata, 25.
Moricandia suffruticosa, 109.
okoua, 147.
oum-el-leben, 103, 107.
ourked, 149.
Physa, 25.
Planorbis, 25.
Pulicaria undulata, 104.
Rhus dioïca, 46, 99.
Salvadora persica, 112, 206.
sbot, 109.
Senecio coronopifolius, 150.

Solanum sodomacum, 163.
Stapelia, 120, 147, 208.
Succinea, 25.
tabaket, 120.
tachelt, 167.
tadegra, 150.
tadjdjart ou tegart, 150.
tadomt, 150, 205.
talha, 99, 102, 104, 109, 150, 204.
Tamarix, 40, 64, 94.
tamat, 150, 161.
tanedfert, 41.
tarakat ou terakat, 161, 170.
tarhalam, 150.
teborak, 102, 204.
tefah, 163.
tehak, 51.
tehonak, 46.
telokat, 54, 63.
temoulet, 145, 161.
tirhès, 193.
toreha, 25.
toullout, 103.
tountafia, 183, 186.
Zilla macroptera, 42.
Zizyphus Lotus, 120. 205.

INDEX DES NOMS PROPRES

Adamoulet (mont), 50, 52.
Ader, 167.
Adgag, 181.
Afodet (mont), 177.
Agadès, 71, 131, 133, 145, 172, 179.
Aghelal, 181.
Aguélalaben, 156.
Aguéraguer, 177, 182.
Ahitaghel, 20, 83.
Aït-el-Mokhtar, 28.
Aït-Hamouden, 28.
Aït-Hoguen, 153, 176.
Aït-Tedjenen-Hana, 28.
Akaouf, 96.
Akakous, 96, 97, 197, 198.
Alakkos, 126.
Aloumtaghil (mont), 54.
Anaï, 192.
Aouélimiden, 26, 30, 38, 71, 81, 125, 129, 131, 152, 159, 162, 172, 178.
Aoulad-Sliman, 127, 168.
Aourer (mont), 115.
Arikine, 97.
Ascherson, 54.
Attanoux, 38.
Baghzen (mont), 116, 126, 147, 149, 163.
Barth, 26, 81, 92, 105, 109, 112.
Bendaï (mont), 115.
Berabich, Berabra, 160.
Bernard (Ct), 72.
Bilkhou, 127, 188, etc.
Bilma, 142, 184.
Bou-Bekr, *voir* Eg-Bekr.
Dider, 21.
Djémia, 175.
Djerma, 192.
Dournaux-Dupéré, 22.
Duveyrier, 25, 28, 30, 33, 51, 54.
Eg-Bekr (le cheikh), 23, 26, 27, 28, 30, 35, 69, 78, 79, 86, 91.
Eguéchine (dunes), 100.
Errouïne (mont), 53, 198.
Etakhès (mont), 39.
Fezzan, 75.
Foureau, 17, 24, 25, 27, 55, 60, 89.
Garamantes, 153.
Ghadamès, 18, 75.
Gober, 129.
Hadj el-Amin, 15.
Hadj Iata, 178, 190.
Hoggar, 23, 26, 38, 48, 58, 88, 130, 178, 189.

APPENDICE III

REGISTRE MÉTÉOROLOGIQUE

DATE	HEURE	LIEU	THERM. CENTIGR.	OBSERVATIONS
Oct. 1876				
15	10 h. mat.	Ghât	26°	Tempête du Sud. Ciel couvert, éclairs. Quelques grains de pluie.
16	»	—	»	Beaucoup de vent, pluie.
17	11 h. mat.	—	27°	Beau temps.
18	midi	—	30°	Quelques nuages.
19	»	—	»	Pluie.
20	2 h. 15 soir	—	34°	Ciel voilé.
21	11 h. soir	—	24°	Forte pluie.
23	»	Titersine	»	Forte pluie dans la nuit.
24	»	Tihobar	»	Pluie toute la nuit.
25	5 h. soir	Tintorha	»	Forte pluie.
27	2 h. 15 soir	O. Tifergasine	»	Pluie.
Nov.				
3	4 h. soir	O. Erinerine	»	Orage. Forte pluie la nuit.
Janv. 1877				
8	»	Akaouf	»	Eau gelée dans la nuit.
12	»	O. Touhikaham	»	Eau gelée dans la nuit. Brouillard épais à l'aube.
13	»	O. Tisga	»	Eau gelée dans la nuit. Vent fort et très froid.
14	»	Hamada	»	Eau gelée dans la nuit.
23	»	O. Arokam	»	—
26 / 31	»	O. Katelet / O. Immider	»	—
Fevr.				
1 / 4	»	O. Immider / O. Zerzou	»	—

DATE	HEURE	LIEU	THERM. CENTIGR.	OBSERVATIONS
—	—	—	—	—
Mars				
4	»	Adjiro (Aïr)	»	Cirrus venant de l'ouest. Chaleur modérée.
5	»	—	»	Vent froid la nuit.
10	»	—	28°	Température prise dans ma case. Le matin, souvent de violentes bourrasques d'ouest.
11	»	—	»	Le soir, nuages dans le sud et l'ouest.
12	2 h. soir	—	28°	Temp. au soleil : 52°. Vents du sud et d'ouest, amenant des brumes de poussière.
14		—	28°	Chaleur lourde le matin. Vent violent fréquent l'après-midi et le soir
16	»	—	»	Nuages venant du S.W.
18	après-midi	—	22°	Ciel pur. Nuit froide et vent.
19	»	—	22°	Temp. max. (dans ma case). Vent violent.
20	»	—	22°23°	Ciel pur. Vent fort le matin.
21	midi	—	25°	—
23	après-midi	—	27°	— Poussière.
24	midi	—	30°	Beaucoup de vent et de poussière.
25	vers midi	—	32°	Temp. max.
26	»	—	30°	Temp. max. Au dehors, chaleur étouffante.
27	midi	—	32°	T. max. Au dehors 52°.
28	»	—	35°	T. max.
Avril				
1	»	—	26°	T. max. Vent fort et frais.
2	»	—	26°	T. max.
4	»	—	27°	T. max.
5	»	—	30°	T. max.
6	»	—	33°	T. max. Ciel toujours pur.
7	»	—	35°	T. max.
8	»	—	38°	T. max.
9	»	—	39°	T. max. Au dehors, 37° à l'ombre à l'abri du vent et 55° au soleil.
10	avant l'aube	—	21°	Dans ma case et dehors.
12	»	—	36°	T. max. Ciel pur.

DATE	HEURE	LIEU	THERM. CENTIGR.	OBSERVATIONS
—	—	—	—	—
Avril				
13	après-midi	Adjiro (Aïr)	37°	T. max. Brumes légères d'E. Avant l'aube : 25°.
15	»	—	»	Des cumulus dans le Sud. Premières gouttes de pluie.
16	»	—	38°	T. max. Vent fort et poussière l'après-midi et le soir.
17	»	—	33°	T. max. Ciel voilé, vent du S.. Temp. avant l'aube : 19°5.
18	midi	—	35°	Temp. avant l'aube : 18°5.
19	»	—	35°	T. max. Brume de poussière sans vent. T. à l'aube : 19°.
21	»	—	34°	T. max Cumulus venant du S.E.
22	»	—	33°	T. max. Vent très fort. Ciel couvert de cumulus. Eclairs à l'W. et au N.
23	»	—	35°	Le soir, nuages au S.E.
24	»	—	31°	T. max. Brume de poussière. Rafales du S.W.
25	»	—	33°	T. max. Nuages du S.W.
26	soir	—	31°	Ciel nuageux. Vent S.W.
27	»	—	33°5	Ciel pur.
28	»	—	37°	T. max. Calme.
30	»	—	35°	T. max. Rafales du Sud. Poussière. T. avant l'aube : 24°.
Mai				
2	soir	—	36°	Quelques nuages. Vent S.W.
3	»	—	38°5	T. max. Calme. Trombes de poussière.
4	»	—	39°	T. max. Vent S.E., puis S.
5	»	—	39°	T. max.
6	»	—	37°	Cumulus du S.W. Chaleur lourde.
7	»	—	36°	Vent fort du S. et du S.E.
8	»	—	37°	—
9	matin	—	38°	—
11	midi	—	37°	Temp. à l'aube : 23°, et au dehors : 20°.
12	»	—	38°	Brume de poussière.
13	»	—	36°5	—
14	»	—	36°5	Vent fort S. et S.E. Trombes de poussière.
15	»	—	37°	Brume de poussière.
16	»	—	37°	Vent brûlant du S.E.

DATE	HEURE	LIEU	THERM. CENTIGR.	OBSERVATIONS
—	—	—	—	—
Mai				
17	»	Adjiro (aïr)	38°	Vent N.E. le soir. Cumulus du N.N.W.
18	»	—	»	Ciel pur. Vent S.
20	»	—	39°	Rafales violentes du S.W. et S.
21	»	—	36°5	
22	»	—	37°	Temp. du sable : au-dessus de 71°, limite de la graduation du thermomètre.
23	»	—	35°	Ciel voilé. Tonnerre au S.
24	»	—	37°	Vent et cumulus du S. Quelques gouttes de pluie.
25	»	—	37°	Fort vent de S.E.
28 } 29 }	»	Baghzen	39°	Temp. à l'ombre, à l'air libre, dans un courant d'air.
30	»	—	40°	*Id.* La nuit, orage venu de l'E., un peu de pluie.
31	»	—	39°	Pluie l'après-midi et la nuit.
Juin				
1	»	Adjiro	27°	Temp. pendant la pluie. Orage de l'E.
2	midi	—	32°	Ciel nuageux. L'après-midi, pluie du S.W.
3	à l'aube	—	22°	Brouillard épais. Ciel couvert.
4	midi	—	32°	A l'aube : 22° en plein air. Orage et pluie l'après-midi.
5	»	—	34°	Chaleur étouffante.
6	»	—	38°	
7	»	—	36°	Le soir, orage dans l'W.
8	»	—	32°	Ciel voilé, l'après-midi, averse violente de l'W.
9	»	—	32°	
10	»	—	34°	Ciel pur. Le soir, nuage de l'W.
11	matin	—	35°	34° en plein air (vent).
12	»	—	»	Courte et violente averse. Il pleut dans la montagne au Sud.
16	»	-	34°	Chaleur étouffante, pluie fine le soir.
17	midi	—	25°	Temps rafraîchi par une forte pluie.
18	—	—	»	Orage au Nord.
19	»	—	36°	Chaleur étouffante.
20	»	—	37°	Ciel pur. Rafales du Sud.
21	»	—	36°	Au coucher du soleil, forte tempête de sable de l'E.

DATE	HEURE	LIEU	THERM. CENTIGR.	OBSERVATIONS
—	—	—	—	—
Juin				
22	après-midi	Adjiro	34°	T. max. A midi, un peu de pluie.
23	»	—	35°	Ciel pur.
24	»	—	36°5	Brume de poussière.
25	»	—	37°5	—
26	docher	—	38°	A midi, orage de l'E. Pluie.
27	»	—	40°	T. max. L'après-midi, pluie du N.E. et du S.
28	»	—	37°	Vent du S. Poussière.
29	»	—	38°	—
30	midi	—	39°	Forte tempête de sable la nuit.
Juill.				
1	»	—	36°	
2	»	—	37°	
3	»	—	37°	Coups de vent du S. et de l'E.
4	»	—	36°	Coups de vent. Ciel pur.
5	»	—	37°	—
6	»	—	36°	Vent. Cirrus.
7	»	—	36°	Nuages de l'W.
8	»	—	37°	
23	»	O. Ounankerane	»	Orage et pluie.
31	»	Tintarhodé	»	Orage et pluie dans le S.
Août				
1	»	—	»	Orage et pluie.
2	»	—	»	Orage l'après-midi, forte pluie le soir.
4	»	—	»	Chaleur étouffante à midi, orage et forte pluie ensuite.
6	»	—	»	Orage violent l'après-midi.
7	»	—	»	Pluie la nuit. Brouillard jusqu'à midi. Chaleur étouffante.
11	»	—	»	Brouillard dense le matin.
12	»	—	»	Tempête de sable du S.E., gouttes de pluie.
21	»	—	»	Tempête de sable du S.E.
22	»	—	»	Pluie l'après-midi.
23	»	—	»	—
27	»	—	»	Chaleur étouffante, puis tempête et pluie.
28	»	—	»	Chaleur étouff. Temp. du S.E.
29	»	—	»	Fort vent d'E.
Sept.				
2	»	—	»	Un peu de pluie l'après-midi.
3	»	—	»	Chaleur étouffante. Orage et pluie, après tempête de sable du S.E.
4	»	—	»	Pluie le soir.

INDEX BOTANIQUE ET ZOOLOGIQUE

abesgui, 174, 206.
Acacia albida, 177.
adjar, 108, 111, 204.
adoua, 102.
adoular, 147.
afetazzen, 42.
agolès, 193, 194.
akoka, 161.
alouad, 109.
amateltel, 63.
amderh, 183.
ameo, 104.
ana, 54, 104.
Anastatica Hier., 43.
Arenkad, 55.
Arthratherum pungens, 41, 109.
Atriplex halimus, 42.
Aza, 170.
Balanites aegyptiaca, 102.
brambach, 25, 206.
Calotropis procera, 25, 111, 206.
Cassia obovata, 105.
cheggaa, 98.
chobrom ou chebrek, 42.
Corbicula fluminalis, 25.
Cornulaca monacantha, 100.
damousa, 193.
djemda, 98.
doum, 205.
drine, 109.
el-hichen, 35.
ellel, 51.
éthel, 103.
Euphorbia calyptrata, 107.
Fagonia arabica, 78.
faraoun, 145, 174, 205.
foul-el-djemel, 109.
ganga, 43.
had, 100.
hadjilidj, 102, 162.
keroukerou, 109.
Leptadenia pyrotechnica, 54, 104.
Limnea, 25.
Loranthus, 204.
Maerua rigida, 108, 109, 145.
Melania tuberculata, 25.
Moricandia suffruticosa, 109.
okoua, 147.
oum-el-leben, 103, 107.
ourked, 149.
Physa, 25.
Planorbis, 25.
Pulicaria undulata, 104.
Rhus dioïca, 46, 99.
Salvadora persica, 112, 206.
sbot, 109.
Senecio coronopifolius, 150.

Solanum sodomacum, 163.
Stapelia, 120, 147, 208.
Succinea, 25.
tabaket, 120.
tachelt, 167.
tadegra, 150.
tadjdjart ou tegart, 150.
tadomt, 150, 205.
talha, 99, 102, 104, 109, 150, 204.
Tamarix, 40, 64, 94.
tamat, 150, 161.
tanedfert, 41.
tarakat ou terakat, 161, 170.
tarhalam, 150.
teborak, 102, 204.
tefah, 163.
tehak, 51.
tehonak, 46.
telokat, 54, 63.
temoulet, 145, 161.
tirhès, 193.
toreha, 25.
toullout, 103.
tountafia, 183, 186.
Zilla macroptera, 42.
Zizyphus Lotus, 120. 205.

INDEX DES NOMS PROPRES

Adamoulet (mont), 50, 52.
Ader, 167.
Adgag, 181.
Afodet (mont), 177.
Agadès, 71, 131, 133, 145, 172, 179.
Aghelal, 181.
Aguélalaben, 156.
Aguéraguer, 177, 182.
Ahitaghel, 20, 83.
Aït-el-Mokhtar, 28.
Aït-Hamouden, 28.
Aït-Hoguen, 153, 176.
Aït-Tedjenen-Hana, 28.
Akaouf, 96.
Akakous, 96, 97, 197, 198.
Alakkos, 126.
Aloumtaghil (mont), 54.
Anaï, 192.
Aouélimiden, 26, 30, 38, 71, 81, 125, 129, 131, 152, 159, 162, 172, 178.
Aoulad-Sliman, 127, 168.
Aourer (mont), 115.
Arikine, 97.
Ascherson, 54.
Attanoux, 38.
Baghzen (mont), 116, 126, 147, 149, 163.
Barth, 26, 81, 92, 105, 109, 112.
Bendaï (mont), 115.
Berabich, Berabra, 160.
Bernard (Ct), 72.
Bilkhou, 127, 188, etc.
Bilma, 142, 184.
Bou-Bekr, *voir* Eg-Bekr.
Dider, 21.
Djémia, 175.
Djerma, 192.
Dournaux-Dupéré, 22.
Duveyrier, 25, 28, 30, 33, 51, 54.
Eg-Bekr (le cheikh), 23, 26, 27, 28, 30, 35, 69, 78, 79, 86, 91.
Eguéchine (dunes), 100.
Errouïne (mont), 53, 198.
Etakhès (mont), 39.
Fezzan, 75.
Foureau, 17, 24, 25, 27, 55, 60, 89.
Garamantes, 153.
Ghadamès, 18, 75.
Gober, 129.
Hadj el-Amin, 15.
Hadj Iata, 178, 190.
Hoggar, 23, 26, 38, 48, 58, 88, 130, 178, 189.

Ibakammazen, 28.
Ifaden, 111.
Ifoghas, 22, 160, 187.
Ihadjenen, 28.
Ihadanaren, 70, 129.
Ikanaren, 40.
Ikhenoukhen, 18, 20, 23, 33, 34, 73.
Ikohaouen (mont), 49, 197.
Imanan, 21.
Imanghasaten, 20, 23, 32.
Imekamesan, 29.
Imetrilalen, 41.
Imocharh, 38, 40, 184.
Imrhad, 38, 40, 66, 180, 184.
Ingal, 152, 172.
In-Salah, 74.
Iwarwaren, 159.
Kaouar, 32, 142.
Kel-Djemia, 176, 182.
Kel-Eidilet, 160.
Kel-Fadé, 45, 124, 154, 157, 159, 162, 166, 189.
Kel-Ferouan, 186.
Kel-Guérès, 138, 167, 172.
Kel-Rhapsa, 28.
Kel-Rhezer, 171, 189.
Kel-Telak, 28, 29.
Khetama, 23.
Kokoumen (mont), 34.
Maradé, 172.
Mariaou (mont), 100.
Méchagra, 181, 190.
Mégarha, 72.
Mouley-Taïeb, 74, 77.
Nachtigal, 30.
Oraghen, 21.
Ouaderous (mont), 50.
Oudân (mont), 27, 30.
Oued Adamouline, 52.
— Ahanaret, 40.
— Arokam, 102.
Oued Edjef-n-amouni, 64.
— Ezeti, 98.
— Ezelil, 177.
— Falezlez, 100, 141, 185.
— Igharghar-Mellen, 52, 62.
— Immider, 108.
— Inessan, 45, 198.
— Ireren, 51.
— Isseyen, 94.
— Katelet, 105.
— Mihero, 54, 82, 198.
— Nasaret, 54, 62.
— Ouadersine, 52.
— Ounankerane, 177.
— Rhallé, 39.
— Tadonet, 105.
— Tafelamine, 53, 54.
— Taffassasset, 168.
— Taherhaït, 42.
— Tanesso, 39.
— Tehennet, 64.
— Telak ou Talak, 129, 190.
— Terhezer, 175.
— Tesorar, 62.
— Tifergasine, 46.
— Tiout, 109.
— Touffok, 102, 105.
— Tounikanaham, 98.
— Zibel, 108.
Oufenaït, 32, 66, 89.
Overweg, 27.
Rapsa, 28.
Rhezer, 171.
Richardson, 17, 20, 130.
Safi, 15, 31, 32, 70, etc.
Senousiya, 74, 77.
Sokoto, 179.
Tadera, 108.
Tadrart, 42, 198.
Taïtoq, 69, 130, 191,

Takedda, 152.
Tarhel, 174.
Tasili, 39, 50, 65, 96.
Tebous, Tibbous, 32.
Tekindouhir, Tekindjir, 121, 137, 169.
Telout (mont), 40.
Tiguedda, 152.
Timgué (mont), 178.
Tin-el-Koum, 153.
Tintarhodé, 177, 189.
Tignoutine (mont), 107.
Tinkeradet (mont), 107, 153.
Tinné (Mlle), 23, 30.
Tintorha, 44, 66.
Tisga (mont), 99.
Titersine, 40, 41.
Touât, 24.
Toufik, 72.
Tounine, 15, 24.
Zinder, 149.

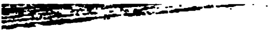


TABLE DES MATIÈRES

Note du traducteur. 4
Notice biographique 9
Chapitre premier. — La ville de Ghât. 13
Chapitre II. — Voyage au Tasili et à l'oued Mihero 37
Chapitre III. — Séjour à Ghât 69
Chapitre IV. — En route pour l'Aïr 95
Chapitre V. — Au pays d'Aïr 111
Appendice I. — Note géologique. 197
— II. — Du caractère désertique de l'Aïr. 201
— III. — Registre météorologique. . . . 211
Index botanique et zoologique 217
Index des noms propres. 219

Lyon. — Imp. Pitrat Ainé, A. Rey Succ., 4, rue Gentil. — 17697



Lyon. — Imp. PITRAT AINÉ, A. REY Succ., 4, rue Gentil. — 17697



